

seulement on a commencé à comprendre la profonde *immoralité* du système que l'on s'efforçait de justifier comme moyen de conversion des infidèles. « En 1448, » constate avec une vive satisfaction Azurera, « sur 927 esclaves importés en Portugal, » la plus grande partie fut remise dans le *Véritable chemin du salut!* » A une époque toute moderne, n'avons-nous pas vu encore, sous le règne de Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes, condamner aux galères les huguenots qui refusaient de faire profession de foi catholique ! La faute des hommes de tous les temps a été de vouloir, dans leur extrême présomption, imposer aux autres par la force les idées qu'ils croient justes, sans admettre qu'eux-mêmes puissent verser dans l'erreur.

La chasse aux esclaves pour approvisionner ces transports illicites, eut ce résultat déplorable dans les colonies portugaises d'Afrique, d'y provoquer la résistance des indigènes, dont on n'eut raison que par l'esprit d'autorité déployé à l'excès, par l'emploi de la force, ou encore par la corruption d'autres tribus dont on cherchait à se faire des alliés. C'est avec raison qu'on dit en Afrique que l'action européenne et chrétienne, loin d'y apporter la civilisation, n'a fait qu'ajouter aux vices des sauvages à l'état de nature, ceux des civilisés. Il a fallu trois siècles pour détruire ce commerce de forbans dissimulé honteusement sous le nom de *commerce de bois d'ébène*, et introduire sous ce rapport, dans la civilisation chrétienne, des idées plus morales !

En 1454 le pape Nicolas V, usant des droits de chef de la chrétienté, que nul alors ne songeait à lui contester, afin d'encourager le prince Henri dans ses efforts pour repousser les Maures du Portugal et christianiser les infidèles, trouva légitime de lui concéder la souveraineté des terres qu'il parviendrait à conquérir. De quel droit disposait-il de territoires

qui ne lui appartenait pas et dont l'existence même n'était que supposée ? Dans le monde chrétien de cette époque on considérait comme illicite la dépossession d'un prince régnant en vertu du *droit divin* conféré par l'élection d'un peuple chrétien et reconnu par l'Église, et ce n'était qu'après l'avoir expulsé de l'Église par l'excommunication qu'on admettait cette dépossession. Dans le monde païen, semblable droit au gouvernement ne pouvait être admis, l'excommunication existant de fait, et rien n'empêchait de disposer d'un pouvoir jugé illégitime. Le pape en accordant au prince Henri la souveraineté de pays infidèles, usait, disait-on, du *droit supérieur de la civilisation sur la barbarie*, que plus tard on chercha à justifier encore par un autre sophisme, en affirmant que *les sauvages étant nomades ne possédaient pas réellement la terre sur laquelle on les rencontrait et où ils ne séjournèrent que de passage, et que celle-ci pouvait par conséquent être considérée comme libre.*

Lorsqu'à la suite de la découverte de l'Amérique, le pape Alexandre VI limita la concession en quelque sorte illimitée faite par son prédécesseur aux Portugais, en partageant le monde entre les Portugais et les Espagnols, par la définition dogmatique de la *ligne de démarcation*, il obéissait, sans nul doute, autant aux tendances de son patriotisme d'Espagnol, qu'à un désir généreux d'établir la concorde entre deux peuples chers à l'Église, mais sans prévoir les résultats excessifs de cette prétention du Saint-Siège au gouvernement du monde temporel. « La science cosmographique, » dit Vivien de Saint-Martin, « était encore tellement flottante pour un » grand nombre d'esprits, qu'il ne se présenta pas à la » pensée des rédacteurs de la bulle que les Portugais et les » Espagnols, en poursuivant leurs découvertes respectives, » les uns à l'est, les autres à l'ouest, devaient l'un et l'autre » se rencontrer dans l'autre hémisphère, et que dans les termes » où elle était conçue, la bulle conférait aux deux puissances

» exactement les mêmes droits, sauf la priorité, sur toute
» l'étendue du globe ».

Loin de contribuer à établir la paix entre deux voisins jaloux l'un de l'autre, la décision du successeur des apôtres, représentée bien à tort comme une inspiration divine, développa entre eux l'hostilité que nous avons vu apparaître au sujet des voyages de Colomb et de Magellan et à laquelle toutes les nations de l'Europe évincées du partage ne tardèrent pas à prendre part. « Je voudrais bien voir, » disait plaisamment le roi de France, François I^{er}, « le testament du père Adam » par lequel il a partagé le monde entre les Espagnols et « les Portugais, sans m'en laisser un pouce. »

En vain Espagnols et Portugais invoquèrent-ils ce droit protectionniste, conféré par l'Église, sur les immenses territoires découverts par eux, qu'ils étaient impuissants à garder, à utiliser et dont ils s'efforçaient de justifier la possession par un *droit de découverte* ; toutes les nations de l'Europe voulurent y avoir leur part et bientôt les premiers furent débordés par des forces supérieures.

Les explorateurs portugais avaient jalonné toutes les côtes de l'Afrique méridionale, depuis le cap Bojador jusqu'à Mélinde, de leurs *padrons*, en signe de la primauté d'ailleurs incontestable, de leur découverte ; mais il est curieux de constater qu'en invoquant le *droit de découverte*, jamais ils ne s'expliquent sur l'étendue vers l'intérieur, des terres sur lesquelles ils entendaient se prévaloir de ce droit. Ce qu'ils voulaient en effet, tout l'indique, en revendiquant la possession des côtes de l'Afrique, c'était avant tout rester maîtres de tous les points d'escale de la route des Indes, pour l'exploiter à leur profit et l'interdire aux étrangers. Impuissants à défendre cette étendue immense de côtes, ils se bornèrent à en occuper les points principaux en y fondant des établissements de distance en distance. La possession même du territoire de l'Afrique leur importait peu, comme le prouvent les mesures prohibitives

appliquées à son commerce au profit du commerce des Indes (1).

Mal inspiré par cette pensée égoïste de conserver à son profit exclusif les conquêtes qu'il devait à l'héroïsme de ses enfants, en dépit des droits imprescriptibles des sauvages possesseurs du sol et que sous prétexte de christianisation il séparait, comme par une ceinture de fer, des bienfaits de la civilisation, mal inspiré, disons-nous, le Portugal fut amené aux plus douloureux sacrifices d'amour-propre. Occupés par des gouverneurs inhabiles, souvent tyranniques, loin de toute surveillance de la mère-patrie, les établissements de la côte d'Afrique devinrent fréquemment des foyers de révoltes provoquées presque constamment par la traite des nègres. La frontière fut rompue à la fois par la pression provenant des convoitises de l'extérieur et par les résistances de l'intérieur. C'est ainsi qu'en 1641, grâce à une insurrection des indigènes, les Hollandais réussirent à s'approprier le bel établissement d'Elmina ; qu'en 1652 encore ils s'emparèrent du cap de Bonne-Espérance que le Portugal avait laissé inoccupé.

Par la force des choses le droit de possession se trouva limité par un accord unanime des nations civilisées, à *l'occupation effective* justifiée par des établissements susceptibles de développement et marquant une volonté de civilisation réelle ; système auquel, dans sa fierté de conquérant et ses tendances autoritaires, le Portugal eut toujours beaucoup de mal à se soumettre.

(1) Ce n'est qu'à une époque toute récente que le Portugal semble diriger ses explorations vers l'intérieur de l'Afrique et entrer dans la politique des questions de l' *Hinterland* , suivant l'expression moderne (c'est-à-dire de l'arrière-pays). Sauf quelques indications vagues sur des voyages exécutés à l'intérieur par les jésuites de Goa, dont on a retrouvé çà et là des traces, les plus anciennes explorations connues à l'intérieur ne remontent qu'à 1686 lorsque Balthazar de Ribello tenta vainement un voyage transcontinental, et à 1798 lorsque le colonel du génie de Lacerda partit de Mozambique et atteignit à peu près au point à l'intérieur visité en 1785 par Grégoire de Mendès qui venait de l'Angola.

Il est juste cependant de rappeler une tentative, inspirée par des sentiments vraiment civilisateurs, faite par le Portugal à l'époque de ses grandes conquêtes, ayant pour but d'assurer la colonisation par le concours même des indigènes. Cette tentative nous donne déjà l'idée de la forme de gouvernement colonial que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Protectorat*.

Nous avons vu, en 1484, la flotte dirigée par Diego Cam et Affonso d'Alviera, sur laquelle se trouvait le *Flamengo* Martin Behaïm, atteindre sur la côte d'Afrique, par 6° 8' de lat. S., à l'estuaire d'un grand fleuve. Elle y planta un padron et le nomma le *Rio Padrao*, ou, suivant Martin Behaïm, le *Rio Paderoso* (rivière puissante), hypothèse d'autant plus probable qu'en effet ce fleuve fait sentir son influence très loin en pleine mer. Par la suite ce nom fut changé en celui de Zaïre, provenant d'après un ancien écrivain portugais, le P. Merollo, d'une fausse interprétation de la réponse des indigènes, qui à la demande du nom du fleuve, répondirent « *Zevoco* (je ne comprends pas). Stanley suppose, selon l'usage général des indigènes d'Afrique de désigner les accidents naturels par leur dénomination générique, que ce mot provient de l'expression *Nzari*, *Nzali*, *Nzaddi*, *Niadi*, etc. qui, en langage indigène signifie *rivière*. Les Portugais débarqués sur sa rive gauche y trouvèrent une population douce et hospitalière, qui leur fit accueil ; un chef de la contrée leur apprit qu'ils se trouvaient dans une province nommée *Sonho* (ou *Sogno*) d'un État plus puissant, nommé *Congo* ou *Ca Congo* (1), dont le chef résidait à *Ambassi*. Ce bon accueil fit espérer aux Portugais de s'assurer facilement la possession de la contrée. Entrés en relation avec le chef d'Ambassi, celui-ci leur confia ses craintes au sujet de voisins remuants qui menaçaient ses États. Ils lui conseillèrent d'envoyer une ambassade au roi de Portugal,

(1) Ce n'est qu'au XVII^e siècle que le nom de Congo s'est substitué à celui de Zaïre pour désigner spécialement le fleuve.

pour solliciter son appui contre leur invasion. Ces ouvertures furent bien reçues et les voyageurs ramenèrent en Portugal un chef nommé Caçuta, avec un assez grand nombre d'indi-gènes, tandis qu'ils laissaient dans le pays de Sonho, sous prétexte de servir d'otage, un petit poste de Portugais, qui s'établit dans un fort du nom de *St.-Antoine* ainsi qu'un missionnaire chargé d'évangéliser les sauvages. A leur arrivée en Portugal, les ambassadeurs nègres conduits à Beja, y reçurent du roi Jean II un généreux accueil et consentirent sans difficulté à recevoir le baptême. Le roi et la reine servirent de parrain et de marraine à Caçuta, tandis qu'à leur exemple, les seigneurs de la cour se disputaient ses compagnons comme filleuls. Ces envoyés de la cour du Congo firent en Europe un séjour de deux ans, dont on profita pour leur donner une certaine instruction ; puis ils furent rapatriés en 1490.

La flotte qui les ramenait en Afrique était commandée par Gonçalo de Souza ; il mourut en route et fut remplacé par son neveu Ruy de Souza. Elle était accompagnée par de nombreux missionnaires. Aussitôt débarqué à Sonho, le chef de la province conduisit les Portugais près de son suzerain, auquel ils étaient chargés d'offrir de riches présents du roi de Portugal. (que les nègres nommaient *M'Poutou* c'est-à-dire *roi de la mer*). Dès leur arrivée les Portugais eurent l'occasion de rendre des services au chef sauvage dans une guerre contre l'un de ses vassaux révoltés. En reconnaissance de cet appui, le chef d'Ambassi consentit à être baptisé avec les principaux seigneurs de sa cour ; il eut le roi de Portugal pour parrain et reçut le nom de *Jean* tandis que son fils aîné recevait celui d'*Alphonse* que portait le prince héritier du Portugal. Ambassi prit dès cette époque le nom de *San-Salvador*.

L'État du *Congo, Basse-Guinée* ou *Négritie méridionale*, s'étendait depuis le Zaïre jusqu'à la rivière nommée Rio Loje près d'Ambriz, et depuis la mer jusqu'au Kuango. Dans leur ignorance des mœurs de ces peuplades, les Portugais crurent pouvoir y constituer un gouvernement féodal à l'imitation des

gouvernements européens. L'État fut régulièrement partagé en provinces, dont la direction fut donnée à des chefs indigènes ; suivant leur importance, ils reçurent le titre de *duc de Bamba*, de *Sando*, de *marquis de Pemba*, de *comte de Sogno*, etc.

Les indigènes se prêtaient avec complaisance à cette grotesque imitation des gouvernements européens (1), qu'accompagnaient de très généreux présents. Ils acceptaient également le baptême sans difficulté. « Le roi du Congo » dit Stanley, « possédait » un vrai tempérament de prosélyte, car les Portugais » réussirent dans leur œuvre de christianisation, au point » que presque tous les indigènes occupant des situations » officielles se rendirent peu après à la mission établie à » San-Salvador, pour s'y convertir et s'y faire baptiser. » Une cathédrale et plusieurs églises furent construites à leur » usage et l'histoire nous parle de la nomination d'un évêque, » décrétée en 1534 ».

La facilité avec laquelle ce système politique se constitua au Congo, excita un vif enthousiasme en Portugal. Ses partisans nommés dès lors des *Congolants* (ou *Congolans*) (2), dans leur prodigieuse outrecuidance de civilisés et de chrétiens, ne doutaient pas de la possibilité de l'étendre sur toute la côte d'Afrique, et d'y assurer la domination du Portugal par l'envoi de quelques missionnaires pour initier les indigènes aux bienfaits de la vie civilisée, pendant que les forces militaires du Portugal étaient toutes employées à la conquête bien plus importante de l'Inde. Les événements trompèrent leur optimisme. « En 1550, se produisit au Congo » dit Stanley, » une incursion de sauvages Ajakkos, diversément nommés » Jaggos, Giagos, Yakkos, qui envahirent tout le pays en le » mettant à feu et à sang et détruisirent la ville chrétienne

(1) Une imitation du même genre s'est reproduite de nos jours à Haïti, par Soulouque, le fantoche qui se croyait l'émule de Napoléon.

(2) Suivant Bescherelle ce mot *Congolan* a été appliqué pour désigner les habitants mêmes du Congo, mais de nos jours il a été remplacé dans l'usage, par le mot plus juste de *Congolais*.

» de San-Salvador, avec sa cathédrale et ses églises. Le
» roi, la cour, les missionnaires s'enfuirent au Congo à
» l'approche des envahisseurs et se réfugièrent dans l'*île des*
» *Chevaux*, — une des grandes îles voisines de Boma, —
» probablement, car au dessus de cette contrée, on ne rencontre
» aucune île capable d'abriter un grand nombre d'individus. »

Une demande de secours fut adressée au roi de Portugal qui, en 1559, y envoya sous les ordres de Paul Diaz (descendant de l'illustre Barthélemy Diaz), un petit corps de 600 hommes. Après avoir rétabli le roi du Congo, Diaz n'aboutit réellement, au point de vue colonial, qu'à la création de l'établissement de Saint-Paul de Loanda. Le pouvoir exercé par le Portugal sur le Congo ne fut plus que nominal.

Des voyageurs modernes ont retrouvé les vestiges de ce singulier établissement colonial, parodie ridicule d'un gouvernement européen. Les ruines d'une église bâtie par les missionnaires portugais existent encore à San-Salvador et non loin de là, dans un village, les nègres conservent précieusement des objets religieux, qu'ils cachent avec soin aux blancs, comme objets *fétiches*. Une vague tradition du culte chrétien est tout ce qui en est resté.

Rentrée dans la barbarie dont elle n'était sortie qu'en apparence, la Basse-Guinée ne tarda pas à devenir l'un des foyers les plus actifs de la traite des nègres que les gouverneurs de Loanda étaient impuissants à réprimer, quand ils ne l'encourageaient pas à leur profit personnel. Le Bas-Congo devint le théâtre des crimes les plus effroyables auxquels l'Europe et l'Amérique participèrent par leurs négriers, qui en firent le siège principal de leur odieux commerce.

Les tendances autoritaires du gouvernement portugais se retrouvent encore dans l'organisation de son régime commercial. A l'inverse de Venise où le commerce s'exerçait librement

par tous les citoyens, en Portugal il demeurait un privilège de la royauté, un monopole au profit de l'État. Toute expédition commerciale d'outremer devait être autorisée par le souverain, qui prélevait une part de ses bénéfices. Dans les colonies les marchandises étaient livrées aux agents du roi en vertu de contrats de vassalité, tantôt par le peuple, tantôt par les souverains indigènes. Transportées alors en Europe, elles étaient vendues au bénéfice de l'État et le produit était employé aux services publics, mais aussi très fréquemment à enrichir de grandes familles pour récompenser des services signalés rendus au roi et à l'État. Ce système contribuait à encourager les grandes actions, donnait naissance à des fortunes exceptionnelles, mais le peuple n'y avait aucune part.

Les idées les plus étroites régnaient dans ce régime commercial. Après la découverte de la route de l'Inde, tout l'effort de l'activité mercantile se concentra sur les riches produits du Malabar et les autres colonies furent à peu près abandonnées ; le botaniste belge Charles de L'Ecluse (Clusius) nous apprend qu'un édit royal défendit le commerce du *poivre* à queue (*pimento del rabo*, Cubèbe Clusii) de Guinée, dont on faisait grand usage en Flandre, afin de favoriser la vente du poivre du Malabar. Le commerce des îles se trouva à peu près délaissé et devint le privilège de quelques familles bourgeoises établies à Lisbonne, surtout de marchands étrangers parmi lesquels beaucoup de Flamands, et la source de grandes fortunes.

Plus habile et plus fécond fut le système adopté pour l'exploitation de ce commerce à l'étranger. Les relations d'Anvers avec le Portugal nous offrent à ce sujet un exemple frappant.

A son retour des Pays-Bas à Lisbonne en 1495, Martin Behaïm apprit la découverte de l'Amérique ; peu d'années après, en 1499, suivirent les succès de Vasco de Gama à la recherche de la route de l'Inde. On prétend que le roi Manoel, plein de confiance dans l'expérience commerciale de Behaïm, l'interrogea au sujet du parti à prendre pour tirer profit des

richesses qui allaient échoir au Portugal et soutenir la concurrence avec les Espagnols sur les marchés européens. Behaïm avait visité tout récemment les ports de Bruges et d'Anvers et n'hésita pas à conseiller au roi d'établir un grand entrepôt commercial de denrées coloniales, dans ce dernier port dont il avait apprécié l'avenir avec beaucoup de justesse. Son conseil fut suivi : « La cause et occasion qui a rendue la cité d'Anvers, » dit Louis Guicciardini, « si grande, riche et fameuse, se montra » et commença l'an 1503 et 4, lorsque les Portugais, ayans, » avec une merveilleuse et effroyable navigation, et grands » frais, et appareil de guerre prise et occupé Calicut, et » accordé avecq iceluy Roy, ils commencèrent aussi à conduire » l'épicerie et droguerie des Indes en Portugal (qui est un » voyage de seize mille milles et auquel ordinairement on » employe l'espace de six mois), et puis les conduirent de » Portugal en ceste ville ; lesquelles denrées on souloit auparavant aller quérir par la mer Rouge, et de la conduire à » Barut (*Beyrouth*) et en Alexandrie, et de ces lieux, les faire » porter à Venise, pour en fournir l'Italie, la France, l'Alemaigne » et autres provinces chrestiennes. Mais ce trafic, ayant esté » pris et saisy par les Portugais, et iceux avoir envoyé un facteur » au nom de leur Roy se tenir par deça (*en deça des Pyrénées*), » a petit à petit attiré les Alemans à ce train de marchandises » (*à ce commerce*), et premièrement y entendirent les Fockers » (*Fugger de Nuremberg*), les Welsers (*Welser de Augsbourg*) » et Ostetters (*Hochstetter de Augsbourg*) et peu avant eux tres » toutz *Nicolas Rechtergem* (*Anversois, aïeul maternel de l'illustre famille Schetz de Grobbendonck, souche des comtes, puis ducs d'Ursel*) fut le premier, qui prit party par deça » avec le facteur du Roy de Portugal pour le fait de l'espicerie, » et qui en envoya en Alemaigne. Auquel pays, comme il » n'eut aucun qui sceut rien du nouveau voyage des Portugais » aux Indes, en furent si estonnés qu'ils estoient en doute » de la bonté desdites espices, et soupçonnoyent que fussent » faulces et sophistiquées. Et ceux pour autant qu'ils avoyent

» accoutumés d'en fournir ceux de ce pays, des drogues
» mesmes, qui leur venoyent par terre de Venise avant. »

Le nom de ce premier ambassadeur, consul ou *facteur*, envoyé par le roi Manoel, de Portugal à Anvers, n'a pu être retrouvé, mais on sait qu'en 1507, cet emploi était confié au chevalier Alvarez Vaaz, auquel succéda en 1511, le chevalier Thomas Lopez.

Si le conseil de Martin Behaïm eut des conséquences heureuses pour Anvers, le protectionisme adopté par le Portugal, dans l'organisation de ce monopole commercial réservé à la couronne, eut des conséquences déplorables pour ce pays. Il provoqua les convoitises de l'Espagne, dont les finances étaient épuisées par la guerre des Pays-Bas, sur le Portugal. Le duc d'Albe, farouche proconsul de Philippe II, après avoir vainement tenté de dompter la liberté chez les Néerlandais, fut chargé de conquérir le riche héritage du petit-fils de Charles-Quint régnant en Portugal.

De nos jours des principes humanitaires plus généreux se sont introduits dans l'occupation des contrées sauvages. On a compris que la prétention de *supériorité de la civilisation sur la barbarie*, ne peut être invoquée qu'à la condition de s'exercer comme une véritable *tutelle*, s'efforçant d'élever un *peuple mineur* à un état supérieur, intellectuel, physique et moral.

Les méthodes appliquées jusqu'à ce jour se ressentent malheureusement encore souvent des traditions de la colonisation ancienne. On croit faire œuvre de sagesse et d'humanité, en imposant aux sauvages les règles de gouvernement acceptées par les civilisés, après une longue suite de temps et de transformations nombreuses, depuis l'époque où ils sont sortis eux-mêmes de la barbarie. Cette civilisation mal appropriée aux coutumes, aux traditions des sauvages, produit souvent des résultats plus funestes que la barbarie elle-même.

Il a été fréquemment constaté que les méthodes européennes d'enseignement introduites dans les colonies, loin de produire d'heureux effets, ont contribué à créer des ennemis à la civilisation. Des enfants sauvages par exemple, élevés dans des écoles civilisées, y développant leur intelligence de manière à donner les plus belles espérances, à peine livrés à eux-mêmes retournaient à la barbarie et oubliaient ce qu'ils avaient appris. « En 1868 », dit entre autres M. Paul Dumas, dans un remarquable travail sur *Les Français d'Afrique*, « pendant » la famine, Mgr. Lavigerie, archevêque d'Alger, inaugurant » son système de propagande, recueillit un grand nombre » d'enfants indigènes abandonnés, filles et garçons. Cette fonda- » tion charitable a donné lieu à la plus instructive, mais aussi » à la plus navrante des expériences. Il n'y a pas longtemps, » me rendant d'Alger à Constantine, j'eus occasion de causer » dans le train avec un ecclésiastique fort distingué, qui parut » ne plus nourrir aucun espoir au sujet de l'amélioration de » cette malheureuse race arabe. Il me raconta l'histoire » lamentable des orphelins de M. Lavigerie. — 4000 enfants » environ, me dit-il, lui ont passé par les mains ; une centaine » seulement sont restés chrétiens ; presque tous sont revenus » à l'islamisme. Les orphelins ont d'ailleurs, en Algérie, la plus » détestable réputation ; les divers colons bien intentionnés qui » se sont avisés d'en employer quelques-uns, ont dû se débar- » rasser d'eux au plus vite ; voleurs, fainéants, ivrognes, ils » synthétisent tous les vices, ceux de leur race qu'ils ont » indélébilement dans le sang, et les nôtres par dessus le » marché. On a eu l'idée de les marier les uns aux autres ; » on a ensuite installé ces ménages dans des villages spéciaux, » on les a pourvus de terres, on les a outillés, on les a mis » dans le meilleur état pour bien faire ; les résultats ont été » lamentables. En 1880 dans un de ces villages, ils ont » assassiné leur curé ! » — A Gondokoro sur le Haut-Nil, la mission catholique fondée par le curé tyrolien Knoblicker, avec la protection de l'archiduchesse Sophie, aboutit à des abus

tout aussi détestables ; après avoir déployé des trésors d'héroïsme, après avoir perdu plus de trente religieux par l'effet du climat, elle a dû se résigner à battre en retraite.

De ces exemples fâcheux, des esprits pessimistes ont conclu que vouloir développer l'instruction chez les sauvages est une utopie, affirmant, ainsi qu'on le faisait autrefois, qu'ils appartiennent à une *race inférieure*, condamnée à disparaître devant les *racés supérieures* civilisées. Une telle conclusion est évidemment inadmissible. « Au lendemain de la conquête » des Gaules, » dit M. Frank Riaux, « si quelque savant de » l'époque était venu soutenir les Gaulois dans la barbarie, » et si ce singulier philanthrope eut été écouté par les » Romains, je me demande ce que nous serions aujourd'hui. » Nous ne sommes devenus ce que nous sommes que parce » qu'un peuple de civilisation supérieure a communiqué à » nos ancêtres ses lumières, ses arts, ses lois. »

La civilisation ne procède pas par bonds, mais par progrès lents et successifs. Elle transforme une race par une action de sélection continue, aussi bien au physique qu'au moral. Il a fallu de nombreuses générations pour nous amener à notre organisation sociale actuelle. Vouloir l'appliquer spontanément à des sauvages, est une absurdité. La raison comme la philosophie nous indique que les insuccès étaient inévitables. Tout ce que nous pouvons espérer c'est, par des méthodes bien appropriées aux populations demeurées dans un *état inférieur*, de les amener après *plusieurs générations*, plus rapidement que nous, à l'état social où nous sommes arrivés, pour progresser ensuite avec nous, vers un état final qui appartient à la Providence, et dont la forme définitive échappe à notre jugement.

La *conquête des hommes*, ou la *civilisation*, ne peut être qu'une œuvre de notre *science sociale* perfectionnée, comme la *conquête de la terre ou sa découverte*, a été l'œuvre du progrès des *sciences mathématique et cosmographique*. Elle doit être tentée avec prudence, en se dégageant de toute idée préconçue, en s'efforçant de détruire les préjugés des peuples

néophytes. Vouloir implanter tout à coup, ainsi qu'on l'a fait constamment jusqu'ici, notre foi, la monogamie, nos institutions gouvernementales, nos méthodes d'instruction, chez des peuples qui n'ont de la divinité que la plus absurde conception sous forme de fétichisme, qui n'estiment la chasteté que signe de faiblesse et de folie et n'ont aucun sentiment de la famille, dont le gouvernement demeure réservé au plus fort, et pour qui l'écriture est un moyen mystérieux que les blancs cherchent à enseigner à leurs congénères pour les trahir, c'est faire œuvre d'imprudence, de légèreté, de folie. C'est par degrés que l'expérience impose de procéder. L'état civilisé chez tous les peuples, procède directement de la condition de *pasteur*, de *laboureur*, d'*ouvrier*, qui a fixé la population au sol, a fait naître l'idée patriotique, la famille. C'est par l'éducation, l'enseignement des métiers manuels qu'il faut débiter, et l'instruction proprement dite ne peut être qu'un objectif lointain, à aborder lorsque la race se sera perfectionnée au point d'en saisir les avantages. « Le meilleur missionnaire en Afrique » nous disait le pasteur Coillard, qui depuis plus de vingt-cinq ans pratique l'apostolat chez les Zoulous et sur les rives du Zambèze, « c'est ma femme. Les soins qu'elle prend de son » ménage excitent la curiosité des négresses ; elles apprennent » le bien-être qui en résulte pour nous ; elles cherchent à » l'imiter et comprennent l'idée de famille. Ce n'est qu'après » ce résultat obtenu que je puis songer à enseigner avec succès » des idées de morale. » Le résultat final même ne peut être préconçu ; le culte, les mœurs, les institutions de chaque peuple découlent de son tempérament et des nécessités de son climat.

L'honneur de notre temps sera peut-être d'avoir inauguré cette méthode de civilisation vraiment scientifique et libérale, dont l'essai se fait avec succès dans l'*État libre du Congo*. Elle demande à être poursuivie avec sagesse, avec prudence et persévérance, sans se rebuter devant les succès relatifs. Le prince Henri, cherchant à ouvrir la route des Indes, ne s'arrêta pas devant l'échec des voyages de Gill Eanez ; chaque

année il recommençait pour gagner quelques degrés plus au sud ; les progrès furent lents et bornés d'abord, puis ils s'accrochèrent et bientôt firent des pas de géants. Il en sera de même dans toute œuvre civilisatrice procédant par des voies rationnelles. La conception de cette nouvelle méthode coloniale assurera probablement au roi Léopold II une gloire égale à celle que la postérité a décernée à l'illustre Infant.

La création de l'école de Sagres, féconde en enseignements scientifiques et moraux, demeure comme l'un des faits les plus remarquables de la géographie. « L'année 1463 » dit Vivien de Saint-Martin, « fut la dernière du prince Henri. » Il mourut à sa résidence de Sagres à l'âge de 67 ans ; » et il en avait consacré 48 à provoquer, à encourager, à » diriger les explorations maritimes. Aussi mérita-t-il, sans » avoir navigué, le surnom d'*Henri le Navigateur*, que ses » contemporains lui décernèrent et que l'histoire lui a conservé. » Ce n'est pas seulement le Portugal qui aurait dû une statue » d'or à ce prince, véritable fondateur de la grandeur politique » et commerciale de sa patrie : la science aussi lui doit une » place éminente parmi les plus grands promoteurs de l'étude » du globe et des découvertes géographiques. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 JUIN 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Renouvellement du bureau pour la période 1890-92. — 3^o Nomination de présidents et de membres honoraires et de correspondants. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés correspondantes. — 6^o Dépôt d'un mémoire intitulé: *Henri le Navigateur et l'école portugaise de Sagres*, par M. le lieutenant-général WAUWERMANS. — 7^o Conférence du R. P. F. DE HERT sur *les phénomènes volcaniques en Europe*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : MM. Jacq. Langlois, 1^r vice-président, H. Hertoghe, bibliothécaire et F. de Hert, membre adhérent.

1. Le procès-verbal de la séance du 5 avril dernier est lu et approuvé.

2. En ouvrant la séance, M. le vice-président fait part aux membres que conformément au règlement, des élections ont eu lieu le 6 mai pour le renouvellement d'une partie du bureau.

Le comité des membres effectifs a élu :

Président :

M. le lieutenant-général WAUWERMANS.

2^e Vice-président :

M. W. CHRISTOPHERSEN, consul général de Suède et de Norwège.

Secrétaire de l'administration :

M. J. DE BOM.

Trésorier :

Comte OSCAR LE GRELLE.

En félicitant les membres élus, M. le vice-président les invite à venir prendre place au bureau.

M. le général Wauwermans remercie l'assemblée de la nouvelle preuve de sympathie donnée par la société. Comme toujours, elle peut compter sur son entier dévouement (*Applaudissements*).

3. L'assemblée des membres effectifs a nommé dans la même séance du 6 mai :

Président honoraire :

M. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers.

Vice-président honoraire :

Sir E.-A. Grattan, ancien vice-président de la société.

Membres honoraires :

MM. Aug. de Castilho.

Hermenegilde Capello.

Membres correspondants :

MM. le baron Lahure.

Gérard Harry.

La proclamation de ces noms est couverte d'applaudissements.

4. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— M. A. Baguet s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

— M. le gouverneur de la province remercie la société de sa nomination comme président honoraire.

— Mêmes remerciements de MM. Gérard Harry, Reyntiens et Liebrechts pour leur nomination comme membres correspondants.

5. Sociétés correspondantes.

— M. le directeur général du bureau de la statistique à La Plata adresse l'*Annuaire statistique de la province de Buenos-Ayres* et demande l'échange des publications (*Accordé*).

— Même demande de la part de l'*American philosophical Society (Id.)*

— La direction de l'observatoire de Melbourne, la société historique de l'Oneida et l'intendance du *K. K. Naturhistorisches Hofmuseum* à Vienne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

6. M. le président fait le dépôt d'un mémoire intitulé : *Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres*.

L'insertion au *Bulletin* en est ordonnée.

7. Le R. P. de Hert donne une conférence sur *les phénomènes volcaniques en Europe* et passe en revue les éruptions qui se sont manifestées dans les différents pays de notre continent et les catastrophes dont elles ont été la conséquence.

Cette communication, qu'accompagnent des vues à la lumière oxyhydrique, est accueillie par les applaudissements de l'assemblée et M. le président, après avoir remercié l'orateur, lève la séance à 10 1/2 heures.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 17 OCTOBRE 1890.

SOMMAIRE. — 1° Hommage à la mémoire de M. Grattan. — 2° Procès-verbal. — 3° Adresse à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25^e anniversaire de son avènement au trône. — 4° Médaille d'or décernée à la société à l'exposition du Livre. — 5° Correspondance. — 6° Sociétés correspondantes. — 7° Congrès international des sciences géographiques à Berne. 8° Dépôt de deux notices intitulées : *Les Indiens Parecis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil* et *Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 9° Ouverture de la session d'hiver. Discours de M. le général WAUWERMANS, président. — 10° Conférence de M. le lieutenant chev. LE CLÉMENT DE ST.-MARCQ sur *ses voyages au Congo*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois et W. Christophersen, vice-présidents, P. Génard, secrétaire-général, le comte O. Le Grelle, trésorier, et le lieutenant chev. Le Clément de St.-Marcq, explorateur du Congo.

1. En ouvrant la séance, M. le président s'exprime comme suit :

“ MESDAMES, MESSIEURS,

“ La société royale de géographie d'Anvers a fait une perte douloureuse en la personne de Monsieur Edmund Arnout Grattan, son ancien vice-président. M. Grattan était fils d'un littérateur anglais distingué, qui séjourna pendant plusieurs années en Belgique et qui, disciple de Walter Scott, y publia des romans remarquables dont le sujet était emprunté à l'histoire de notre pays. Ce fut par suite de ces circonstances que son fils Edmund passa sa jeunesse et reçut sa première éducation dans notre pays, qu'il affectionnait comme une seconde patrie.

” Après plusieurs années passées en Amérique, où il avait suivi ses parents, Edmund Grattan revint en Belgique chargé des fonctions de consul d'Angleterre à Anvers. Tous nous l'avons connu, tous nous savons l'aménité charmante qu'il savait déployer dans l'exercice de ses fonctions. D'anciennes relations de famille me rapprochèrent du consul et par les relations d'amitié qui s'étaient établies entre nous, j'ai été plus d'une fois initié à ses travaux ; je puis dire que jamais plus de loyauté n'a été mise au service des deux pays que Grattan considérait comme un devoir de bon citoyen et d'homme de cœur, de rapprocher de la manière la plus intime. Au moment de sa retraite, après plus de vingt-cinq années de consulat, le commerce d'Anvers a su lui donner un témoignage éclatant de sa gratitude.

” Grattan n'était pas seulement un serviteur dévoué de son pays, c'était encore un homme de cœur, sachant dissimuler sa générosité sous les dehors d'une extrême modestie qui plaisait à sa timidité naturelle. Je ne divulguerai pas les actes de bienfaisance sans nombre, auxquels il a apporté mieux que son argent, son sincère dévouement personnel. Je me bornerai à rappeler qu'il fut le promoteur principal de l'œuvre du

Seemans-house qu'il est si désirable de voir se développer dans l'intérêt de la moralité des marins.

» Il s'associait avec empressement à toute œuvre de progrès intellectuel et ce fut ainsi qu'il s'unit dès les premières heures aux fondateurs de notre société de géographie, dont il appréciait la haute utilité et qu'il contribua à relier par des attaches intimes à la société royale de Londres, dont il était membre. Grattan, pendant plus de dix ans, fut vice-président de notre société, fonction qu'il ne quitta qu'à l'époque où l'âge le contraignit à prendre sa retraite des fonctions consulaires.

» Sa Majesté la Reine de Grande-Bretagne récompensa ses services distingués par des lettres de noblesse et Sa Majesté le Roi des Belges lui avait conféré la croix de commandeur de l'ordre de Léopold.

» Obligé de quitter Anvers pour soigner sa santé altérée par le chagrin profond qu'il avait éprouvé de la perte d'une enfant chérie, sir Edmund Grattan ne jouit pas longtemps du repos. Après un séjour en Allemagne où il était allé consulter les médecins les plus distingués, il revint mourir à Ostende le 23 août 1890, âgé de 72 ans. Modeste ainsi qu'il l'avait toujours été, il s'éteignit dans le silence et son corps fut inhumé en Angleterre à Kensal Green.

» Cette circonstance est cause que nous n'avons pu rendre à sa dépouille mortelle les honneurs qui lui étaient dus.

» La société de géographie perd en sir Edmund A. Grattan un de ses membres les plus distingués, dont les travaux seront toujours lus avec intérêt dans ses *Bulletins* et moi, Messieurs, j'ai perdu un ami et un collaborateur qui me fut bien cher. »

2. Le procès-verbal de la séance du 6 juin est lu et approuvé.

3. La société a adressé à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25^e anniversaire de son avènement au trône, l'adresse suivante :

« Anvers, le 31 juillet 1890.

« *A Sa Majesté Léopold II, Roi des Belges,*

« SIRE,

« La société royale de géographie d'Anvers prie Votre Majesté ainsi que Sa Majesté la Reine de recevoir l'expression de son profond respect et ses félicitations à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de Leur avènement à la couronne.

» Afin de célébrer cet événement heureux pour le pays, notre société, Sire, fière de la Protection de Votre Majesté, a ouvert un concours national pour la rédaction d'une histoire des progrès géographiques remarquables accomplis dans notre pays, sous l'heureux règne de son Auguste Protecteur. Avant la fin de l'année, elle a l'espoir de pouvoir offrir à Votre Majesté le résultat de ce concours.

» Nous sommes,

» SIRE,

» De Votre Majesté,

» Les très humbles et obéissants serviteurs,

» Le Secrétaire général,

Le Président,

» P. GÉNARD.

H. WAUWERMANS. »

4. M. le président informe l'assemblée qu'à la suite de l'exposition du Livre, organisée au palais de l'industrie au mois d'août dernier, le jury a décerné à la société de géographie une médaille d'or pour la collection de ses publications.

5. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— La société a reçu les livraisons 1 et 2 du tome 29 du *Bulletin* de la société de géographie de Madrid. C'est avec une vive satisfaction que M. le président constate que, dans un remarquable article, M. Torres Campos y rend compte des efforts faits par notre société pour la création de bureaux de renseignements pour l'émigration. L'auteur y rend hommage à l'initiative d'un de nos dévoués confrères, M. A. Geelhand-de Labistrate.

— MM. Hermenegilde Capello et Aug. de Castilho remercient de leur nomination comme membres honoraires.

6. Sociétés correspondantes.

— La section anversoise de la *Deutsche Kolonial Gesellschaft* adresse un exemplaire de la *Deutsche Kolonialzeitung* de 1890. L'échange des publications est autorisé.

— La société des études indo-chinoises à Saïgon adresse un extrait des procès-verbaux de ses séances relatant la réponse faite aux vœux émis par la société académique indo-chinoise de France relatifs aux Hindous, sujets français.

— La direction de l'observatoire de Melbourne, la société scientifique « Antonio Alzate » à Mexico et la société de géographie de Manchester accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

7. M. le président informe l'assemblée que la société de géographie de Paris, après avoir pris connaissance de propositions qui lui sont parvenues à la suite de sa lettre-circulaire du 18 mars 1890, a désigné la ville de Berne comme siège

du prochain congrès international des sciences géographiques. La société de géographie de Berne a été informée de cette décision et c'est à elle désormais qu'il appartient de prendre les mesures nécessaires pour la réunion du congrès.

La société de géographie de Berne, qui a accepté la mission d'organiser ce congrès, vient d'adresser sa circulaire aux sociétés adhérentes.

Le congrès aura lieu du lundi 10 au samedi 15 août 1891, à l'occasion des fêtes commémoratives du septième centenaire de la fondation de la ville de Berne.

Les orateurs pourront s'exprimer dans leur langue ; il sera pourvu à ce que tous les discours prononcés en allemand, en anglais et en italien soient résumés séance tenante en français.

Les communications se feront dans la règle en séance générale. Un sujet ne sera renvoyé à une discussion de groupe, qu'à la demande de celui qui l'expose ou d'un nombre suffisant de membres du congrès.

Le comité d'organisation se compose de MM. Gobat, président de la société de géographie de Berne, Onken, professeur, Haller, imprimeur, Graf, professeur, Mann, rédacteur, tous à Berne, Maret, président de la société de géographie de Neuchâtel, Knapp, professeur, Neuchâtel, Bouthilier de Beaumont, président honoraire et A. de Claparède, secrétaire général de la société de géographie de Genève, D^r Staehelin, président de la société de géographie d'Aarau et Buhrer, négociant à Aarau.

8. M. Baguet dépose deux notices intitulées : *Les Indiens Parecis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil* et *Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos.*

La publication au *Bulletin* en est ordonnée.

9. M. le président, en ouvrant la session d'hiver 1890-91, invite les membres à suivre avec assiduité les travaux de la société et à y concourir par des conférences. « Plus que jamais, » dit-il, la géographie est devenue la science de l'homme du » monde, du commerçant. Avec l'extrême facilité des commu- » nications de notre temps, les événements contemporains » embrassent à la fois l'universalité de la terre : telle crise » politique qui éclate dans l'Extrême Orient se répercute immé- » diatement chez nous, telle crise financière qui se développe » au pôle sud, le même jour se fait sentir à la Bourse d'Anvers. » Avec le concours du télégraphe, nous sommes mieux au » courant des événements journaliers de Pékin, de Bombay, » de New-York, que nos pères ne l'étaient de ceux de La » Haye et d'Amsterdam.

» L'œuvre géographique n'est pas seulement une tradition » pour Anvers, tradition qu'elle a trop laissé s'éteindre, c'est » devenu de nos jours un devoir sérieux, si nous voulons » profiter de la conquête glorieuse que notre pays doit à la » haute sagesse de son Roi. Il reste à la rendre féconde. Déjà » les travaux de chemin de fer, commencés dans le Bas-Congo, » nous promettent dans un laps de temps restreint, un afflux » considérable de marchandises d'Afrique, dont il faudra préparer » la vente, développer la préparation industrielle. Vraisemblable- » ment le Congo ne sera jamais une colonie d'émigration, et » c'est pourquoi nous devons nous attacher davantage à l'import- » tant problème de la civilisation de sa population indigène. Dans » cette œuvre, il faut se défendre contre les pessimistes qui » déclarent, ex-cathedra, les nègres incivilisables, et les » optimistes qui, imprudemment, veulent d'un premier bond » importer notre foi, notre instruction, notre langage chez » eux. Nul d'entre nous n'essaierait d'atteler à sa voiture » un jeune cheval récemment enlevé à la prairie, sans un » travail d'assouplissement préalable, et c'est cependant ce que » chaque jour nous voyons tenter avec les sauvages humains,

» qui sont d'autant plus difficiles à préparer à la civilisation,
» que ce sont des êtres pensants.

» J'ai voulu, dans un travail récent, montrer à la société
» de géographie par quelle succession lente, continue, per-
» sistante d'efforts, fut accomplie, dans le passé, la conquête
» des côtes de l'Afrique. Nous avons, à notre tour, à faire
» œuvre plus grande encore, car il ne s'agit plus de progrès
» matériels, mais bien d'une conquête morale, qui déjà nous
» est disputée, je ne dirai pas par des rivaux jaloux, mais
» par de fausses traditions, de déplorables coutumes nées
» dans le passé : l'esclavage et l'ivrognerie. Persuadons-nous
» bien que ce ne peut être qu'au prix d'efforts longtemps
» prolongés, sans cesse éclairés par l'expérience, que nous
» pourrons arriver au succès.

» Nous ne sommes plus au temps où l'on bâtissait des cathé-
» drales pour les générations à venir ; notre siècle veut jouir
» immédiatement du résultat de ses efforts. Il semble vraiment
» pour la génération actuelle que la fin du monde soit proche,
» qu'il n'y ait plus rien à faire pour les générations futures !...
» Pourquoi, dit-on, faire tous ces efforts pour civiliser des
» nègres ? N'avons-nous pas mieux à faire dans notre pays,
» pour améliorer les conditions de nos ouvriers ? Dangereux
» sophisme, sous lequel se cache secrètement cet amour immo-
» déré de politique intestine qui nous divise, qui nous déchire,
» qui nous atrophie, auquel nous cherchons sans cesse des aliments
» nouveaux, comme le chauffeur attise le foyer de sa machine
» au risque de la faire sauter et avec la certitude de l'user.
» Dans le passé, les mêmes reproches ont été adressés à celui
» qui, dans son génie, tenta la découverte de la route des
» Indes. Il conquit et assura la gloire et la richesse à son pays,
» jusqu'au jour où, oubliant cette vaillante impulsion, le
» Portugal retomba dans l'opposition mesquine des jouisseurs
» du succès. Ayons le courage de dire hautement à nos ouvriers :
» l'avenir c'est le travail !... nous cherchons pour vous un
» aliment nouveau, des matières à mettre dans vos machines,

» nous cherchons à ouvrir des débouchés aux produits de
» votre industrie, nous vous ouvrons la voie de la fortune qui
» se gagne par le courage, l'énergie,... et non de celle qu'on
» obtient en mendiant, ou jalousant le produit du travail des
» autres.

» Pour moi, Messieurs, les véritables missionnaires de la
» société moderne sont ces vaillants jeunes soldats, animés
» de l'amour de la patrie, offrant leur vie avec désintéressement
» à l'œuvre généreuse et humanitaire fondée par notre Roi, et
» je suis heureux de donner la parole à l'un deux, pour ouvrir
» notre session.... »

10. M. le lieutenant chev. Le Clément de St.-Marcq fait une conférence sur ses voyages au Congo. Il entre dans des détails fort peu connus sur les mœurs des nègres et l'introduction progressive de la civilisation au milieu des populations de cet immense territoire. M. le président remercie l'orateur de son instructive communication et lève la séance à 10 heures.

LES

INDIENS PARECIS.

Traditions et mythologie des Indiens du Brésil.

PAR M. A. BAGUET, CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ.

Il est incontestable qu'il existe encore dans le vaste territoire du Brésil, surtout au Matto Grosso et dans l'Amazonie, un grand nombre de tribus sauvages inconnues jusqu'à nos jours.

D'après le rapport de quelques voyageurs, certaines tribus ignorent complètement l'usage du fer. Leurs haches, leurs marteaux et autres outils sont en pierre brute ou polie, enchassés dans des manches en bois. Leurs armes consistent en lances ou sagaies; sarbacanes, massues en bois de fer (macanas); arcs et flèches dont les pointes sont en bois très dur ou garnies d'arêtes de poisson.

Parmi les tribus récemment décrites par l'éminent voyageur le Dr Carlos von den Steinen, mentionnons celle des Parecis, dont les *aldeas* ou villages sont situés dans le district de Diamantino (Matto Grosso).

D'après ce voyageur, on connaît peu de détails de leur histoire, à l'exception de quelques lignes que Bassi, voyageur inexpérimenté, leur consacre dans un de ses ouvrages.

Ces quelques détails ont suffi au savant anthropologiste pour

affirmer que les Parecis offrent un grand intérêt pour éclaircir certains points obscurs de l'histoire primitive des indigènes.

Avant de jeter un coup d'œil sur la notice du D^r von den Steinen, nous citerons quelques passages des écrivains qui ont fait mention des Parecis.

Le P. Manoel Ayres de Casal, dans son ouvrage : *Corografica Brazilica*, édité à Rio de Janeiro en 1817, dit : « Les Parycis » appartiennent à une nation indigène de Cuyabá (province de » Matto Grosso). Ils sont remarquables par leur taille et leur » affabilité et se sont montrés amis des conquérants » (1).

Cette tribu doit avoir été jadis fort puissante, car elle a donné son nom à un immense plateau au Matto Grosso connu sous le nom de Campos des Parixis, ainsi qu'à une cordillère.

Il est plus que probable que le premier type de cette nation a émigré, dans des temps préhistoriques, des hauteurs du Tapajoz au nord et à l'est et que le second type doit avoir émigré dans une direction opposée, du nord au sud. Les traditions qu'a recueillies le savant voyageur rendent cette hypothèse très probable.

En 1733, les frères Barros, partis de Sorocaba (St.-Paul), pénétrèrent dans le Matto Grosso jusqu'à un immense plateau d'environ 200 lieues d'étendue séparant le Matto Grosso du Goyaz. C'est là que ces hardis aventuriers rencontrèrent la puissante et nombreuse tribu des Parecis, dont le nombre a considérablement diminué. Tel est le sort de tous les Indiens qui viennent en contact avec le race blanche. C'est une de ces lois mystérieuses qu'on n'est pas encore parvenu à expliquer.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Paulistas ou Mamelucos, dont nous avons déjà décrit les brigandages dans une autre notice, pénétrèrent jusqu'aux campos des Parecis, qui les accueillirent avec beaucoup d'affabilité et les guidèrent dans leur passage à travers la Cordillère. Ce fut là qu'ils décou-

(1) Ceci est vrai jusqu'à un certain point, mais la suite démontrera que, si les conquérants se sont montrés ingrats et cruels envers les Parecis, ceux-ci ont usé à leur égard de terribles représailles.

vrèrent des gisements d'or qui se trouvaient presque à fleur de terre et en telle quantité qu'ils recueillirent plusieurs arrobes de ce précieux métal (1).

Ces aventuriers étaient accompagnés d'esclaves, dont un grand nombre prit la fuite. Furieux de voir échapper tant de bras dont ils avaient besoin pour porter leur butin, ils tournèrent leur rage contre leurs bienfaiteurs. Les Parecis, effrayés par le bruit des armes à feu, qui déjà avaient fait beaucoup de victimes, jetèrent leurs arcs et leurs flèches et se prosternèrent à terre en signe de soumission.

Les hommes valides furent réduits en esclavage et on abandonna les femmes, les enfants, les vieillards et les blessés à leur triste sort.

Cette page sanglante de l'histoire des Parecis est commune à celle de nombreuses tribus indiennes, exterminées à diverses époques et dont on ne conserve plus le souvenir que par tradition.

Vers la fin du siècle passé, commença une guerre de représailles de la part des sauvages.

Les Parecis n'avaient pas oublié les cruautés que les premiers conquérants avaient commises à leur égard. Cette tribu, la plus forte de cette contrée, s'étant alliée aux Cabixis, avec lesquels ils étaient continuellement en guerre, décida que l'heure de la vengeance avait sonné.

Elle fut terrible.

A cette époque les mines d'or étant presque épuisées, les mineurs avaient abandonné les gisements et la population diminua considérablement. D'ailleurs elle était disséminée à de grandes distances, et les villes naissantes n'étaient pas même à l'abri d'un coup de main.

(1) L'arrobe portugaise équivaut à 14 3/4 kilogrammes.

Les premières mines d'or au Matto Grosso furent découvertes en 1718 par un Paulista du nom d'Antonio Pires de Campos. D'après un auteur ancien, on recueillit dans l'espace d'un mois 400 arrobes ou 5900 kilogs d'or. Évidemment il y a de l'exagération.

Les sauvages, ayant été informés de cet état de choses par leurs espions, attaquèrent par surprise les plantations, mirent le feu aux habitations et massacrèrent les habitants.

On n'osait plus s'aventurer dans la campagne, car leur audace devint si grande qu'il ne se passa pas une année sans qu'on eut à enregistrer des incendies, des vols et des meurtres, même aux portes des villes de Cuyabá et de Matto Grosso (1).

De nos jours les Cabixis et les Parecis dominent encore dans une grande partie de la Serra de Ricardo Franco et, dans leurs excursions lointaines, détruisent les ponts des rivières et mettent le feu aux habitations.

Actuellement les relations avec le Matto Grosso sont assez fréquentes par la rivière Paraguay. Grâce aux voies de communication, le pays commence à se peupler et les déprédations des Indiens ont cessé en grande partie. Le gouvernement brésilien met tous les moyens en usage pour civiliser et catéchiser les Indiens.

Par suite du contact avec les blancs, les Indiens Parecis ont actuellement quelque teinte de civilisation et viennent jusqu'à Cuyabá vendre des objets artistement faits en bois, en paille et en noix de coco. Ils vivent de chasse et de pêche.

Le D^r von den Steinen, accompagné de trois de ses compatriotes, tous intrépides explorateurs, a visité onze tribus dont les noms étaient restés inconnus jusqu'ici.

L'objectif des voyageurs était de découvrir le degré de parenté existant entre les diverses tribus qui se trouvent disséminées au Brésil, à la Bolivie et aux Guyanes. Parmi celles qu'ils ont visitées, il y en avait qui appartenaient encore à l'âge préhistorique ou l'âge de pierre.

Désireux d'étudier la tribu des Parecis, une des plus anciennes

(1) Ancienne capitale, autrefois Villa Bella, située sur le Guaporé, mais dans un endroit insalubre. Cuyabá, actuellement la capitale, portait jadis le nom kilométrique de *Villa real do senhor Bom-Jesus de Cuyabá*. Elle est située à quelque distance du rio Cuyabá et fut fondée en 1724 par l'*ouvidor* (grand juge) Antonio Alvares Lanhas Peixoto.

du centre du Brésil, le docteur demanda au président de la province de faire conduire à Cuyabá quelques individus des deux sexes, ayant avec eux leurs ustensiles de ménage et de pêche, hamacs, costumes de fête, masques, armes, etc.

Parmi les douze individus que le président lui avait envoyés, le docteur n'a reconnu que quatre Parecis pur sang. Les autres étaient de race Varmarès ou Maimberès et Cachinité, mais croisés avec des Parecis.

Tous ces individus furent photographiés et mesurés. L'explorateur a pu composer un vocabulaire de leur idiome ; en étudiant leurs coutumes, croyances et traditions historiques, il a pu constater que les Parecis sont indolents et, à l'encontre de leurs ancêtres, très pacifiques, ayant à peine quelques notions de civilisation. Lorsqu'ils viennent en contact avec les blancs, ils usent d'un vêtement quelconque sous lequel tous, tant hommes que femmes, mettent leur costume primitif, qu'on peut facilement enfermer dans un étui à cigares.

L'âge de pierre n'existe plus chez eux ; ils connaissent la fabrication du fer et ne font presque plus usage d'arcs et de flèches, sinon pour la chasse. Ils confectionnent avec beaucoup d'habileté des hamacs en coton et des tissus fins. Comme tous les sauvages, les Parecis aiment à l'excès les boissons alcooliques, passion que les blancs exploitent à leur profit.

Ils célèbrent annuellement deux fêtes : au commencement de l'été et à la saison pluvieuse. A cette occasion, ils s'enivrent au moyen du caxiri, boisson préparée par la macération du maïs et du manioc.

Les anthropologistes déplorent amèrement de ne pouvoir établir l'histoire du développement de la race humaine. Presque tous les gouvernements, qui ont pris à cœur la pacification des aborigènes, ont détruit systématiquement leur caractère original, de sorte que les savants, chargés de faire des études au sujet des idiomes, des croyances et des coutumes, sont souvent arrêtés dans leurs investigations.

Voici quelques détails assez originaux sur l'histoire primitive et les croyances des Parecis.

Chose digne de remarque, c'est que le chef ou cacique d'une tribu a pu conserver par tradition l'histoire de dix générations.

Leur premier cacique descend en ligne droite d'Uazale, le premier père des Parecis. Tout son corps était couvert de poils noirs ; entre les doigts des pieds et des mains il avait des membranes telles qu'en ont les chauves-souris et le bas du dos était garni d'une queue. Les ancêtres d'Uazale et son grand-père Maïcé furent tirés de la pierre. La première créature vivante fut Maïcé : de son temps, il n'y avait ni lune ni soleil. Il s'enfonça un pieu en bois dans le ventre et de cette blessure sortirent les rivières dans lesquelles il lança de la terre afin de former les bas-fonds. Alors parurent les premiers hommes, mais en pierre. Il créa des perroquets, des aras et des serpents, mais cette création ne lui plaisant pas, il comprima le ventre de sa fille, qui mit au jour Uazale, grand-père des Parecis et ses frères, ancêtres des Cabixis, des Cachinitis et des Portugais. Le reste des Indiens descendait d'un jaguar ou tigre, dont la nourriture consistait en chair humaine et qui fut tué par Uazale.

Le soleil et la lune ont chacun leur chef. Le soleil est un assemblage de plumes d'ara rouges que le chef tire chaque matin d'unealebasse et qu'il y remet le soir.

La nuit se fait par un grand mutum ⁽¹⁾ qui étend ses ailes noires.

D'après leurs croyances, la lune se transforme d'abord en araignée et, dans ses diverses phases, représente graduellement quatre parties du tatu ⁽²⁾, dont la dernière est sa carapace.

(1) Motum ou Hocco. Oiseau de la grandeur d'un dindon et ne vivant que de fruits.

(2) Le tatu, dont il y a un spécimen au jardin zoologique d'Anvers, est classé erronément par Cuvier dans la classe des édentés.

Il y a plusieurs espèces de tatus. Ils sont carnivores et vivent de vers et d'insectes. N'ayant aucune arme pour se défendre, ils se réfugient dans leurs terriers. De loin ils ressemblent à de petites tortues.

C'est à Uazale que les hommes sont redevables de leur bien-être. Étant encore enfant, il découvrit le manioc (plante farineuse) qui était perdue dans un bois. Avant cette époque, on se nourrissait de terre, de bois pourri et des fruits du Iatobá ou Iaboti ⁽¹⁾ et du Burity ⁽²⁾.

Il planta ses cheveux qui produisirent le cotonnier. Ses deux fils et sa fille ayant péri dans un incendie, leurs restes donnèrent naissance au maïs, aux haricots, aux fèves et à d'autres légumes. Le tabac poussa sur la tombe d'un enfant enterré par Uazale.

Inutile de dire que toutes ces croyances ne sont que des produits de l'imagination ; d'ailleurs elles existent, sous des formes variées, chez tous les peuples primitifs.

On ne peut reprocher aux sauvages d'avoir des traditions aussi absurdes, quand nous voyons les anciens Grecs, les Romains et les Phéniciens, qui passaient à leur époque pour les peuples les plus civilisés, ajouter foi à des insanités comme on en trouve dans leur mythologie. Toutes leurs croyances ne reposaient que sur le polythéisme et sur des mythes, personification et glorification des passions humaines.

Les Parecis croient qu'il existe un grand nombre d'êtres surnaturels de forme fantastique séjournant sur les rivières et dans les bois et tâchant de corrompre les hommes, d'une manière insidieuse, afin de les tuer.

De même que les chrétiens, ils croient à une vie future éternelle, mais ils n'ont aucune idée d'un être suprême.

Leurs cases servent de sépulture ; ils y enterrent les morts enveloppés dans des filets et placent sur la tombe de la farine, de la viande, des filets, des armes et des parures devant leur servir pendant le voyage vers un autre monde. La durée de ce voyage est de six jours. Pendant ce temps, la famille du défunt ne quitte pas la case, passe son temps à pleurer et observe un jeûne complet. Le septième jour, la tristesse a

(1) Arbre produisant des fruits semblables à ceux du cèrisier.

(2) Espèce de palmier.

disparu et l'on donne un banquet pendant lequel le caxiri (liqueur forte) n'est pas épargné.

Ils croient que le ciel est un endroit fort agréable, que la chasse et la pêche y sont abondantes et qu'il n'y manque pas de jolies femmes à marier afin de propager leur race.

C'est là qu'ils espèrent rencontrer Uazale ainsi que ses nombreux frères et cousins.

Un point important pour l'histoire, c'est l'endroit où vécut jadis Uazale, dont les ancêtres remontèrent la rivière des Amazones.

D'après la tradition, Uazale naquit près d'une grande eau (rivière), large au point de ne pouvoir apercevoir la rive opposée ni même les arbres (1).

Cette tradition est d'une haute importance :

Elle confirme que les Parecis séjournèrent primitivement sur les rives du fleuve des Amazones, le point le plus central de l'Amérique du Sud. En outre, elle vient à l'appui de la linguistique ou science comparative des langues, d'après laquelle un grand nombre de ces tribus se divise en deux types principaux : les *Bacahiris* (2) et les proches parents des *Parecis*. La majeure partie des nations appartenant au type Bacahiri est originaire du Matto Grosso, habite les Guyanes et le Venezuela où elles sont connues sous le nom de Caraïbas (3).

Le second type des Parecis se trouve disséminé sur l'immense territoire qui s'étend depuis le Rio Xingu jusqu'aux

(1) C'est le fleuve des Amazones dont la largeur atteint jusqu'à 200 kilomètres.

(2) Les Bacahiris, d'après Casal, habitaient jadis au nord du Matto Grosso. Ils ne se nourrissaient que de la chair des quadrupèdes et des oiseaux. A cause de leur teint assez clair, il suppose que c'était une tribu des Parecis.

(3) Quelques écrivains anciens et modernes des deux continents nous ont laissé beaucoup de détails sur les Caraïbes. D'après Azara, les Caraïbes, quoiqu'originaires des Antilles, appartenaient à la nation Guram, mais il ne donne aucune preuve à l'appui.

Lors de la conquête de l'Amérique, les Caraïbes étaient maîtres des petites Antilles et d'une partie de la côte.

grandes Cordillères et à partir du haut Paraguay jusqu'aux bouches du Rio Orenoco. C'est sur les rives des tributaires du fleuve des Amazones, au delà de Manaos, qu'habite la majeure partie de ces Indiens.

Il appert des traditions des Parecis que l'émigration du second type a eu lieu très probablement, comme nous l'avons déjà dit, du nord au sud et que le premier type a pris la direction inverse.

Avant de clore cette notice, nous donnerons quelques détails assez curieux sur les traditions des sauvages et sur leur mythologie. Les *Tupinambas* n'ont aucune idée d'un être suprême. Cependant ils croient à l'immortalité de l'âme et affirment que ceux qui se sont bien battus et ont mangé un grand nombre de leurs ennemis, habiteront après leur mort de beaux jardins ; par contre, ceux qui se sont montrés des lâches et n'ont rien fait pour défendre leur patrie, seront continuellement tourmentés par le diable (*Anang* ou *Anhanga*).

Toutes ces croyances ne les empêchent pas de pratiquer le fétichisme.

Ce sont leurs devins et leurs sorciers qui faussent leurs idées par des pratiques superstitieuses pareilles à celles jadis en usage chez les Chaldéens et les Romains. Singulier rapprochement.

Les Espagnols, afin de pouvoir se maintenir dans l'île, furent obligés de leur livrer de sanglants combats. Ils avaient à lutter contre une nation belliqueuse mais cruelle comme beaucoup de sauvages, surtout lorsqu'on les traque comme des bêtes fauves.

Les Français les expulsèrent de la Martinique ; s'étant réfugiés à St.-Domingue, les Caraïbes furent presque tous exterminés par les Anglais.

De nos jours il existe encore des traces et des vestiges du Caraïbe au Guatemala et à Venezuela.

Quelques ethnographes prétendent que les Caraïbes ne sont pas de pure race indienne et qu'ils n'appartiennent pas même à la race américaine, mais qu'ils doivent avoir immigré du Nord dans des temps reculés. Jusqu'ici les ethnographes n'ont fourni aucune preuve réelle, irréfutable à l'appui de leur thèse ; un de leurs arguments est que leur teint est plus clair que celui des autres Indiens.

D'après Nobrega, il y a dans une des nombreuses tribus des *Tupinambas*, dont il connaissait l'idiome, une tradition concernant la création, le déluge et la dispersion des peuples (1).

Il existe dans quelques tribus une tradition curieuse mais assez vague concernant le déluge.

Un ancien chroniqueur relate que la famille *Tamandouaré de Tupa*, avertie par le grand être d'une inondation générale, se sauva sur la cime des palmiers. Après le déluge elle descendit et repeupla la terre, étant la seule famille qui n'eût pas péri (2).

Suivant une tradition des *Tupis*, un étranger de race blanche, nommé *Sumé* et portant une barbe épaisse, était venu au Brésil, à travers les mers, des pays où le soleil se lève. Il commandait aux éléments et aux tempêtes ; les forêts les plus épaisses s'ouvraient pour lui livrer passage. Il traversait les lacs et les rivières en marchant sur les eaux et enseigna aux Indiens la culture du manioc.

Cette tradition a été enjolivée et exagérée par les premiers habitants du Brésil et ressemble pour plusieurs détails à la légende de *Paye Tomé ou Tzomé*.

Quelques peuplades des rives du fleuve des Amazones fabriquent elles-mêmes leurs idoles. Aux unes ils attribuent la souveraineté sur les eaux, aux autres la protection de leurs cultures, leur succès dans les batailles, etc. Ils ne les adorent que lorsqu'ils en ont besoin et prétendent qu'elles sont descendues du ciel pour les protéger. Néanmoins ils avouent qu'il y a un Dieu plus puissant que ces idoles.

Les *Guyacurús* croient à un être supérieur sans lui rendre aucun culte. Leur mythologie consiste à s'adresser à une divinité inférieure nommée *Nanigogico* qui, d'après eux, a des communications mystérieuses avec leurs sorciers ou devins.

Les *Xomanas* du Rio Negro brûlent leurs morts et en

(1) *Les Tupis, Mœurs, usages et coutumes des Tupinambas. (Bulletin de la société de géographie d'Anvers, t. IX, p. 23).*

(2) On peut lire une semblable tradition dans l'histoire du Chili, de l'Inde, de l'île de Cuba et dans Azarâ.

mèlent les cendres à leur boisson. Par ce moyen ils croient s'incorporer les esprits des défunts.

C'est la doctrine de la métempsycose originaire de l'Inde et qui fut depuis introduite en Égypte.

Les Indiens *Passes* du Rio Négro se rapprochent le plus par leurs croyances du christianisme.

Ils croient que les âmes de ceux qui ont bien vécu seront récompensées et que les méchants deviendront la proie des esprits malfaisants; à l'encontre des esprits forts (ou faibles ce qui est plus juste) qui par forfanterie nient l'existence d'un être suprême.

Chez tous les Indiens du Brésil et du Paraguay la lune est, de tous les corps célestes, celui qui est le plus en vénération. Elle produit le tonnerre, les éclairs, les tempêtes, la guerre ou la paix, les bonnes ou les mauvaises récoltes, comme de nos jours les paysans attribuent les mauvaises récoltes à la lune rousse.

Les *Tapuyas* prétendent que les âmes des morts passent dans le royaume du démon situé vers l'Occident, qu'elles se rassemblent sur les bords d'un fleuve et sont transportées sur l'autre rive. S'il a été constaté que la mort a été ou violente ou naturelle, elles passent dans une espèce d'Élisée où elles trouvent en abondance du miel et du poisson.

On croirait lire un passage de la mythologie grecque.

En général, lors de la découverte du Brésil, les Indiens de la côte ne professaient aucun culte particulier, sauf quelques exceptions. Néanmoins presque toutes les tribus reconnaissaient l'influence des esprits malins, tel que l'esprit des pensées, des chemins, des âmes qui annoncent la mort, du démon ou esprit malin nommé *Jucupary* ou *Anhanga*.



COURT APERÇU

DE LA

PROVINCE DE MINAS GERAES (Brésil)

Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer
de Pitanguy à Patos.

par M. A. BAGUET, conseiller de la société.

Que de fois n'avons-nous pas lu avec un vif intérêt les rapports des ingénieurs chargés de faire les études préliminaires ainsi que le tracé des chemins de fer au Brésil ?

Ceux qui sont au courant de la construction des voies ferrées dans des contrées bien habitées, peu accidentées, et où l'on trouve des statistiques et cartes exactes du pays, ne peuvent se faire une idée du courage et de l'énergie qu'il faut déployer pour surmonter les obstacles de toute nature que rencontre l'ingénieur au Brésil.

Dans certaines parties de ce pays les études préliminaires et le tracé constituent déjà un voyage d'exploration des plus pénibles, tout en nécessitant des efforts gigantesques.

En effet, il faut gravir des rochers, de hautes montagnes forestières ou les contourner, en niveler une partie, traverser des terrains mouvants, des marais, jeter des ponts sur les torrents, pénétrer dans des forêts presque impénétrables, ayant

continuellement la hache à la main, chercher pendant des heures le gué d'une rivière ou aller au loin à la recherche d'un canot, exposé aux inondations subites, à des pluies diluviennes ou à une chaleur insupportable, aux piqûres des insectes malfaisants, aux attaques des indigènes, des fauves, ou à la morsure des serpents.

Dans ces conditions, l'on ne doit pas être surpris que le coût des études complètes de certaines voies ferrées se monte à des centaines de mille francs. D'ailleurs des ingénieurs compétents l'estiment de 50 à 100.000 frs. le kilomètre, surtout dans des endroits où les accidents de terrain présentent des obstacles presque insurmontables.

Citons entre autres le chemin de fer projeté de Madeira à Mamoré, dont les études préliminaires ont coûté au delà de 375,000 francs. La construction a été évaluée en moyenne à plus de 100,000 francs le kilomètre sur un parcours de 330 kilomètres. L'État garantit ordinairement 30 contos de reis par kilomètre pour les lignes à petit écartement de 76 centimètres à 1 mètre ⁽¹⁾.

Les ingénieurs furent obligés d'aller recruter une vingtaine d'Indiens jusqu'en Bolivie et de leur payer un salaire fabuleux. Cette voie ferrée, commencée à deux reprises différentes, a été définitivement abandonnée, par suite de circonstances trop longues à énumérer.

La confédération Argentine et le Chili, mieux avisés, finiront par amener vers leurs pays l'immense trafic de la Bolivie au moyen d'une voie ferrée dont le coût est estimé à 200 millions ⁽²⁾.

(1) Citons encore pour mémoire le chemin de fer de Rio de Janeiro à la province de Minas Geraes, dont la construction a coûté 300,000 fr. le kilomètre à cause des terrains rocheux de la Serra Central.

(2) La voie ferrée la plus curieuse et la plus grande du monde sera celle qui reliera Buenos-Ayres à la Cordillère des Andes. Elle aura une longueur de 335 kilomètres en ligne droite sans aucune courbe, et elle présente cette particularité, que la différence de niveau ne dépassera pas un mètre ni en hauteur ni en profondeur.

Le commerce d'importation et d'exportation de la Bolivie étant évalué à environ 60 millions, la voie ferrée de Madeira-Mamoré aurait non seulement attiré le trafic de la Bolivie et du Pérou, mais aurait donné une vive impulsion au commerce du bassin des Amazones et des provinces de Matto Grosso et de Goyaz.

Malgré tous les efforts des ingénieurs, on a staté les travaux de cette voie ferrée qui, d'après des bases certaines, aurait donné un rendement d'environ 15 %. C'est une mine d'or que le Brésil laissera exploiter par ses voisins.

Les considérations qui précèdent nous ont été suggérées par la lecture du manuscrit d'un ingénieur belge, M. Dedoncker, chargé de faire les études préliminaires d'une voie ferrée de Pitanguy à Patos, province de Minas Geraes (Brésil), pour compte d'une maison belge de Rio de Janeiro.

Ce manuscrit était plutôt destiné à ses amis qu'à la publication.

Ce sont des notes prises en voyage et dont nous nous proposons d'extraire ce qui pourra intéresser le lecteur.

Certes cette exploration ne peut se comparer à celle du tracé de la voie ferrée Madeira-Mamoré et d'autres lignes, car la contrée qu'il a parcourue était moins accidentée et plus peuplée qu'il ne se l'était imaginé. Avant de commencer le récit de cette exploration, disons quelques mots de la province de Minas Geraes.

Limitrophe de six grandes provinces, elle a une superficie d'environ 575,000 kilomètres carrés, au delà de 5,000 kilomètres carrés en plus que l'empire d'Allemagne et la Belgique réunis. Sa population, qui a notablement augmenté depuis quelques années, peut être évaluée à 2,000,000 habitants ⁽¹⁾. Cette contrée est arrosée par quatre grands cours d'eau, dont deux surpassent en étendue les plus grands fleuves d'Europe; par plusieurs rivières navigables de moindre importance et un nombre infini d'affluents.

Quoique certaines parties de cette province aient été déboisées,

(1) En 1776 il n'y avait que 433,000 âmes.

il y a cependant encore de vastes forêts et de hautes montagnes forestières. Ce n'est que dans le district Diamantin qu'elles sont rocheuses et moins couvertes de végétation.

Parmi les chaînes de montagnes, citons la *Serra Central*, une des plus hautes du Brésil. Le sommet de l'Itatiaia a une hauteur de 3140 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, d'après certains géographes.

Parmi ses productions on compte la canne à sucre, le café, le coton, le tabac, le bois de palissandre et de construction, les matières colorantes, etc. La variété de son climat permet d'y cultiver non seulement tous les produits de la zone tropicale, mais ceux de la zone tempérée, tels que le pêcher, la vigne, l'oranger, les céréales, etc. Jadis les jésuites y avaient de grands vergers, mais à cause de l'incurie des habitants, les broussailles ont tout envahi. De nos jours l'immigration a déjà donné un vif essor à l'agriculture ; en un mot, cette province n'a pas sa pareille sur toute la surface du globe.

Il y a d'immenses plateaux ondulés et boisés propres à l'élevage du bétail et de la race porcine ; c'est une des grandes industries du pays dont les produits sont exportés vers toutes les autres provinces de l'immense territoire du Brésil (1).

Sous le rapport minéral, cette contrée peut sans contredit porter le nom de joyau du Brésil, car à elle seule elle peut approvisionner le monde entier de minerai de fer. Pendant des journées entières, on marche sur le fer et on le trouve dans tous les endroits où jusqu'ici les explorateurs ont pénétré. Ce minerai peut rivaliser avec le meilleur de la Suède et du Danemark et produit de 72 à 90 % de fer pur.

L'État possède à *Ouro-Preto* une école de mines dirigée par le savant ingénieur M. Henry Gorceix (2).

(1) Pendant la rédaction de cette notice, nous avons appris que le Brésil avait changé son mode de gouvernement.

(2) Voyez, pour plus de détails, notre notice : *La province de Minas Geraes et son école des mines à Ouro-Preto* (*Bulletin de la société royale de géographie*, t. VII, p. 81).

Il existe dans le bassin de la rivière Piracicaba une trentaine de forges et de fonderies de fer.

Elle est surtout célèbre par ses mines de diamants et d'or découvertes à partir de 1694 et en exploitation depuis nombre d'années. On y a trouvé des topazes, des émeraudes, des saphirs, des rubis, du cristal de roche, des améthystes.

Citons pour finir quelques productions plus utiles, telles que le cuivre, l'étain, le manganèse, le plomb, le bismuth, le marbre, la houille, etc.

Ce qui manque à certaines parties de cette contrée où les habitations sont fort clair-semées, ce sont des immigrants, car elle est sans contredit la plus riche de tout le Brésil sous le rapport industriel, agricole et minéral.

Nous avons appris que le gouvernement local de cette province a formé des contrats pour l'introduction de 100.000 émigrants.

L'ingénieur, M. F. Dedoncker, accompagné d'un de ses collègues et de deux autres explorateurs, prirent, au mois de mai 1889, à Rio de Janeiro, le train pour Ouro-Preto. Cette ville (jadis Villa Rica) située à 380 kilomètres, d'autres disent 500 kilomètres, de Rio de Janeiro, est la capitale de la province de Minas Geraes et compte environ 6,000 habitants (1).

Elle fut fondée en 1771 par le gouverneur Antonio de Albuquerque Coelho de Carvalho.

Son aspect, quoique pittoresque, est assez sombre à cause d'une longue suite de mornes qui forment des gorges assez profondes. De là une irrégularité d'habitations presque toutes construites sur un plan différent.

(1) Outre les renseignements donnés par notre voyageur, nous en avons emprunté d'autres à une ancienne histoire du Brésil, ainsi qu'au *Guide de la province de Minas Geraes* dû à la plume de M. A. Morel, rédacteur en chef et propriétaire du journal *l'Étoile du Sud*. Sous le modeste titre de *Guide*, l'auteur donne une description des immenses richesses et des nombreuses ressources d'une des plus vastes provinces de l'empire. C'est un Baedeker utile, instructif et que liront avec fruit l'émigrant, le voyageur et le savant.

Cette ville a été fort opulente du temps que les chercheurs d'or y affluaient, mais de nos jours beaucoup de mines sont abandonnées. Ce furent quatre Paulistas qui, en 1699, 1700 et 1701, y découvrirent les premières mines d'or.

On y compte environ 16 chapelles et 2 églises, qui n'ont rien de remarquable.

Les ingénieurs ont dû reprendre la même voie ferrée, qu'ils venaient de parcourir, (pour des raisons qu'il serait trop long à détailler,) afin de se rendre à San-João d'El Rey et de là à Oliveira, dernière station du chemin de fer de Minas ouest.

Ce furent les chercheurs d'or qui, en 1670, fondèrent un village à l'endroit où fut construite depuis la ville de San-João d'El Rey sous le gouverneur Condé d'Assumar. Située sur le Rio das Mortes, dont elle portait jadis le nom, elle fut érigée en villa sous Dom João V, roi de Portugal.

Elle possède un vaste hôpital, plusieurs écoles et une bibliothèque publique. On évalue sa population à environ 8.000 habitants. Son altitude au dessus du niveau de la mer est de 886 mètres. C'était jadis une ville minière très florissante à cause de l'or qu'on recueillait sur son territoire, mais aujourd'hui le district dont elle est le chef-lieu doit sa prospérité à l'industrie bovine et porcine.

Les mines s'épuisent, tandis que le bétail augmente annuellement, ce qui permet d'exporter sur une vaste échelle d'excellents fromages, du lard et des bœufs engraisés dans de fertiles pâturages. Depuis quelque temps on y cultive le tabac, les céréales et la vigne. Cette dernière surtout donne un excellent résultat.

C'est d'Oliveira, la dernière étape de la voie ferrée de Minas ouest, que les ingénieurs partirent à dos de mule pour Pitanguy.

Pendant qu'ils font leurs préparatifs, nous allons jeter un rapide coup d'œil sur la petite ville d'Oliveira, chef-lieu du district de ce nom. Ce district est sans contredit un des plus riches de la province et la nature s'y est montrée d'une prodigalité sans pareille.

Ses gras pâturages, d'une étendue immense, sont propres à l'élevé du bétail et à l'engraissement des porcs ; ses forêts montagneuses sont abondamment fournies de bois de construction, et la culture y est très avancée. Citons la canne à sucre, le coton ainsi que les céréales ; les essences fruitières des tropiques et ceux de la zone tempérée. L'industrie y est fort en honneur et les habitants excellent dans la fabrication des étoffes en laine et en coton, pouvant rivaliser avec ce que l'Europe produit de mieux.

Bâtie sur une éminence, Oliveira offre aux regards du touriste un panorama fort pittoresque. La ville est propre, ses rues sont larges et de belles habitations bien entretenues prouvent la prospérité de cette contrée.

Nos voyageurs, au nombre de quatre, partirent d'Oliveira le 25 mai. Ils s'étaient adjoint un guide ou plutôt un chercheur de pistes, un domestique brésilien et un cuisinier, espèce de Vatel en herbe, remplissant en même temps les fonctions d'*arriero* chargé de surveiller les six mules porteurs des bagages et des provisions. C'étaient des gens de couleur, tous montés, à l'exception de l'*arriero*, qui cheminait à pied.

Les explorateurs préférèrent, à la cuisine du pays, les provisions qu'ils avaient apportées de Rio de Janeiro et se contentaient d'acheter des poulets, des bananes et des oranges, fruits qu'ils obtenaient presque pour rien. Pour boisson, du café plusieurs fois par jour, du vin et de l'eau cristalline.

Dans les grandes fermes (*fazendas*) nos voyageurs recevaient une hospitalité très cordiale. Les repas étaient bien servis, mais il y manquait du pain, aliment inconnu que l'on remplace par la farine grossière de manioc. Les fruits frais et confits étaient délicieux et se mangeaient avec du fromage ⁽¹⁾ et de la farine de manioc.

Le pays qu'ils traversèrent était en général très accidenté

(1) Lors de mon séjour au Paraguay, le dessert consistait en oranges et en mélasse dans laquelle nageaient des morceaux de fromage ayant beaucoup de ressemblance avec celui de Minas.

et fort boisé ; ils ont constaté une notable différence de niveau, car bien des fois ils se trouvaient à 1300 mètres au-dessus du niveau du sol. Les forêts y sont splendides, d'une luxuriante végétation et très touffues à cause des lianes et des plantes grimpantes, au point qu'il fallait parfois se frayer un chemin à l'aide de la hache.

Dans les endroits où il n'y a pas de voie ferrée, le transport se fait par des convois de mules ou au moyen de charrettes traînées par 10 ou 12 couples de bœufs magnifiques, dont les cornes avaient de 80 centimètres à 1 mètre de longueur (1).

Nos voyageurs n'ont pas eu la chance de faire la rencontre du jaguar, quoiqu'ils aient entendu ses rugissements dans le lointain. Les serpents sont assez nombreux dans les forêts ; on s'aperçoit de leur présence par le bruit qu'ils font en rampant entre les feuilles sèches. Les indigènes les tuent en leur appliquant un coup sec sur la nuque au moyen d'un bâton. Ils fuient à l'approche du moindre bruit, à moins qu'on ne les attaque. D'ailleurs la mule, qui a un flair et une ouïe admirables, avertit, par son allure, le cavalier qu'il y a quelque chose d'insolite dans les environs.

A ce propos, disons quelques mots de cet animal, qui est une vraie providence pour les contrées montagneuses. Il endure la faim et la soif là où plus d'un cheval aurait succombé. Il flaire l'eau à une grande distance et nul effort humain ne saurait l'empêcher d'aller se désaltérer (M. De-doncker en a fait l'expérience). Lorsqu'il s'agit de monter ou de descendre des sentiers abrupts ou de côtoyer des précipices, la mule est d'une prudence excessive ; aussi le cavalier doit lâcher les rênes et lui laisser toute liberté d'action, car jamais elle ne bronche. Si le sentier est étroit et bordé par

(1) Nous avons donné une description assez détaillée de ces véhicules dans la notice sur *la province de Corrientes*, publiée récemment dans le *Bulletin* (t. XIV, p. 79). Chose curieuse au Brésil et dans toute l'Amérique du Sud, les conducteurs soutiennent que si les bœufs n'entendaient pas le grincement des roues contre l'axe des chariots, ils ne marcheraient pas !

un précipice, elle se penche d'un côté ; bien des fois j'ai frémi lorsque, pendant mes voyages, je voyais ma monture poser le pied à quelques centimètres du bord d'un précipice.

En traversant des rivières, elle pose le pied sur la berge, mais si l'endroit n'est pas guéable, elle marche en côtoyant la rive jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le gué. La mule n'aime pas à nager, aussi ce n'est qu'à force de coups de bâton qu'elle traverse les rivières.

Reprenons notre récit.

Dans tout le parcours l'ingénieur a remarqué plusieurs croix plantées jadis par des missionnaires sur des hauteurs assez considérables. Elles lui servirent souvent de direction et comme points d'observation. Les nombreuses croix, érigées le long de la route, indiquaient l'endroit où des malheureux avaient péri de mort violente.

La caravane traversa quelques petites localités. Dans l'une d'elles il y avait une *venda* (boutique et débit de boissons) où ils ont pu se procurer de la bière allemande en bouteilles qu'ils ont savourée avec délices, leur dernière bouteille de Bordeaux ayant vécu. Pensez donc un Flamand sans bière, mais c'est un affamé n'ayant rien à mettre sous la dent, c'est le supplice de Tantale.

N'eussent été les *garapatas*, les *niguas* et les moustiques, leur exploration eût été un voyage d'agrément.

Les *garapatas* sont les insectes les plus incommodes de ce pays et notre ingénieur avoue naïvement qu'il aurait préféré une rencontre avec un jaguar ou des serpents qu'avec ces insectes malfaisants (1).

Ces insectes, qui se trouvent par milliards dans les forêts, s'attachent au corps et aux habillements des voyageurs. Ils plongent leur trompe garnie de stylets sous l'épiderme en

(1) Les peones au Paraguay m'ont dit plusieurs fois qu'ils préféreraient être attaqués par un jaguar que par des fourmis. Une nuit que nous dormions dans nos hamacs en pleine forêt, nous en avons fait la triste expérience.

s'aidant de leurs antennes, sucent le sang de leurs victimes et leur causent une démangeaison intolérable. Le guide conseilla à nos voyageurs de prendre des bains et de se frotter le corps d'eau de vie (*Cachaca*).

— « Mais pourquoi ne le faites-vous pas ? dit l'un d'eux. — » C'est que je préfère cette boisson à l'intérieur du corps » plutôt qu'à l'extérieur et voici mon préservatif ». Là dessus il se déshabille, se met *in puris naturalibus*, cueille une certaine herbe et la jette au feu.

A l'instant il s'en dégagèa une forte fumée et une odeur très acre, dont il s'enfuma le corps comme un jambon des Ardennes.

La *nigua* est un insecte presque invisible à l'œil nu ; il fait son nid sous l'ongle des pieds et y pond un chapelet d'œufs. Aussitôt que l'on éprouve une certaine démangeaison, il faut faire extirper son nid qui ressemble à un très petit point noir entouré d'un cercle livide (1).

Quant aux moustiques, véritable plaie d'Égypte, ils sont trop connus pour que nous nous y arrêtions.

Le 29 mai nos voyageurs traversent le Rio Pará (jadis Pitanguy), un affluent du majestueux Rio de San-Francisco, et arrivent à Pitanguy, tête de ligne de la future voie ferrée à Patos.

Au commencement du XVI^e siècle, l'endroit où se trouve actuellement Pitanguy était un désert. A cette époque, les Paulistas, ces hardis chercheurs d'or, s'y implantèrent et y recueillirent une telle quantité de ce précieux métal que les mineurs affluèrent de tous les côtés.

Pitanguy, située sur la rive droite du Rio Pará, fut érigée en ville en 1715. Elle est située à 30 lieues environ au nord

(1) A Rio de Janeiro on lui donne le nom de *bicho do pé*, insecte du pied. Pendant notre séjour au Brésil, nous avons eu, plus d'une fois, recours à l'adresse des nègres pour nous délivrer de cette vermine. A l'aide d'un morceau de bois pointu ils extraient le nid et appliquent sur la petite plaie du tabac en poudre. Faute de cette opération, il peut en résulter un ulcère de mauvaise nature dont les conséquences sont souvent désastreuses.

Aux Antilles on lui donne le nom de chique et les naturalistes le classent parmi les *pulex penetrans*.

de San-João d'El Rey. Ses environs offrent un coup d'œil enchanteur par la variété des forêts, des collines, des montagnes et des cours d'eau où les poissons abondent. C'est un de ces panoramas qu'on n'oublie jamais de sa vie.

D'après notre voyageur, Pitanguy est une petite ville bien propre, ayant une population de 4 à 5000 âmes. Elle possède une assez belle église, quelques chapelles, un cimetière et un hôpital. De même que dans tout le Brésil, le service divin y est annoncé par des pétards et des fusées, tant pendant le jour que vers le soir. C'est une ancienne coutume introduite par les Portugais. Dans bien des endroits où il y a à peine des vivres, on trouve des pétards et des fusées, ce qui ne fait pas le compte du voyageur affamé. Comme dans toutes les églises au Brésil, il n'y a ni chaises ni bancs ; on s'y tient debout ou accroupi comme le tailleur sur son établi. Elle est peu fréquentée par les blancs ; par contre les mulâtres et les nègres des deux sexes y dominant. Tous portent des vêtements d'une blancheur éclatante, ce qui contraste singulièrement avec leurs faces de chocolat et d'ébène.

Dans cette localité un grand nombre d'ouvriers confectionnent des couvertures et des étoffes en coton qu'on expédie dans l'intérieur.

Nos voyageurs y ont été accueillis avec beaucoup d'aménité par les habitants, lorsqu'ils ont appris qu'il s'agissait d'une voie ferrée jusqu'à Patos en communication avec celle d'Oliveira, dont on était occupé à faire le tracé. Une voie ferrée sera une source de prospérité pour ce district.

En quittant Pitanguy, ils longent le Rio Pará, affluent du Rio San-Francisco, mais obstrué par des rapides et des rochers. Vers le déclin du jour, ils arrivent aux bords du Rio Lambary, un affluent du Pará, ayant environ 30 mètres de largeur et serpentant entre deux rives magnifiquement boisées.

Après quelques recherches, ils trouvent une pirogue indienne, dans laquelle on ne peut passer que deux voyageurs à la

fois ; encore faut-il s'asseoir au fond en gardant une parfaite immobilité, sinon elle chavire.

Arrivés à Palnemy, où il n'y avait que quatre cabanes vides, nos voyageurs ont dû se caser tant bien que mal. La nuit, ils ont dû se servir de couvertures et de leurs habillements, tellement le froid était vif ; mais aussi ils étaient à plus de 700 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

En quittant cet endroit, ils traversent des terrains fort boisés où ils sont obligés de marcher à la file indienne et presque toujours en zigzag.

Sur les petits cours d'eau et les torrents, on trouve parfois un pont, mais quel pont grand Dieu ! Quelques troncs d'arbres et des branchages, dont les interstices sont remplis de terre. Là où l'Européen n'oserait se risquer, la mule passe, mais malheur à celui qui veut la guider. En sortant de la forêt, la caravane entre dans les terrains ferrugineux ; il ne s'est presque pas passé un seul jour sans qu'elle ait traversé d'immenses gisements de minerai de fer.

L'ingénieur Dedoncker ne négligea aucun renseignement, car d'un tracé préliminaire dépend l'avenir d'une voie ferrée. Il faut annoter le nombre des grandes fermes (*fazendas*), les agglomérations d'habitations, un peu se diriger au hasard, mais aidé de la boussole, chercher les endroits où l'on s'occupe de l'élevé des bestiaux et de l'industrie porcine, faire le tracé de manière à éviter les travaux d'art très coûteux dans cette contrée, chercher les ravins ou les vallées afin de contourner les montagnes forestières.

Un jour qu'il était resté en retard, accompagné du domestique, il arrive à un mauvais pont jeté sur un torrent dont l'eau était fort trouble. La mule dresse les oreilles et refuse d'avancer. Que voit-il ? Un énorme serpent passant continuellement sur et sous le pont, parfois sautant dans l'eau en nageant comme une anguille. Comme ce manège ne faisait pas le compte de l'ingénieur, il lui tire un coup de revolver. A ce bruit le reptile plonge dans l'eau et disparaît. C'était la mule qui

était contente ; d'un bond elle franchit le pont au risque de désarçonner son cavalier et rejoignit la caravane au grand trot.

L'après-midi ils arrivent à Abbadia, une des cinq paroisses de Pitanguy, où ils reçoivent une hospitalité fort cordiale chez le curé de l'endroit. C'était la clôture du mois de Marie ; aussi les fusées, les pétards et les feux d'artifice allaient leur train. Quoique le curé se fût mis en frais pour loger et nourrir toute la troupe, c'eût été lui faire injure que de le rémunérer ; ils tournèrent la difficulté en lui donnant à leur départ des secours pour ses pauvres.

Pendant que l'ingénieur prenait des observations, la caravane avait pris les devants. Impossible à lui de la retrouver ; cependant, d'après la boussole, il avait pris la bonne direction vers Patos. On était au milieu d'une forêt sombre et touffue et le domestique lui-même n'était pas à son aise. La boussole ne mentait pas, car, après une longue marche, ils arrivèrent sur les bords du magnifique fleuve San-Francisco, qu'ils devaient traverser pour se rendre à Patos.

Quelques détails sur ce beau fleuve.

Sa longueur est de 2400 kilomètres, dont au delà de 1500 sont navigables. Lorsqu'on aura entièrement débarrassé son lit, et celui de ses affluents, des rapides qui en obstruent le cours, il offrira à la navigation un magnifique réseau de voies fluviales. Déjà 4500 kilomètres sont navigables.

Grâce aux travaux de St.-Hilaire et d'Eschwege, on sait que ce fleuve prend sa source à la magnifique cascade de la chaîne de *Canastra*, connue sous le nom de *Cachoiara da Casca d'Anta*. Il baigne les provinces de Minas, Bahia, Pernambuco, Alagoas et Seregipe. A l'endroit dit *Vargem redondo*, une immense cataracte, connue sous le nom de Paulo Affonso, interrompt son cours. La partie qui se trouve au-dessous de la cataracte mesure 264 kilomètres. Pour le voyageur c'est un spectacle des plus imposants ; les vapeurs qui s'élèvent au-dessus du fleuve s'aperçoivent à une grande distance et ressemblent à la fumée d'un vaste incendie au milieu des forêts.

Spix et Martius, qui ont visité presque toutes les merveilles du Brésil, relatent qu'ils n'ont jamais vu un assemblage plus beau, plus varié et plus nombreux d'oiseaux aquatiques que ceux qui séjournent le long des rives enchantées du Rio San-Francisco.

Disons pour conclure que, dans la province de Minas, le Rio San-Francisco reçoit seize affluents, dont un des plus importants est le Rio das Velhas, qui a été exploré par des ingénieurs et un lieutenant de la marine brésilienne.

Notre ingénieur et son domestique, après avoir attendu une demi-heure sur les rives du San-Francisco, voient enfin arriver la caravane, qui avait pris une mauvaise direction.

En poursuivant leur itinéraire, ils entrent dans une région inculte, rocailleuse, parsemée de roches métallifères, de quartz et de cristaux de roche. Çà et là quelques rares végétaux. Cette région était sombre, déserte et inhabitée, si ce n'est par des oiseaux de proie. Quoiqu'ils fussent encore à deux journées de marche des montagnes des Tigres (jaguars), déjà ils pouvaient facilement en apercevoir les sommets élevés.

Ils durent traverser un cours d'eau où les jaguars venaient habituellement s'abreuver ; aussi nos voyageurs n'étaient-ils pas sans inquiétude. Quoique ce cours d'eau fût assez profond et hérissé de rochers à pic, les mules, avec leur prudence habituelle, le traversèrent sans accident.

Les terrains rocheux, dénués de végétation, l'absence de toute habitation, le minerai de fer qui rendait le sol incultivable, les difficultés du terrain, le manque de trafic : toutes ces circonstances réunies étaient de nature à faire douter l'ingénieur du succès de l'entreprise.

Ils avaient, il est vrai, traversé quelques endroits où l'on cultivait le café, la canne à sucre, le maïs, le manioc, les fèves, le coton et le tabac, mais sur une trop petite échelle pour pouvoir alimenter le trafic d'une ligne.

A la vue de ces mauvaises terres, il fit part de ses doutes à son collègue sans pouvoir cependant le convaincre. Heu-

reusement qu'à leur retour les circonstances modifièrent son opinion. Tout en dissertant, ils arrivèrent après quelques heures de marche à un petit village appelé Marmelada, où ils reçurent l'hospitalité chez le docteur de l'endroit. C'est une des quatre paroisses du district d'Abaété.

En quittant Marmelada le 3 juin, ils firent la rencontre d'un individu à cheval, accompagné de trois domestiques, tous armés jusqu'aux dents. C'était un candidat pour la Chambre, faisant sa tournée électorale. Singulière manière de se présenter chez des électeurs, armé comme un brigand des Abruzzes.

Après avoir parcouru de mauvaises terres, foulé pendant des lieues des gisements de minerai de fer, ils arrivent à une région cultivée et reçoivent l'hospitalité à une grande ferme (*fazenda*), dont le propriétaire possédait environ 100 esclaves, avant l'abolition de l'esclavage.

Partout où ils furent hébergés, ils n'ont jamais vu l'ombre d'une femme et cependant les familles brésiliennes sont fort nombreuses. C'est une ancienne coutume introduite par les Portugais, qui séquestraient leurs femmes et leurs filles aussitôt que des étrangers leur rendaient visite.

En traversant une forêt très touffue, le guide les informa qu'ils étaient sur une fausse piste et il les engagea à éperonner leurs montures afin de gagner la lisière de la forêt. Heureusement ils aperçoivent un petit sentier, qui les mena à une fazenda où on les hébergea. Le lendemain ils franchissent la chaîne de montagnes des Tigres à une altitude d'environ 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et arrivent sur les bords du Rio-Indaiá, affluent du Rio San-Francisco, qu'ils traversent à gué. Sa largeur est d'environ 35 mètres, le courant est très rapide, les rives fort boisées et en quelques endroits la berge est fort escarpée. Après avoir reçu l'hospitalité à une petite ferme, ils passent à gué le Rio Abaété (affluent du San-Francisco) large d'environ 40 mètres. Pendant plus de trois heures, ils foulent un sol ferrugineux, entremêlé de roches schisteuses et de quartz. Vers la tombée du jour, ils arrivent

à une petite plantation et se proposent d'y passer la nuit sous le hangar ; mais déjà un mulâtre (vraie figure de brigand) armé d'un énorme coutelas, en avait pris possession en compagnie d'un guide, d'un domestique et d'une jeune et jolie femme blanche qu'il avait sans doute enlevée quelque part.

Les voyageurs, tout en causant, ayant jeté leurs regards sur la compagnie du mulâtre, celui-ci les fixa d'un air furibond en caressant le manche de son coutelas. Notre ingénieur détacha son revolver de la selle, le mit à sa ceinture, et dans la crainte de quelque surprise, proposa à ses compagnons de faire le quart, s'ils devaient passer la nuit à la belle étoile. Ce futur petit drame finit d'une manière fort prosaïque, car le propriétaire leur donna pour asile une chambre dans son habitation. Les domestiques, comme d'habitude, couchèrent en plein air autour d'un grand feu.

Le lendemain, ils arrivent à une petite paroisse nommée San-Sebastião d'Areado, fondée en 1871, dont les terrains environnants ne sont que du sable, de là son nom.

Dans ce village il y avait une petite chapelle desservie par un prêtre nègre.

Comme ils passèrent devant un endroit où l'on abattait un bœuf, ils achetèrent un morceau de filet de 8 à 10 kilos pour frs. 2.50. Mais où loger ? That was the question.

Après avoir parcouru tout le village, ils découvrent une case vide destinée à une venda, espèce de cabaret-boutique, et s'y installent tant bien que mal sur le sol et sur le comptoir.

Peu après leur départ, ils voient arriver le mulâtre avec son escorte, mais il se garda bien de leur chercher querelle ; les revolvers dont les voyageurs étaient armés avaient sans doute calmé son accès de jalousie ; peut-être avait-il craint qu'on allait lui enlever sa belle. *Quien sabe ?*

Après avoir traversé des forêts splendides, où la nature avait prodigué tous ses trésors et où croissaient en abondance des fougères arborescentes de six à sept mètres de hauteur, passé la

nuit en pleine forêt, atteint une altitude de 1300 mètres, ils franchissent la belle *serra* (cordillère) do Matto da Corda, sur le versant opposé de laquelle se trouve la petite ville de Patos, leur dernière étape, où ils arrivent le 9 juin vers la fin du jour.

Cette ville, dont le nom est Santo-Antonio dos Patos, est le chef-lieu d'un district créé en octobre 1866. Chaque maison possède un jardin entouré de murs en terre glaise. Sa population peut être évaluée à 3000 âmes, mais, y compris les environs, elle en a à peu près le double. Il y a une fabrique de faïence; pour le moment on a staté les travaux, le transport des produits étant trop difficile.

La principale industrie est l'élevé du bétail.

Le district est vaste et presque entièrement couvert de gras pâturages où l'on élève des bœufs et des porcs. Outre les bêtes à cornes, le lard, les fromages et les cuirs, on exporte encore le café et le sucre. Les autres produits agricoles servent aux besoins locaux. Il passe annuellement à Patos environ 125,000 bœufs provenant de la province de Goyaz et du riche district de Paracatu, dont le chef-lieu compte environ 15,000 habitants.

Une députation des principaux habitants de Patos est venue trouver nos voyageurs et dans la conversation ils ont appris qu'un des principaux propriétaires exporte annuellement, en dehors de son bétail, environ 150,000 kilos de produits divers et il en importe autant par des chariots qui ne reviennent jamais à vide.

Un bœuf gras de grande taille se vend à raison de fr. 60; et l'on peut y acheter des terrains à raison de fr. 27,000 la lieue carrée.

En arrivant à Patos, M. Dedoncker avait la conviction que la route qu'ils avaient suivie était loin d'être favorable à une voie ferrée. Au retour il a pris la direction qu'il avait d'abord préconisée et si ses collègues avaient comme lui étudié la carte

du pays, quoique pas très exacte, ils n'auraient jamais pris une autre direction. L'avenir lui a donné raison.

Le 11 juin la caravane quitta Patos.

Pendant le trajet de Patos à Formosa, ils parcourent un pays peu accidenté propre à une voie ferrée, couvert de riches pâturages et où les habitations se succèdent.

Le petit village, appelé *Lagoa Formosa*, tire son nom d'une belle lagune ayant environ 3 hectares de superficie. Outre l'éleveur du bétail, il y a des plantations de café et le sol y est tellement fertile que les caféiers de 3 ans y ont environ 5 mètres de haut, tandis que dans d'autres endroits ils atteignent à peine la moitié de cette hauteur.

Le caféier n'est en plein rapport qu'après 8 ou 9 ans.

Ils passent la nuit à une fazenda appartenant à un curé des environs. Cette ferme a une superficie d'environ cinq lieues ; on y a planté 16,000 pieds de café et dans les prairies paissent un millier de bêtes à cornes. Ils y ont vu les installations les plus modernes pour la production du sucre et de l'eau de vie. Le capataz leur a dit que lors de la dernière récolte on a tué une trentaine de gros serpents.

Après quelques jours de marche, pendant lesquels ils traversent des terrains excellents, boisés, de beaux pâturages et peu de gisements de minerai, ils atteignent à des altitudes de 1000 à 1200 mètres. La nuit ils sont obligés d'entasser couvertures sur couvertures et bien des fois, le matin, les campagnes étaient couvertes de givre que le premier rayon du soleil faisait fondre.

Ils engagent à Nossa Senhora da Conceição (une des cinq paroisses du district de Patos), un guide qui se fait fort de les conduire par un chemin plus court et plus facile que celui qu'ils se proposaient de suivre. L'espoir renaît dans l'esprit de notre ingénieur ; il croit être sur la bonne voie pour le tracé. Il y aura cependant des travaux difficiles à exécuter, surtout à un endroit où il y a un petit ruisseau encaissé entre

deux montagnes ayant une différence de niveau d'environ 150 mètres.

Ils pénétrèrent ensuite dans une forêt épaisse où il n'y a que des fougères arborescentes de plusieurs mètres de hauteur.

Pendant cinq à six jours de marche ils ont traversé des forêts, escaladé des montagnes forestières, parcouru des terrains excellents pour la culture du café, de la canne à sucre, du manioc, des fèves, du maïs etc., des prairies et des endroits boisés propres à l'élevé bovine et porcine. Les habitations étaient assez nombreuses. Chemin faisant, ils ont escaladé un monticule fort élevé où jadis les missionnaires avaient érigé une grande croix. Cet endroit servit aux ingénieurs d'observatoire pour l'étude d'un plan définitif, car la vue s'étendait au loin sur l'horizon.

Le 16 juin ils arrivent à la ville de *Dores da boa Esperança*. Elle a environ 8000 habitants, possède deux églises, un hôpital et des écoles primaires. Son territoire est peu montagneux, mais couvert de vastes forêts où l'on trouve d'excellents bois de construction, alternant avec des pâturages. Le sol recèle aussi du minerai d'or, des cristaux de roche et de la pierre calcaire.

La principale culture consiste en céréales et en canne à sucre. Le sol convient également à la culture du caféier, qu'on y a introduit depuis peu, mais la grande industrie est celle des fromages et elle constitue une abondante source de revenus pour cette paroisse.

Quelques notables de la ville sont venus mettre généreusement à la disposition des voyageurs un hôtel où ils furent hébergés ainsi que leurs domestiques et les animaux sans être obligés de délier les cordons de leur bourse. En outre, deux d'entre eux se sont offerts à les conduire au Rio San-Francisco ; dans ce but, ils ont envoyé un exprès pour prévenir un canotier.

Avant d'arriver à Dores, ils avaient rencontré un convoi d'environ 50 mules chargées de marchandises venant de Pitanguy et se rendant à Paracutu et à Goyaz. A Dores ils virent passer

un autre convoi de 54 mules chargées en destination des mêmes endroits ; autant d'aliment pour la future ligne. La charge d'une mule est du poids de 70 kilogrammes.

Les voyageurs quittèrent Dores le 18 juin. Vers six heures du soir, alors que la nuit était tombée, ils arrivèrent à une vallée devant laquelle s'étendait une sombre forêt. Il s'agissait d'attirer l'attention du canotier ; coups de fusil, coups de revolver et sons de trompe, tout fut inutile. Alors les nègres se décidèrent à donner le signal indien en mettant le feu à la prairie, dont les hautes herbes sèches s'enflammèrent avec une spontanéité effrayante. L'incendie se développa d'une manière inquiétante et les flammes s'élevaient à une grande hauteur. Les bœufs s'enfuirent en mugissant et dans le lointain on entendait les rugissements des tigres et le bruissement des serpents fuyant vers la forêt. Le signal avait été compris par le canotier.

Le passage à dos de mule à travers la forêt était impossible. On confia les animaux à des nègres afin de les conduire le lendemain à la ferme où les voyageurs se proposaient d'aller demander l'hospitalité.

Après beaucoup de difficultés, ils arrivent enfin au Rio San-Francisco, qui, à cet endroit, a une largeur d'environ 150 mètres. La berge, très escarpée, avait une élévation de 6 à 7 mètres et c'est en s'accrochant aux lianes et aux racines qu'ils parviennent à atteindre la pirogue, mais elle était tellement petite qu'elle ne pouvait contenir qu'un seul voyageur ; encore était-il obligé de se coucher au fond. Le pagaieur tenait en mains une longue pagaie, dont il plongeait alternativement les extrémités dans l'eau afin de maintenir la pirogue en équilibre et pouvoir la diriger vers la rive opposée. Nous ne saurions mieux comparer cet exercice qu'à celui du danseur de corde, qui se maintient en équilibre au moyen de son balancier. La nuit était sombre et notre ingénieur et ses compagnons n'étaient pas sur un lit de roses.

Enfin tous arrivèrent sans accident de l'autre côté du fleuve. Il s'agissait d'escalader un talus à pic ayant quelques

mètres de hauteur. Ce fut à la force du poignet, en s'aidant des genoux et des pieds et en s'accrochant aux racines, qu'ils atteignirent une espèce de plate-forme où brillait un grand feu que le canotier (un mulâtre) avait allumé pour préparer son souper et dans le but de tenir les animaux féroces à distance.

Nos voyageurs, ayant encore la pâleur sur le visage, se félicitaient mutuellement d'avoir échappé au danger qu'ils avaient couru, d'autant plus qu'il s'en trouvait parmi eux qui ne savaient pas nager.

Assis autour du brasier, la conversation vint à tomber sur les animaux sauvages qui infestaient les rives du San-Francisco. Alors le mulâtre, qui était un intrépide chasseur, leur fit le récit suivant :

« Il y a environ quatre jours, j'avais remarqué les traces »
» d'un tigre rôdant dans les environs et la nuit j'entendis »
» ses rugissements. Pendant deux nuits je restai à l'affût »
» ayant ma carabine à mes côtés : avant-hier, lorsque la lune »
» était déjà sur l'horizon, un tigre sauta sur ma veste blanche »
» que j'avais laissée dans le canot. Je n'eus que le temps de »
» saisir ma carabine ; à peine avais-je fait quelques pas, que »
» j'entendis le fauve grimper sur le talus et d'un bond il »
» gagna la forêt.

» Le lendemain je laissai de nouveau ma veste dans la »
» pirogue et je me blottis dans les hautes herbes. Vers minuit »
» un léger craquement de branches mortes m'avertit de son »
» approche. Je me tins immobile, osant à peine respirer, »
» jusqu'à ce qu'il fut à ma portée ; alors je lui tirai une »
» balle au défaut de l'épaule. Il tomba foudroyé après avoir »
» rebondi sur lui-même. »

Le mulâtre leur montra une grande oie sauvage, un tapir et un porc d'eau ou capivara qu'il avait tués au déclin du jour ⁽¹⁾.

(1) Le tapir (anta), de l'ordre des pachydermes, est le plus gros des animaux sauvages de l'Amérique du Sud. Il a la taille d'un âne et

Ce ne fut que vers minuit qu'ils arrivèrent à la fazenda dont le maître avait été averti. On ne les attendait plus car on les croyait égarés. D'après le dire du fazendeiro, ils l'avaient échappé belle ; l'épaisse forêt, qu'ils venaient de traverser par une nuit sombre, étant infestée de serpents et de tigres. En arrivant sur une hauteur près de la fazenda, ils apercevaient encore l'immense incendie, qui pouvait durer encore des jours et des semaines (1).

La fazenda, où ils logèrent, était fort importante et le personnel très nombreux. Elle possédait les engins les plus perfectionnés pour la fabrication de l'eau de vie de canne. Il y régnait une grande activité, on était occupé à couper la canne au sucre.

Dans l'après-midi, les mules et les bagages firent leur apparition. Les conducteurs les informèrent qu'ils avaient eu énormément de difficultés à traverser le fleuve.

ressemble assez au cochon dont il a les mœurs. Son pelage est brun et son museau est garni d'une petite trompe charnue. Quand il est traqué par un tigre, il se jette avec impétuosité et tête baissée dans la forêt, écarte et brise tout obstacle et bien souvent lui échappe. La nuit il se tient dans les forêts, nage avec facilité et aime à se vautrer dans les marais. C'est un animal qui s'apprivoise assez facilement, témoin celui que possède notre jardin zoologique.

Le capivará, qui a beaucoup de ressemblance avec le porc, est un amphibie et se défend avec acharnement contre les chiens. C'est un herbivore, sa chair est excellente et sa peau ressemble à celle du chamois. Au moindre bruit il plonge dans l'eau, mais ne tarde guère à reparaitre.

(1) Ayant été surpris par un incendie pendant notre voyage dans les Pampas, nous pouvons en parler de visu. Lorsque l'herbe est haute et brûlée par le soleil, on y met le feu du côté opposé au vent ; il se propage avec une rapidité effrayante.

Azara affirme avoir fait deux cents lieues dans des plaines brûlées par l'incendie. Les cendres fertilisent le sol, donnent naissance à une nouvelle herbe et le feu le débarrasse d'une foule de parasites et de petits serpents inoffensifs. Il n'y a que les ruisseaux ou les chemins qui puissent l'arrêter. On m'a assuré que par un vent favorable, en mettant le feu du côté opposé, les flammes se rencontrent et s'étouffent mutuellement.

Les notables de Dores, qui les avaient si obligeamment accompagnés avec leurs domestiques, les quittèrent pour regagner leurs demeures. Ils en avaient au moins pour deux jours.

Le soir du même jour, le 19 juin, les explorateurs entrèrent dans la plantation du San-Lagão, où ils furent reçus avec une bienveillance au-dessus de tout éloge. Le fazendeiro leur montra la peau d'un serpent qu'il avait tué quelques jours auparavant dans le même cours d'eau et à peu près au même endroit où l'ingénieur avait tiré un coup de revolver. Cette peau avait une longueur de 7 mètres et au milieu une largeur de 50 à 60 centimètres. Rarement le fazendeiro en avait vu un pareil et il était content d'en être débarrassé, attendu qu'il avait déjà détruit pas mal de veaux (1).

Le 20 juin ils quittaient avec regret la plantation du San-Lagão afin d'atteindre le même soir Pitanguy, tête de ligne du chemin de fer projeté. Ils traversent le Rio Pará en canot et les mules les suivent à la nage. Cette rivière est encaissée entre deux rives magnifiquement boisées. Après avoir cheminé à travers des terrains fort accidentés, où il n'y a que les mules qui puissent passer, ils arrivent vers 8 heures du soir à Pitanguy.

Pendant leur dernière étape, ils ont vu un grand nombre d'habitations, de terrains excellents, énormément de bétail et une quantité innombrable de porcs. Dans presque toutes les localités qu'ils traversèrent on élève des porcs et les explorateurs estiment à environ 10,000 le nombre de ces animaux devant

(1) Nous avons lieu de croire que ces reptiles appartiennent au genre *Boa* de l'ordre des ophidiens. Ils habitent dans les cavités des vieux arbres et ne sortent de leur retraite que lorsque la faim les aiguillonne. Pour surprendre leur proie ils se blottissent dans les hautes herbes ou se suspendent par la queue à un arbre et surprennent les animaux qui passent à leur portée. Ils entortillent leur victime dans leurs longs replis, lui broient les os et l'enduisent de bave, afin de pouvoir l'engloutir dans leur énorme gueule dont les mâchoires sont fort élastiques. La déglutition est tellement lente qu'une partie de leur proie est déjà digérée, quand l'autre est encore dans la gueule. C'est ce moment que l'on choisit pour le tirer sans danger.

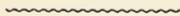
exister dans la zone qu'ils venaient de parcourir. Ces mammifères semblent faire partie de la famille, car ils pénètrent dans les maisons et se fauflent entre les jambes. Ils sont petits, maigres ; on ne les enferme que pour les engraisser. Quand on pénètre dans les forêts, il est prudent de se munir d'un bâton, car ils sont extrêmement voraces.

Les explorateurs rencontrèrent un jour quatre énormes charrettes trainées par des bœufs et chargées de lard. Elles étaient en voyage depuis vingt jours et il leur en fallait encore autant pour atteindre leur destination.

Sur leur parcours les ingénieurs ont compté (les villages exceptés) 317 habitations et 35 fazendas ayant plusieurs lieues d'étendue, soit une habitation et demie par kilomètre de parcours.

Rejoignons nos voyageurs que nous avons laissés à Pitanguy.

Le lendemain de leur arrivée, ils partent pour Oliveira où ils arrivent après six jours de marche, éreintés mais joyeux et contents de voir la voie ferrée qui doit les ramener à Rio de Janeiro.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 23 OCTOBRE 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Conférence de M. A. THOUAR sur
ses voyages dans l'Amérique du Sud.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwermans, l'échevin A. van den Nest, membre effectif, P. Génard, secrétaire général, et A. Thouar, explorateur dans l'Amérique du Sud.

1. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et approuvé.

2. M. le président présente le conférencier aux auditeurs. Il évoque le souvenir de l'infortuné docteur Crevaux, mort martyr de la science et dont le souvenir est encore vivant parmi les membres de la société. Il est fier de rendre un hommage public à M. Thouar, qui a risqué sa vie à la recherche de son illustre et glorieux devancier.

M. Thouar retrace dans un langage imagé les aventures qu'il a courues dans son expédition à travers le désert. Le but de tant d'efforts ne fut malheureusement pas atteint : les traces de Crevaux ont été retrouvées, mais son squelette seul a été découvert et la certitude de la perte de tous ses compagnons a été constatée.

M. le président remercie l'orateur de son importante communication et, au nom de la société, lui présente le diplôme de membre correspondant, titre que les membres effectifs ont été heureux de lui conférer.

La séance est levée à 10 1/2 heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 JANVIER 1891.

ORDRE DU JOUR: 1° Procès-verbal. — 2° Correspondance. — 3° Sociétés correspondantes. — 4° Dépôt du mémoire intitulé: *Les îles Samoa*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 5° Conférence de M. AUG. DE CASTILHO sur *la province portugaise de Mozambique*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. le lieutenant-général Wauwermans, président, S. E. M. le comte de Macedo Pereira Cotinho, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Portugal, MM. l'échevin A. van den Nest, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et Aug. de Castilho, capitaine de frégate et ancien gouverneur de Mozambique.

1. Le procès-verbal de la séance du 23 octobre dernier est lu et approuvé.

2. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province, fait exprimer ses regrets de ne pas pouvoir assister à la séance.

— M. A. Thouar accuse la réception de son diplôme de membre correspondant.

— M. Lambo, consul du Vénézuéla, adresse un exemplaire de la carte indiquant les différentes limites proposées entre le Vénézuéla et la Guyane anglaise.

3. Sociétés correspondantes.

— L'académie des sciences, arts et belles lettres du Wisconsin, la société de géographie de Manchester et l'*American philosophical society* accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— M. le président de la société de géographie de Rochefort annonce que la 12^e session du congrès national des sociétés géographiques françaises sera tenue dans cette ville aux premiers jours du mois d'août prochain.

— M. le D^r D. N. Anoutchine, président de la section géographique de la société impériale des amis des sciences naturelles, annonce la fondation de ce cercle et demande l'échange des publications.

4. M. A. Baguet dépose une notice intitulée : *Les îles Samoa*. L'impression au *Bulletin* en est ordonnée.

5. M. le président s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

« Mon premier devoir doit être aujourd'hui de remercier Son Excellence le ministre de Sa Majesté le roi de Portugal de l'honneur qu'il fait à la société royale de géographie d'Anvers en venant s'associer à ses modestes travaux.

» Anvers, Monsieur le Ministre, a toujours eu la religion des souvenirs ; vous pouvez en avoir la preuve par le soin pieux qu'elle met à conserver les monuments qui lui rappellent son glorieux passé ! Parmi ces souvenirs il n'en est pas de meilleurs que ceux qui se rapportent aux relations intimes qu'elle entretint au XVI^e siècle avec vos compatriotes. « L'une des causes » dit le célèbre Italien Guicciardini, « qui rendit la » cité d'Anvers, grande, riche et fameuse, se montra et com- » mença en l'an 1503 et 1504, lorsque les Portugais, ayant, avec » une merveilleuse et effroyable navigation, pris Calicut, ils » commencèrent à conduire les épiceries de l'Inde en Portugal, » puis les conduisirent du Portugal en cette ville pour en » fournir l'Italie, la France, l'Allemagne et autres provinces » chrétiennes. » Le choix que fit d'Anvers le roi Don Manoel comme entrepôt du commerce du Portugal avec l'Occident, ne tarda pas à donner à cette ville un extrême degré de splendeur. Elle rivalisa avec la glorieuse Venise ; les étrangers de toutes les nations y affluèrent, des fortunes princières qui subsistent encore de nos jours y prirent naissance ; c'était bien alors, comme le disait Guicciardini, la *trionphante cité d'Anvers*. Vous pouvez voir encore, Monsieur le Ministre, rue Kipdorp l'hôtel que les magistrats d'Anvers assignèrent à l'envoyé du roi Manoel qui, comme vous, vint alors s'asseoir dans leur maison commune et que nous désignons sous le nom de *Maison de Portugal*.

« En ce temps un soleil radieux brillait sur nos deux patries unies par des liens de mutuelle et cordiale affection. En Portugal, le Camoëns chantait la gloire incomparable acquise par vos marins qui venaient d'ouvrir aux humains l'immensité des mers. En Belgique, à Anvers, une brillante école de géographie vulgarisait leur œuvre, la répandait dans le monde entier, tout en fondant la science moderne de la terre.

» Hélas ! ces beaux jours eurent un terme. Le brouillard des guerres, des révolutions vint obscurcir le soleil du progrès. Le Portugal eut pendant trois siècles à lutter pour défendre contre les convoitises, des conquêtes trop vastes pour

pouvoir être fécondées par sa population restreinte. La Belgique vit s'éteindre sa belle école scientifique dans la plus effroyable des guerres religieuses. Le commerce lui-même s'éteignit en abandonnant les voies de la libre concurrence ouverte au travail de tous les humains, en se couvrant de la plaie hideuse de la *traite des nègres*. Je me garderai d'en accuser personne, car c'est avec douleur que je constate que le premier convoi négrier qui emporta des esclaves en Amérique y fut conduit avec l'assentiment d'un illustre Flamand, l'empereur Charles-Quint en 1617 et par des marins flamands !

» Vous venez, Monsieur le Ministre, de prendre une part importante à une œuvre grande et généreuse que nous sommes fiers d'avoir vu naître sur notre sol. *La conquête de la terre est achevée et je me persuade que la conquête des hommes par la civilisation va commencer en Afrique*. Le hasard des événements, qui avait déjà réuni nos compatriotes aux Açores, à Madère, aux Canaries, les réunit de nouveau sur les rives du Congo découvert par le Portugais Diego Cam, qui avait pour auxiliaire l'Allemand Martin Behaïm, que ses alliances de famille avaient en quelque sorte naturalisé belge et que vos compatriotes nommaient le *Flamingo*. En vous voyant assis à nos côtés, je me plais à espérer de voir renaître ces relations intimes, fondées sur une amitié loyale et confiante, qui ont fait la puissance de nos deux petites patries dans le passé et leur ont permis de lutter avec succès contre les plus puissantes nations.

» MON CHER CASTILHO,

» Guicciardini a pu fixer la date de 1503 pour le point de départ des relations si fécondes de nos pères, mais nous pouvons fixer une date plus précise encore comme origine de nos relations nouvelles : le 23 août 1877.

» En ce jour en effet se trouvaient réunis à la table du gouverneur de St.-Paul de Loanda, vos compatriotes Serpa Pinto, Roberto Ivens et Hermenegilde de Capello, qui venaient

de recueillir au Congo Henry Stanley au retour de son magnifique voyage de traversée de l'Afrique. Ce repas marque le point de départ de tout un ensemble de travaux de découvertes que vos compatriotes avaient peut-être un peu trop négligées jusqu'alors et qui égalent en importance celles du XVI^e siècle. A son retour en Europe, Stanley ouvrit de son côté la voie à mes compatriotes impatients de trouver l'occasion de se distinguer sous les ordres de leur Roi.

» Vous n'étiez pas à ce festin désormais historique, mais, si je ne me trompe, vous étiez déjà à l'œuvre sur la côte orientale de l'Afrique, préludant à des travaux du même genre, qui ont contribué à nous faire connaître le mystérieux Ophir, le pays de Gaza de l'Écriture, où regnait dit-on la reine de Saba, et le légendaire empire de Monotapa. Vous avez bien voulu nous décrire cette région que vous avez gouvernée avec talent et dévouement, que nous connaissions si peu en Europe et je vous en remercie au nom de l'assemblée ». (*Applaudissements.*)

M. de Castilho, remercie M. le président des paroles bienveillantes qu'il vient de lui adresser et aborde le sujet de sa conférence. Après avoir décrit le Mozambique sous le rapport physique et hydrographique, il donne des renseignements fort peu connus sur l'administration, les finances, le commerce, la force armée, l'instruction publique et la division territoriale de cette importante province. Il termine sa causerie en faisant ressortir les efforts faits par les Portugais pour combattre la traite des nègres et appelle l'attention sur la facilité d'obtenir des concessions de terrains pour l'agriculture et l'exploitation des mines d'or.

M. le président remercie de nouveau l'orateur ; il remet ensuite à S. E. M. de Macedo le diplôme de membre honoraire de la société.

— M. de Macedo remercie M. le président de l'honneur que la société a bien voulu lui faire en l'admettant au nombre de ses membres.

— La séance est levée à 10 heures.

LA

Province Portugaise de Mozambique

Conférence lue à la Société de Géographie d'Anvers
le 6 janvier 1891

par M. AUGUSTE DE CASTILHO, capitaine de frégate de la
marine portugaise.

Ayant reçu de vous, Messieurs, la grande distinction d'être nommé membre de cette respectable société de géographie, sous la proposition de notre vénéré président, M. le général Wauwermans, il me semble que je ne puis rien faire de mieux, pour montrer ma reconnaissance envers vous et pour répondre, quoiqu'un peu tard, à l'aimable invitation de notre cher président, que de venir vous présenter quelques renseignements au sujet de la province portugaise de Mozambique, qui ont été recueillis dans une déjà bien longue et pénible expérience.

Ayant visité ces contrées pour la première fois il y a déjà bien près de 30 ans, et les ayant depuis habitées presque con-

stamment, soit comme officier de marine, soit comme gouverneur subalterne, soit comme gouverneur général, il n'est pas étonnant que le Mozambique m'ait toujours inspiré un profond attachement et un vif désir de faire tout mon possible pour son développement, le faisant connaître et attirant sur lui l'attention de tous. C'est ainsi que je m'empresse d'apporter aujourd'hui mon modeste tribut à la civilisation africaine, tâchant de rendre connue une des parties les plus intéressantes, les plus riches et les plus belles de l'Afrique, et essayant d'attirer vers elle l'attention et la grande initiative du peuple belge et de la noble ville commerciale et maritime d'Anvers, qui a de tout temps pris une part si remarquable et si importante aux grandes entreprises dans les pays lointains.

La petite nation belge, si grande par ses industries et par son commerce, et cette grande et belle ville, qui ont dernièrement pris goût aux choses d'Afrique, sous la puissante direction d'un souverain éclairé et désintéressé, suivront sans doute avec attention tous les renseignements qui se rapportent à la partie du continent noir que je connais le mieux. Je regrette seulement d'être forcé de m'exprimer dans une langue étrangère, mais j'espère d'avance mériter l'indulgence de mon auditoire, qui saura tenir compte des difficultés que j'ai eu à surmonter et qui, je pense, me comprendra un peu.

Je ne dirai rien de l'historique de la province de Mozambique : je me bornerai à peine, dans le champ de la pratique, à faire le récit des choses telles qu'elles sont aujourd'hui, en essayant de vous faire comprendre l'étendue de ce vaste domaine de la couronne, l'administration que nous y exerçons, les ressources du pays et les attraits qu'il peut offrir aux capitaux et à l'initiative étrangère.

Le Portugal, qui a découvert les deux côtes de l'Afrique et la route d'Orient et qui a possédé presque tous les pays qu'il a conquis, possède encore aujourd'hui des colonies impor-

tantes en Afrique, en Asie et dans l'Océanie. En Afrique, l'Archipel des îles du cap Vert, les îles de Saint-Thomas et du Prince, la province d'Angola avec le district du Congo sur la côte occidentale, et la grande province de Mozambique sur la côte orientale ; en Asie, les établissements de Goa avec les districts subalternes de Danão et Diu dans la péninsule indienne, et la province de Macao en Chine ; dans l'Océanie l'île de Timor.

Comme nous l'avons déjà dit, nous nous bornerons ce soir à dire quelques mots au sujet de la province de Mozambique, qui a attiré dernièrement l'attention politique du monde entier, et qui renferme des richesses innombrables dans les trois règnes de la nature, tels que l'ivoire, les cornes de rhinocéros, l'écaille, l'ambre, les plumes d'autruche, les fourrures, les peaux et les cuirs, les perles, la cire, les oléagineux, le riz, le blé et d'autres céréales, la canne à sucre, les fibres textiles très variées, les plantes médicinales, le café, le thé, le coton, des bois de construction, de menuiserie et d'ébénisterie très précieux, le caoutchouc, la cire végétale, l'indigo, l'or, les diamants, le cuivre, le fer, le charbon de terre et le sel.

Les colonies africaines portugaises, et le Mozambique surtout, n'ont pas encore acquis tout le développement qui serait à désirer. Les causes en sont très variées ; mais les principales sont :

1° L'idée fixe qu'on a eue dans les temps anciens de ne considérer les ports d'Afrique que comme ports d'escale et de relâche, nous engageant à concentrer toute notre attention sur les Indes et autres pays d'Orient ;

2° La domination de l'Espagne, qui a écrasé pendant 60 ans toute initiative, et sous laquelle nous avons perdu une grande partie de notre immense empire d'Orient ;

3° La traite des noirs vers l'Amérique du Sud qui absorbait tous les efforts au détriment des établissements africains ;

4° Déjà en ce siècle, les guerres civiles et dynastiques qui ont précédé l'avènement du régime libéral actuel ;

5° L'émigration qui se fait de préférence et en large échelle, des provinces du nord du Portugal et des archipels de Madère

et des Açores vers le Brésil, la Plata, la Guyane anglaise et les îles Sandwich.

A vrai dire, la province de Mozambique n'a commencé à prendre un essor bien marqué que dans la deuxième partie de ce siècle, et notamment après l'extinction de la traite qui se faisait vers les pays américains, et après que des communications plus rapides au moyen de bâtiments à vapeur ont remplacé, ou plutôt sont venus en aide à la navigation des navires à voiles.

Le long de la côte orientale d'Afrique la province de Mozambique s'étend depuis l'embouchure du fleuve Rovuma au nord, par 10° 30' de latitude, jusqu'au parallèle de 27° sud, au sud de la baie de Lourenço Marques, sur une ligne sinueuse de plus de 400 lieues. Dans l'intérieur elle s'étend au nord par le cours du Rovuma, et à l'ouest jusqu'au lac Nyassa, le long du Zambèze jusqu'au district de Zumbo, puis le long du cours du fleuve Save, et finalement au sud-ouest jusqu'à la frontière orientale de la république du Transvaal.

Le littoral de la province présente une structure extrêmement variée. Au nord nous rencontrons un chapelet de grandes îles et de grandes baies, découpées sur un large banc de corail, avec des canaux profonds mais difficiles, offrant cependant des abris sûrs pour la navigation, quand on prend les précautions convenables, et des canaux assez sains et abrités pour le petit cabotage. Plus au sud, entre les parallèles 12° 50' et 15° 15', nous trouvons une série de baies spacieuses, profondes, abritées et d'un accès parfaitement facile; savoir: *Pemba*, *Memba* ou *Nuandasi* avec le port *Bocage* au sud, *Fernaô Velleso*, avec la baie de *Nakala* dans le sud-ouest et le port *Belmore* dans le nord, *Quissimajulo*, *Conducia*, *Mozambique* et *Mocambo*. Trois de ces ports, Pemba, Makala et Mocambo sont des meilleurs du monde, et Makala surtout, avec sa grande nappe d'eaux bleues de 30 milles carrées de superficie, et son entrée saine

et profonde d'un demi-mille de largeur à peine, est sans hésitation le meilleur que je connaisse. Dans cette baie, toutes les flottes de l'Angleterre pourraient se donner rendez-vous, entrant haut la main à toute vapeur sans pilote et sans le moindre danger.

Encore plus au sud, et si nous exceptons la baie de *Bazaruto* et celle de *Lourenço Marques*, qui se trouve dans la limite méridionale de la province et qui est grande et assez commode, nous ne trouvons que des fleuves, des rivières et de simples bras de mer à barres sablonneuses mobiles et plus ou moins dangereuses. Les plus importantes sont le Tjungo, Angoche, Quilimane, le Pungué, le Chinde et l'Inhamissengo, embouchures du Zambèze, et Inhambane. Viennent ensuite comme moins importants le Moginquale, Sangaje, le Macuse, le Linde, Sofala, le Save et le Limpopo. Il y a bien encore d'autres petites rivières, mais elles ne sont guère connues que des petits voiliers indigènes, et ne pourront jamais avoir une sérieuse importance politique ou commerciale.

Pour faciliter la navigation des ports de la côte et leur accès pendant la nuit, on a construit plusieurs phares et fanaux, tous dans les dernières dix-huit années. Ainsi nous avons un feu sur le cap Delgado, un à Ibo, un à l'île St.-Georges et quatre dans le port de Mozambique, un à Quilimane, un à Inhamissengo, un à Chiloane, un à Inhambane et un sur la pointe Machaquene à l'entrée du port intérieur de Lourenço Marques. Outre le service que ces feux rendent à la navigation des ports proprement dits, ceux du cap Delgado, d'Ibo, de l'île St.-Georges et d'Inhambane servent aussi de magnifiques points de repaire pour les navires qui suivent la côte, en route vers le Zanzibar, les Comores et les Indes, ou descendent de ces pays vers le cap de Bonne-Espérance. On trouve déjà également des bouées et des balises pour indiquer les passes les plus difficiles dans tous les principaux ports. A Mozambique surtout, l'éclairage et le balisage sont

si parfaits, au moyen de deux alignements tracés par deux feux verts et deux rouges, qu'un étranger peut y entrer dans la nuit sans pilote et sans la moindre crainte.

L'hydrographie de la côte portugaise a mérité dans les derniers temps une sérieuse attention, et de nombreuses cartes des ports les moins connus ont été dressées avec soin par les officiers de la division navale et par d'autres employés. C'est ainsi que nous possédons déjà les plans de la baie de Tungui, de Makala, de Moginquale et Infussi, de Mocambo, du Tjungo, du Macuse, du Linde, de l'Inhamissengo et du Chinde, du Pungué, du Limpopo, dont la plupart sont déjà imprimées par le comité cartographique du ministère des colonies. D'autres, ports ont aussi été étudiés par des navires de guerre anglais, tels que Quilimane, Chiloane, Inhambane et Lourenço Marques.

De nombreuses cartes géographiques ont été dressées à différentes époques, non seulement des cartes générales de la province, mais aussi des cartes des itinéraires de plusieurs voyageurs et explorateurs, et des cartes locales de quelques-uns des districts ou de certaines de leurs parties les plus intéressantes.

L'administration de la province de Mozambique est exercée par un gouverneur général, dont la résidence principale est dans l'île de Mozambique, et par des gouverneurs subalternes dans chacun des districts. Le gouverneur général est également le gouverneur du district de Mozambique, qui s'étend sur la côte entre la baie de Lurio et le port de Sangaje.

Le district du cap Delgado s'étend entre les fleuves Rovuma et Lurio et va jusqu'au lac Nyassa.

Le district d'Angoche, entre Sangaje et le Quisungo.

Le district de Quilimane, entre le Quisungo et le Luana.

Le district de Sofala, entre le Luana et le cap St.-Sébastien.

Le district d'Inhambane, entre le cap St.-Sébastien et le fleuve Limpopo.

Le district de Lourenço Marques, entre le Limpopo et le parallèle de 27° sud.

Dans l'intérieur il y a encore trois districts le long du Zambèze : celui de Manica au sud du bas-Zambèze et comprenant les plus riches mines d'or connues de toute l'Afrique.

Le district de Tete en amont du précédent.

Le district de Zumbo plus en amont encore. Nous n'essayerons pas de tracer les limites intérieures de ces districts, même approximativement, puisque ces limites font le sujet de négociations diplomatiques en cours de discussion avec la Grande-Bretagne.

Soumis aux gouverneurs des districts et en descendant la ligne hiérarchique, viennent comme autorités régulières les commandants militaires, qui ont une juridiction civile et militaire. Et parallèlement à ceux-ci, dans les territoires où l'administration n'est pas encore établie d'une façon tout à fait définitive, nous avons des *capitães mores* ou grands capitaines. Auprès des roitelets vassaux de la couronne, mais dont le territoire n'est pas encore organisé d'une façon civilisée, nous avons des intendants des affaires indigènes et des résidents qui dépendent d'eux. Ces fonctionnaires sont pour ainsi dire le premier pas de la nouvelle administration portugaise pour tâcher d'exercer son influence petit à petit sur les chefs indigènes et les amener à accepter graduellement la souveraineté et les coutumes portugaises; ils sont le premier échelon de l'échelle administrative et le premier anneau qui relie l'indigène africain sauvage à l'administration supérieure de la couronne du Portugal.

La province de Mozambique est divisée en cinq circonscriptions ou arrondissements judiciaires pour l'administration de la justice,

dont les sièges respectifs sont à Mozambique, Quilimane, Lourenço Marques, Inhambane et Tete; il y a en outre des tribunaux ordinaires avec des juges non licenciés subordonnés aux précédents, un tribunal supérieur à Mozambique présidé par le gouverneur général et dont le juge est le rapporteur, et la cour d'appel à Goa. Toutes les lois du royaume sont applicables dans les colonies.

Les finances de la province sont dirigées par un inspecteur des finances siégeant à Mozambique, avec un trésorier général et tout le personnel nécessaire. Dans chaque district il y a des délégués de l'inspecteur et des trésoriers adjoints. Ces employés s'occupent surtout de la perception des contributions directes, de la tenue des livres et de la confection des tableaux des recettes et dépenses générales de la colonie. Les contributions indirectes, qui constituent le plus grand revenu de la province, sont perçues par les douanes. Il y a six ans, on a commencé la publication des tableaux annuels des recettes douanières pour chaque douane, suivis de tableaux synthétiques où l'on réunit toutes les importations et exportations de la province. Parmi ces tableaux il y en a où les marchandises importées se trouvent groupées par pays d'origine, ainsi que des tableaux de produits exportés, groupés selon les pays de destination. Ces tableaux, qui sont extrêmement intéressants pour l'étude du développement commercial de la colonie, nous permettent également d'apprécier facilement quels sont les pays qui maintiennent avec le Mozambique le plus de rapports, et par conséquent dans quelle direction l'on doit établir les communications rapides ou perfectionner celles qui existent déjà. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet, quand nous parlerons des lignes de navigation qui desservent la province.

Il existe des douanes dans les ports d'Ibo, Mozambique, Quilimane, Chiloane, Inhambane et Lourenço Marques, et des

délégations de douane ou de simples postes douaniers dans d'autres ports moins importants, tels que Tungui, Angoche, Sangaje, Inhamissengo, Sofala, Beira et Mocimboa, et encore sur les fleuves qui desservent dans la baie de Lourenço Marques et sur la frontière au point terminus de la ligne de chemin de fer portugais.

Le tarif actuel des douanes a été décrété en 1877, mais on songe à le réformer dans un sens plus large, mais sauvegardant en tous cas les intérêts de l'État.

La force armée régulière, dont le gouverneur général est le commandant en chef avec les honneurs de général de division, se compose de cinq bataillons de chasseurs à pied. Le premier fait la garnison des districts de Mozambique, Angoche et Ibo ; le deuxième celle de Quilimane et de Manica ; le troisième celle de Inhambane et de Sofala ; le quatrième celle de Lourenço Marques, et le cinquième celle de Tete et Zumbo. Les soldats sont presque tous des noirs de la province d'Angola et de Mozambique et des Indiens de Goa ; mais les officiers et sous-officiers sont pour la plupart Européens, quoiqu'il y en ait beaucoup d'Indiens et aussi d'Africains.

Selon les lois portugaises, tout individu, n'importe quelle couleur il puisse avoir ou dans quel pays de la monarchie il ait vu le jour, peut aspirer à toutes les places de l'administration. C'est ainsi que nous voyons des Indiens et des Africains professeurs à l'école polytechnique de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, juges, officiers supérieurs de la marine et de l'armée de terre, députés, pairs du royaume, directeurs généraux aux ministères, évêques et même ministres. La civilisation portugaise régénère les indigènes des colonies, leur montre le chemin qui leur convient le mieux et les élève au niveau des plus grandes distinctions, tandis que d'autres puissances les tiennent dans un état de quasi-esclavage, comme

dans la péninsule indienne et à Java, ou les exterminent, comme en Australie et en Amérique. Notre façon d'agir me semble au moins plus honnête et surtout bien plus chrétienne.

Tandis que les recrues noires d'Angola ou de Mozambique ne deviennent que de mauvais soldats dans leur pays, désertant souvent et ayant des liens de famille et autres qui les rendent peu courageux, ils sont d'excellents soldats quand on les transporte d'une côte à l'autre. Ce système a été adopté dans les derniers temps avec de très bons résultats, et nous permet de forcer ainsi au service militaire et de rendre meilleurs sous le joug de la discipline, beaucoup d'individus dangereux, malfaiteurs ou simplement oisifs qui ne peuvent pas être punis par les tribunaux. C'est à l'occasion de la désertion de plusieurs noirs ainsi recrutés, d'un paquebot portugais qui les transportait de Mozambique à Angola et qui se trouvait mouillé dans la baie de la Table, que toute la philanthropique presse anglaise a jeté les hauts cris et nous a calomnieusement appelés négriers pour la 101^e fois, envoyant partout en Europe de grands télégrammes à sensation !

L'armement des soldats noirs de Mozambique est le fusil Snider Barnet.

En outre de ces troupes régulières noires, nous avons aussi dans les districts de Manica, de Tete et de Zumbo des pièces de canon Hotchkiss servies par des marins et artilleurs blancs, et des mitrailleuses Nordensfelt dans d'autres districts. Les pièces Hotchkiss, par leur légèreté, leur maniement facile et leur grande portée et précision, ont déjà inspiré une grande terreur aux indigènes et sont une arme très utile dans un pays où les routes et les moyens de transport sont encore généralement difficiles.

Dans la ville de Lourenço Marques, il y a un corps de police européen d'élite, composé d'infanterie et de cavalerie, et dans les autres villes principales il y a également des corps de police locale composés d'indigènes choisis.

En outre des forces régulières indiquées ci-dessus, le gou-

vernement de la province organise, en cas de guerre, des forces indigènes dépendantes des roitelets soumis ou tributaires ou de personnes influentes qu'il arme à ses frais, et qui, sous la direction supérieure des gouverneurs de district, vont porter secours à tel ou tel point où l'ordre a besoin d'être rétabli. Dans ces conditions, on peut facilement mettre en campagne dans toute la province quelques dizaines de milliers d'hommes qui se battent parfaitement et sur qui l'autorité peut absolument compter.

L'instruction publique est encore peu répandue à Mozambique. Il existe cependant des écoles primaires élémentaires pour les deux sexes dans toutes les capitales de district et dans plusieurs autres villes, une école complémentaire dans la ville de Mozambique et une école d'arts et métiers à Mozambique, qui a à peine 10 ans d'existence et déjà donne d'excellents résultats. Dans cette école on reçoit les enfants abandonnés au nombre de cent, et on leur donne l'instruction qui convient à leur condition. En outre de l'instruction primaire élémentaire, ils y apprennent les métiers de cordonnier et de tailleur dans l'établissement, et les métiers de charpentier, serrurier, maçon, relieur, imprimeur etc. dans les chantiers de l'arsenal et des travaux publics et dans l'imprimerie du gouvernement.

La religion catholique est la religion de l'État, et comme telle elle est la seule qui soit subventionnée par lui. La province de Mozambique forme une grande prélature soumise à l'archevêché patriarcal des Indes, dont le prélat, qui est l'évêque in partibus des Thermopyles, siège à Mozambique. Dans toutes les principales villes il y a des paroisses gérées par des prêtres séculiers ; il y a également au Zambèze des missions catholiques dirigées par des pères jésuites et d'autres des

frères blancs d'Alger envoyés par le cardinal Lavigerie au Nyassa, à Inhambane et ailleurs. Comme cependant la liberté des cultes est admise par la constitution de l'État, il y a également des missions protestantes, surtout à Inhambane, dirigées par des ministres américains.

La ville de Mozambique, bâtie sur la petite île sablonneuse et de corail du même nom, devant une grande et profonde échancrure de la côte, qui est l'estuaire de deux petites rivières insignifiantes, est la capitale de la province orientale portugaise d'Afrique. La ville est assez grande et possède de belles et grandes constructions, dont les principales sont le palais du gouverneur général, le palais de l'évêque, les bureaux des finances, des travaux publics, la douane, de belles églises, un grand hôpital, l'hôtel de ville, l'arsenal naval et un grand nombre d'habitations des fonctionnaires, des factoreries commerciales nationales et étrangères, etc. La ville noire se trouve à l'extrémité sud de l'île, dans un quartier tout à fait séparé. A l'extrémité nord-est de l'île et sur un point qui commande parfaitement l'entrée du port intérieur, s'élève le magnifique fort Saint-Sébastien, tracé par le grand Alfonso d'Albuquerque et construit il y a plus de 300 ans. Ce fort, qui se trouve dans un état parfait de conservation, mais mal armé pour les exigences de la guerre moderne, possède des batteries de plus de cent canons, de vastes casernes pour les troupes, pour le dépôt des condamnés et pour les contingents qu'on organise continuellement pour la garnison des provinces d'Angola, de la Guinée et de Timor, de belles habitations pour le commandant et les officiers, une petite chapelle et d'énormes citernes où l'on amasse l'eau de pluie, dont il y a toujours une quantité suffisante pour les nombreux habitants du fort et pour approvisionner les bâtiments de guerre. Dans le fort il y a également un sémaphore pour communiquer avec les

navires et deux fanaux verts qui forment un des alignements pour l'entrée du port.

C'est sur l'île de Mozambique que Vasco de Gama est débarqué et a fondé le siège de l'autorité portugaise, qui y est demeurée jusqu'à nos jours. Il serait cependant à désirer qu'on transférât la capitale de la province sur un point du continent, dans la baie de Mocambo probablement, d'où l'influence du gouvernement pût s'épancher et se propager graduellement vers l'intérieur. Tant qu'on ne l'aura pas fait, notre influence et notre prestige ne pourront se développer dans cette partie de la province que d'une façon insuffisante et très lente. On a autrefois songé à relier l'île de Mozambique au continent au moyen d'un pont, mais cette idée a dû être abandonnée à cause du tort que de tels travaux produiraient dans le port et de la dépense colossale qu'elle exigerait.

Dans le district du cap Delgado, dont la capitale se trouve établie sur l'île d'Ibo non loin du continent, nous avons à constater les mêmes inconvénients de la position insulaire, qui n'a pas encore permis un grand développement de notre influence civilisatrice vers l'intérieur.

C'est dans le nord de ce district, tout à fait dans la partie septentrionale de la province, que se trouve la grande baie de Tungue, qui nous appartenait depuis des siècles, mais qui nous a été usurpée il y a 45 ans, à la suite de la trahison du chef arabe que nous y avions, et qui s'est soumis au sultan de Zanzibar en y arborant son pavillon rouge. Depuis lors, tous les efforts diplomatiques et autres ont été impuissants pour revendiquer nos droits à ce territoire, et surtout après que la Grande-Bretagne a commencé d'exercer sur le sultan une influence dirigeante. Ce n'est que vers la fin de l'année 1886, quand les gouvernements portugais et allemand ont conclu un traité où notre limite au nord était reconnue

jusqu'au fleuve Rovuma, que nous avons de nouveau essayé de persuader le sultan de nous rendre de bon gré le territoire usurpé. Ayant échoué encore une fois dans nos démarches parfaitement correctes, toujours à cause de l'influence britannique contraire à nos prétentions, il nous a fallu recourir aux grands moyens et nous emparer de la baie de Tungue par la force des armes, avec une expédition de navires de guerre et de troupes de terre qui ont, à la fin de février 1887, balayé les autorités du sultan et rétabli notre pavillon qui y flotte pour toujours.

Le district d'Angoche, qui a été occupé militairement en 1855 comme simple commandement militaire et qui a depuis été érigé en district séparé de celui de Mozambique, possède une grande richesse agricole et serait appelé à un grand avenir si ce n'étaient les conditions d'infériorité de son port par rapport à celui de Mozambique et sa grande proximité de celui-ci, qui lui porte pour ainsi dire ombrage. En effet, quoique quelques navires, surtout allemands, aillent déjà prendre leurs chargements d'oléagineux et de cire dans le port même d'Angoche, la plupart de ces produits sont transportés par de petits caboteurs dans le port de Mozambique, d'où l'on fait leur expédition vers l'Europe.

Le district de Quilimane, qui est de tous ceux de la province le plus important à cause de la grande masse de produits qui descendent le Zambèze et qui sont exportés par les ports de la côte, est aussi celui où l'autorité portugaise est le mieux établie, à cause des moyens relativement faciles de faire pénétrer notre influence dans l'intérieur. Le port de Quilimane, quoique n'étant pas à proprement dire une des

bouches du Zambèze, puisque ce n'est que pendant les grandes crues de ce fleuve que ses eaux déversent dans celui de Quilimane, pendant deux mois tout au plus, et encore pas toutes les années, est toutefois le plus important des districts, et celui où ont lieu les plus grandes opérations de commerce. La ville de Quilimane est très grande et bien bâtie, au milieu de vastes jardins et de plantations exubérantes de palmiers, de manguiers et d'autres beaux arbres, et se distingue de toutes les autres par le confort et l'élégance de ses belles habitations, par ses rues spacieuses bien alignées et à doubles rangées d'acacias et de flamboyants, par sa grande avenue sur la rive et par l'activité de son commerce terrestre et maritime toujours bruyant.

Le Zambèze, grand fleuve qui baigne de ses eaux les territoires des districts de Zumbo, Tete, Manica et Quilimane, se déverse dans la mer des Indes par sept bouches, dont deux, le Chinde et l'Inhamissengo, sont à peine praticables pour les navires. Son grand delta d'alluvion, formé par un innombrable réseau de canaux transversaux et directs, baigne et fertilise des terrains immenses, très ressemblants à ceux du delta du fleuve des Amazones, et où toutes les conditions favorables à toute espèce de culture tropicale se trouvent réunies. Ces terrains sont desservis par des canaux naturels, qui sont d'excellentes voies de communication toutes faites et très commodes.

Le Zambèze a un grand nombre de tributaires, dont les principaux sont le Cafué, le Sanhate, le Luanga dans son cours supérieur, c'est-à-dire en amont des rapides de Caroa Bassa, et le Revugo, le Chire, le Mazoe, le Luenha, le Muira et le Pompué dans son cours inférieur. Tous ces affluents versent une énorme masse d'eau dans le Zambèze, qui, à l'occasion des grandes pluies dans l'intérieur, charrie plusieurs centaines de milliers de tonnes de sable qui se déversent annuellement

dans l'océan Indien. Ces sables versés dans le mer par le Zambèze ainsi que par d'autres fleuves importants entre Bazaruto et le petit îlot Fogo, tels que le Save, le Pungué, le Macuse, le Quilimane, le Tjungo etc. et la configuration concave de cette partie de la côte, sont les causes de la formation du grand banc de soude qui s'étend devant cette partie du littoral et qui présente une pente douce et graduelle jusqu'à la plage. La courbe concave de la côte n'est interrompue que par une espèce de projection que forme le littoral du delta du Zambèze, et dont nous prétendons expliquer la formation comme étant des terrains neufs d'alluvion formés par les sables charriés, qui, fouettés et refoulés brusquement par les grands vents de la mousson du sud, surgissent peu à peu et s'amoncellent, s'avancant vers le sud et l'est. Un autre phénomène intéressant a lieu sur les rives du delta du grand fleuve. Comme les derniers embranchements du delta sont dirigés à peu près dans la direction nord et sud du monde, et comme la terre tourne sur son axe de l'ouest à l'est, les eaux sont refoulées contre les rives droites qu'elles rongent d'une façon prodigieuse, surtout dans les grandes marées des syzygies, laissant chaque année à découvert de l'autre côté de grandes étendues de plage. On constate ce phénomène à première vue par le grand nombre d'arbres déracinés et arrachés avec d'énormes avalanches de terres, que les eaux engloutissent à chaque marée sur la rive occidentale, tandis que de l'autre côté on voit les nouveaux mangliers qui poussent et se développent rapidement sur les terrains que l'eau a abandonnés. La configuration générale de ces terrains mouvants change ainsi à vue d'œil dans toutes les saisons. Nous avons vu, dans l'espace de quelques années, les magasins de la maison Régis, la résidence du commandant militaire et le phare à l'île Inhamissengo reculer de plusieurs centaines de mètres de la plage que la mer envahissait toujours.

Les courants du Zambèze sont si violents et si irréguliers à cause du grand nombre d'îles et de bancs de sable qui l'obstruent, qu'il est impossible de faire de ce fleuve une hydrographie

parfaite. Entre les gorges de Lupata, un peu en aval du Luenha et le delta, le Zambèze s'épanche sur une largeur qui a quelquefois plus de 10 kilomètres à cause de la configuration plate de la rive droite et même de la gauche en aval du Chiré. Il en résulte que quand les eaux baissent, elles laissent à sec des centaines d'îles, la plupart desquelles seront détruites dans la crue prochaine pour reparaitre plus tard dans des endroits différents à cause de la direction capricieuse des courants. La navigation du Zambèze est par conséquent toujours difficile pour un étranger, et même pour les pilotes indigènes, qui cependant connaissent assez bien la direction des canaux par les remous de l'eau, par la manière dont les pailles et autres débris se réunissent à la surface et par une espèce d'instinct que nous autres Européens ne savons pas expliquer.

De nombreuses embarcations de types très variés sillonnent constamment le Zambèze : des pirogues petites et grandes creusées dans un tronc d'arbre, des canots de forme européenne, de grandes chaloupes à fond presque plat et à petit tirant d'eau, et des petits vapeurs. Les moyens de propulsion dans les embarcations qui ne sont pas à vapeur sont les pagayes pour les grands fonds, de longues perches qu'on enfonce dans le fond dans les endroits où il y a moins d'eau, et une longue touée de corde halée par terre par l'équipage le long de la rive. Quant à la voile, on ne s'en sert jamais à cause des sinuosités des canaux, qui rendrait la manœuvre difficile ou même tout à fait impossible. Dans chaque embarcation on voit le patron accroupi à l'arrière, gouvernant avec une pagaie ou le gouvernail et le pilote debout sur l'avant, avec une longue perche à la main, tatant le fond, étudiant les canaux, flairant pour ainsi dire le meilleur chemin pour l'indiquer du geste ou de la voix au patron qui dirige l'embarcation selon les indications qu'il reçoit. Malgré toutes les précautions, on s'échoue assez souvent, ce qui rend ces voyages très pénibles et fatiguants. Pendant ces longs voyages, les rameurs chantent leurs chansons monotones mais harmonieuses,

souvent inventées pour l'occasion par le plus spirituel ou le plus intelligent de la troupe, et accompagnées en chœur de coups uniformes qu'ils frappent sur le bord de l'embarcation avec leurs pagayes.

Les rives du Zambèze sont assez monotones en aval du Chiré, n'offrant à la vue que des plaines sans fin, des roseaux touffus bordant l'eau et quelques groupes de toits pointus des cases coniques en paille, qui se montrent au-dessus des grandes herbes. A l'embouchure du Chiré, on trouve déjà les montagnes rocheuses de Chamoara, et un peu plus loin, toujours sur la rive gauche du Chiré, la majestueuse chaîne de Morumbala, qui s'élève à 1500 mètres au-dessus des plaines environnantes et se présente richement boisée à partir du bord de l'eau jusqu'au sommet. Sur son flanc on trouve des sources d'eau thermale. En amont du canal Ziœ-Ziœ, qui coule du Zambèze vers le Chiré vis-à-vis la ville de Sena, le pays se présente beaucoup plus pittoresque : une chaîne de belles montagnes dans l'intérieur de Maganja, entre le Zambèze et le Chiré, quelques collines en face, près de la ville de Sena, les gorges de Lupata et d'autres montagnes encore donnent au paysage un aspect extrêmement beau. Dans ces gorges, qui ne forment en réalité qu'un seul pâté de montagnes sauvages, qui a dû être déchiré, par l'impétuosité du grand fleuve, celui-ci s'engouffre bouillonnant et se trouve rétréci et encaissé dans un lit relativement étroit avec une grande profondeur et des berges escarpées ; le fleuve y tourbillonne avec fracas ayant un courant très rapide qui rend la navigation extrêmement périlleuse, surtout à la saison des grandes eaux. Dans le Zambèze on rencontre beaucoup de crocodiles très voraces, de nombreux troupeaux d'hippopotames et beaucoup de poissons de différentes espèces très bons à manger. Sur les rives on voit à chaque instant d'innombrables bandes d'oiseaux de taille variée et aux plumages multicolores.

Le district de Tete, celui de Manica fondé en 1884 et celui

de Zumbo fondé en 1887 et dont le chef-lieu se trouve dans l'ancienne ville du même nom, sont extraordinairement riches en ivoire, en or, en fer, en charbon etc., mais ne pourront prendre un développement sérieux que quand leurs limites respectives auront été définies d'une façon permanente avec les possessions britanniques, quand les moyens de communications avec la côte auront été perfectionnés et quand l'immigration de blancs aura été soigneusement attirée dans les emplacements salubres qui s'y trouvent en grande quantité.

Le district de Sofala, dont la capitale se trouve placée sur l'île de Chilokane, non loin de l'embouchure du Save, est encore dans un état assez arriéré, quoiqu'il ait été le siège de la première autorité portugaise sur la côte orientale et qu'on y voie encore aujourd'hui le joli petit fort bâti par Pero d'Anhaya dans le port de Sofala il y a 400 ans. Il serait à désirer que la capitale fût de nouveau transférée sur le continent, non à Sofala dont le port se trouve ensablé, mais à Beira, à l'entrée du fleuve Pungué, qui a une excellente barre et qui est le chemin le plus naturel, le plus court et le plus facile vers les mines d'or de Sofala, de Manica et de Machona, et vers le protectorat britannique des Matebeles. On trouve déjà des bateaux à vapeur de la compagnie de Mozambique qui sillonnent le Pungué et on est en train de construire un chemin de fer le long de cette riche vallée vers Massi-Kesse et le Machona.

C'est dans les eaux de ce district, et notamment dans la baie de Bazaruto, qu'on pêche les plus belles perles de la côte.

Le district d'Inhambane est très riche et très peuplé, et ses habitants cultivent la terre avec soin. On y cultive le meilleur café de la province, du thé, la canne à sucre et le coton, et on en exporte beaucoup d'oléagineux et de

caoutchouc. Dans la partie sud du district, entre le Limpopo et la ville d'Inhambane, il y a la région du lac Inharrime, où aboutissent plusieurs rivières, qui est un centre de commerce et d'agriculture indigène assez important.

Du port d'Inhambane, l'émigration vers les colonies anglaises de Natal et du Cap, ainsi que vers l'île française de la Réunion, est conduite assez activement sous toutes les garanties d'un règlement minutieux et élaboré avec grand soin.

On songe depuis quelque temps à une voie ferrée du port d'Inhambane vers la partie nord du Transvaal, qui ne pourrait guère profiter avec avantage de celle qui existe à Lourenço Marques. Un tel chemin de fer aurait sans le moindre doute un immense avenir.

Le district de Lourenço Marques est aujourd'hui le plus important, sous le point de vue de son commerce et de son grand mouvement de navigation, à cause de sa proximité avec la république du Transvaal, du chemin de fer qui relie entre eux les deux pays, du port excellent qui lui sert d'accès et des beaux fleuves qui permettent les communications avec l'intérieur, tels que le Maputo, le Tembe, l'Umbeluse, l'Incomati et le Limpopo. Un droit modéré de 3 % est à peine prélevé sur les marchandises à destination du Transvaal, et malgré cela le rendement de la douane de Lourenço Marques a presque quintuplé depuis qu'on a commencé les travaux du chemin de fer. Dans l'année 1889 il a atteint le chiffre de 927,777 francs, tandis que dans les dix mois de cette année il est arrivé déjà à 1,374,444 francs. La ville de Lourenço Marques, qui a pris dernièrement et prend tous les jours une extension considérable, possède déjà de magnifiques constructions, de très belles avenues, de nombreux hôtels et des établissements de commerce de premier ordre.

Dans toutes les villes de la province il y a des municipi-

palités qui s'occupent avec soin des intérêts locaux et qui sont dans un ordre parfait par rapport à leurs finances.

La population indigène de la province de Mozambique est extrêmement variée en caractère et en traits physiques. Nous devons cependant nous borner dans cette rapide étude à en dire à peine quelques mots. Dans le nord nous trouvons les tribus des Macuas, Mavitis et Lomués, d'un physique laid et très mélangé, surtout dans le littoral, de sang arabe. L'influence mahométane qui descend des Indes et s'avance de Zanzibar vers les grands lacs tend à envahir les pays du nord, et les districts du cap Delgado, de Mozambique et d'Angoche sont le théâtre où se propage leur religion bien plus sympathique au caractère indolent et sensuel des noirs que celle du Christ, qui d'ailleurs, ne lui a pas encore opposé une sérieuse résistance. Dans le centre de la province, c'est-à-dire dans les districts riverains du Zambèze et dans une partie de celui de Sofala, nous trouvons des tribus plus laborieuses, moins guerrières et plus soumises, à cause du plus intime contact où elles se trouvent avec les blancs. Dans le sud de la province, c'est-à-dire dans les districts d'Inhambane, de Lourenço Marques et dans l'ouest de ceux de Sofala et de Manica, nous trouvons la race zoulou dominant les races autochtones. Cet élément zoulou qui s'est répandu du sud vers le nord il y a près de 50 ans, sous la forme d'un flot puissant qui a donné lieu à la fondation de l'empire des Matebeles et de celui de Gaza, a imprimé son caractère belliqueux aux indigènes, qu'il a pour ainsi dire civilisés à sa façon. C'est ainsi que nous voyons dans les deux districts les plus méridionaux de la province, à Lourenço Marques et à Inhambane, des guerriers bien bâtis, bien disciplinés et courageux, d'une race noble et hautaine bien supérieure aux races abâtardies du nord. Ces populations guerrières bien soumises à leurs chefs, qui le sont

au gouvernement, sont dans les mains de celui-ci un puissant élément de force.

Les communications entre le monde extérieur et la province de Mozambique sont maintenues au moyen de navires à voiles, de navires à vapeur et de télégraphes.

De petits caboteurs indigènes non pontés relient le port de Mozambique avec les autres petits ports du nord et du sud les plus rapprochés, et lui apportent les produits qui doivent être exportés dans les ports d'Europe ou de l'Inde. Des bâtiments un peu plus grands, boutres, goëlettes, bricks, commandés par des Arabes indiens ou des Comoriens, font le commerce le long de toute la côte et maintiennent les communications avec les ports des Comores, de Zanzibar, de Madagascar et des Indes. Quant aux vapeurs, nous avons plusieurs lignes desservant la côte de la province. Les compagnies anglaises *Castle mail et Union* et encore d'autres, qui font le service par la voie du Cap, visitent le port de Lourenço Marques plusieurs fois par mois, mais ne le dépassent pas vers le nord, comme les deux premières le faisaient auparavant. La compagnie de la *Male Royale* portugaise a un départ par mois de Lisbonne, visite les ports de la côte occidentale d'Afrique et ceux de la côte orientale jusqu'à Zanzibar. Dernièrement on a songé à établir un service de cette même compagnie par voie de Suez. La compagnie anglaise *British India* et la compagnie française des Messageries maritimes font par voie de Suez le service régulier entre les ports d'Europe et Zanzibar, où elles rencontrent les vapeurs portugais qui redescendent la côte. La compagnie *British India* fait le service régulier entre Zanzibar et Bombay par voie d'Aden, et le sultan de Zanzibar, qui est aussi armateur, envoie ses vapeurs directement à Bombay. Enfin une compagnie allemande fait un service régulier toutes les semaines partant de Hambourg et touchant à Rotterdam, Lisbonne, Naples, Aden,

Zanzibar, Mozambique et Lourenço Marques et vice-versa. Les grandes maisons de commerce qui ont des comptoirs sur la côte, et notamment la maison Mante frères et Borely de Régis aîné, envoient de temps à autres des vapeurs affrétés recueillir leurs chargements sur tous les points de la côte.

Les communications télégraphiques existent depuis seulement dix ans entre les ports de Lourenço Marques et Mozambique et ceux d'Europe au moyen d'un câble qui vient de la mer Rouge et touche à Aden, Zanzibar, Mozambique et Lourenço Marques. Ce câble est prolongé jusqu'à Natal. Sur le continent de la province nous n'avons qu'un réseau de lignes aériennes de Quilimane vers différents points du Zambèze, réseau qu'on est en train de prolonger et de développer considérablement.

Le commerce de la province est déjà très important et s'agrandit tous les jours. Les ports du sud ont plus de rapports avec les colonies anglaises du Cap et de Natal; ceux du nord les ayant plus suivis et intimes avec Zanzibar, les Indes et les ports de la Méditerranée, surtout Marseille, qui est le grand entrepôt pour les oléagineux qui constituent la plus grande quantité des produits qu'on en exporte. Nous n'avons malheureusement pas sous la main de données statistiques d'où nous puissions extraire des chiffres, mais nous conseillerons aux studieux d'examiner les volumes statistiques des douanes et la gazette officielle du gouvernement de Mozambique, qui renferme beaucoup de renseignements utiles.

En tout état de cause, la grande question des communications entre la province de Mozambique et les autres pays ne peut guère être tranchée avec une seule ligne de navigation, soit par le Cap, soit par la Méditerranée. Il lui faut absolument les deux services, reliés entre eux et avec un service direct vers les Indes, qui devrait partir de Zanzibar se dirigeant vers Goa et Bombay. Quand ces services seront bien établis avec des tarifs modérés et que l'on puisse dans chaque port de la

côte compter exactement sur le jour de l'arrivée des vapeurs, le commerce prendra confiance et pourra se développer avec vigueur et succès.

Dans toute la province il y a plusieurs maisons de commerce, portugaises, anglaises, françaises, allemandes et hollandaises, et tous les jours la province est visitée par plusieurs commerçants qui cherchent à y établir de nouveaux comptoirs, attirés par les énormes richesses qu'elle renferme.

La navigation du canal de Mozambique est toujours difficile à cause des vents et des courants. Deux moussons bien régulières divisent l'année: celle de sud-ouest d'avril au mois d'août; celle du nord-est de septembre à mars. La saison des pluies, qui coïncide avec celle des chaleurs, a lieu du mois de novembre à mars; et c'est vers sa fin, c'est-à-dire dans les mois de février et de mars, que le temps est le plus mauvais et que l'on peut s'attendre à rencontrer des cyclones qui sont connus sur la côte par le nom indigène de *monomocaïa*. Ces ouragans, qui sont les mêmes que ceux qui sévissent dans l'océan Indien, sont cependant moins nombreux dans le canal que dans l'est de Madagascar. On dirait que la grande île africaine agit comme un colossal écran, contre lequel s'émousse la furie de la plupart des cyclones, dont quelques-uns à peine, à quelques années d'intervalle, parviennent à avoir leur trajectoire dirigée par le nord de l'île vers l'intérieur du canal, qu'ils descendent, ravageant la mer et la côte. Il est fort rare que ces ouragans atteignent une latitude plus septentrionale et dépassent l'archipel des Comores, et il n'y en a eu qu'un seul de mémoire d'homme, en 1873, qui a même atteint l'île de Zanzibar, dont toutes les plantations de girofliers et la plupart des cocotiers et autres arbres ont été détruits. Par contre, c'est vers la fin de la mousson du sud, et avant que celle du nord ne se soit bien établie, dans le mois de septembre, qu'on trouve le temps le plus maniable avec une mer toujours belle et calme.

La mer est encore belle en octobre et novembre, mais après cela elle devient mauvaise avec toute la force de la mousson, un temps sombre et des pluies aveuglantes, rendant la navigation sous ce rapport-là très pénible et dangereuse à cause du manque d'observations.

Les courants, qui suivent presque toujours la direction du canal allant au sud-sud-ouest, sont une branche du grand courant équatorial ouest dont l'autre branche suit vers le nord. Les courants dans le canal, qui atteignent parfois une vitesse de cinq nœuds à l'heure, surtout dans l'hivernage, après quelques jours d'un coup de vent de sud-ouest, et quand la mousson de nord-est a de nouveau repris le dessus, sont une nouvelle cause de retard et de danger pour la navigation. On dirait qu'à ces occasions le courant se trouve refoulé par les vents de sud, pour reprendre ensuite une vigueur plus grande, et rattraper en quelque sorte le temps perdu. Il n'était pas rare, avant qu'il n'y eut un phare sur l'île St.-Georges, qu'un navire à voiles qui arrivait en vue du port de Mozambique trop tard pour y entrer, et qui mettait en panne pour attendre le jour, se trouva le lendemain drossé dans le sud, eût mis dix, quinze et même vingt-cinq jours pour regagner sa position. Citons quelques exemples intéressants :

En janvier 1871 le trois-mâts français *Ste.-Anne*, capitaine Pelissier, se rendait d'Inhambane à Mozambique, et comme il avait toute la force de la mousson contraire, il dirigea sa route du côté de Madagascar pour remonter le canal avec un courant moins fort. Étant resté deux jours sans avoir d'observations, il s'échoua tout à coup au milieu de la nuit sur l'accore ouest d'un banc qu'il crut devoir être João de Nova près de Madagascar. Le capitaine Pélissier jeta à la mer une partie de la cargaison, et la marée aidant, il parvint à se dégager, faisant aussitôt route vers l'ouest, encore dans la nuit. Tout à coup on aperçoit la côte devant et on vire de bord juste à temps pour éviter un nouvel échouage. Le capitaine Pelissier, qui ne s'attendait pas à voir la terre de ce

côté-là, avait peine à croire ses yeux : au lieu de s'être échoué sur João da Nova, il s'était échoué sur le banc Santo Antonio, près de la côte africaine juste au nord d'Angoche !

Un autre exemple : La corvette portugaise *D. João 1^o* partait de Mozambique pour le Cap le 25 octobre 1864. Le temps était magnifique, mais le vent faible n'imprimait à la vieille corvette qu'une vitesse de 3 ou 4 nœuds. Le lendemain à midi, quand l'officier chargé des montres observa la latitude et croyait être à peine par le travers d'Angoche, il se trouva dans un parallèle au sud du Zambèze, ayant eu un courant de 98 nœuds dans les 24 heures.

Un dernier exemple : Le petit aviso *le Quilimane* revenait de Quilimane à Mozambique dans la deuxième moitié du mois de septembre 1873, naviguant entre les îles Primeiras et la côte pour éviter les courants qui portent avec plus de violence en dehors de ces îles. Cependant, se trouvant le midi du 27 près de l'île Epidendron et voulant sortir du canal des îles pour pouvoir naviguer toute la nuit sans mouiller, ce qu'il aurait été forcé de faire autrement, il dirigea sa route parallèlement au chapelet d'îles, mais en dehors de leurs récifs. Le lendemain à quatre heures, encore dans l'obscurité de la nuit, il s'échouait sur les récifs de l'îlot Moma, où il restait six jours. Un violent courant de 54 nœuds en quatorze heures l'avait dévié de sa route vers le sud-sud-ouest et l'avait jeté sur les brisants. On eut toutes les peines du monde pour l'en dégager.

Quand on est bien familiarisé avec la côte et qu'on ne craint pas de s'en approcher, on peut, en remontant le canal contre la mousson du nord-est, bénéficier de la brise de terre qui souffle à quelques milles au large à peine.

La traite africaine vers l'Amérique a complètement terminé depuis plusieurs années. Il se fait cependant sur la côte orientale d'Afrique, dans les limites portugaises, un commerce

d'esclaves qui sont transportés, sur de petits boutres arabes, vers les Comores et Madagascar. Les ports où se fait encore cet infâme commerce clandestin d'exportation, sont compris entre Angoche et le Macuse, surtout dans la petite rivière Moma et dans les fleuves Quisungo et Tjungo. La surveillance de la division navale est assez active, mais comme les exigences du service ne permettent pas toujours d'avoir constamment plusieurs petits bateaux affectés à ce service, les négriers parviennent parfois à déjouer leur surveillance et à traverser le canal sans être rencontrés.

On doit cependant constater avec énergie que, malgré les accusations qu'on a trop souvent élevées contre les autorités portugaises de favoriser la traite, les efforts qu'elles ont de tous temps mis en jeu pour réprimer le commerce des esclaves et pour punir les coupables, ont toujours été sincères et de tout point désintéressés. Nous pourrions citer une longue liste de marins et d'officiers de la marine portugaise qui ont perdu la vie aux prises avec les négriers à terre ou noyés sur les barres dangereuses et traîtresses en poursuivant leurs boutres qui essayent de se cacher dans les labyrinthes de criques et de bras de mer entre les palétuviers malsains et les mangliers à exhalaisons délétères.

L'établissement de postes militaires à terre tels que ceux de Infusse, Moginquale et Sangage, le développement du commerce légitime dans les pays de l'intérieur, l'extension de l'agriculture et les mesures qu'à la suite de la conférence antiesclavagiste on va mettre en exécution, parviendront à exterminer complètement cet odieux commerce de chair humaine.

Le Portugal a depuis longtemps promulgué des lois très libérales pour les concessions de terrains pour l'agriculture, à tout individu national ou étranger qui en fait la demande. Le gouverneur général de la province peut accorder des terrains jusqu'à une étendue de 1000 hectares, mais les con-

cessions plus grandes ne peuvent être accordées que par le gouvernement de Lisbonne.

Des lois nouvelles pour l'exploitation des mines d'or, étudiées avec soin sur le modèle de celles de la colonie du Cap, du Transvaal et d'Australie, permettent et encouragent l'emploi de capitaux dans une industrie qui a de tous temps été le plus grand attrait pour la colonisation de blancs dans les pays neufs.

C'est par l'attrait de l'or qu'on a colonisé l'Australie, et c'est de la même façon qu'on voit surgir en quelques mois dans le Transvaal de grandes villes populeuses qui s'élèvent comme par enchantement au milieu d'un désert sur un filon d'or. Tous les récits de voyageurs non suspects sont unanimes à affirmer que les terrains aurifères de Manica, de Quiteve, d'Inhaxoe, dans la vallée des fleuves Pungué et Buzi, et qui ont été reconnus et explorés par les Portugais il y a des siècles, sont plus riches que ceux du Transvaal, d'Australie et de Californie ; il y a donc tout lieu d'espérer que dans peu de temps ces pays deviendront un centre important d'activité et de commerce avec une large population de blancs affluant de toutes parts au port de Beira.

Il faut pour cela, avant tout, que les gouvernements du Portugal et de la Grande-Bretagne soient parvenus à s'entendre sur une délimitation territoriale convenable et digne dans cette partie de l'Afrique, où dernièrement des actes regrettables viennent d'être commis par quelques ambitieux sans scrupules et irresponsables. Les anciens droits du Portugal sont cependant si bien établis, et son occupation récente est si évidente dans le pays en litige, qu'il n'y a que les gens de mauvaise foi qui pourraient les méconnaître.

Nous interrompons ici notre causerie, qui est déjà plus longue que nous ne l'avions désiré. Nous espérons cependant que nous sommes parvenus à intéresser notre complaisant auditoire, et en cas contraire nous espérons qu'il nous excusera.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 30 JANVIER 1891.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, le commandant Verney Lovett Cameron, explorateur en Afrique, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, J. de Bom, secrétaire de l'administration, H. Hertoghe, bibliothécaire, et le comte Oscar Le Grelle, trésorier.

Avant de prendre place au fauteuil, M. le président s'exprime comme suit :

“ MESDAMES ET MESSIEURS,

“ Au lendemain d'une cérémonie douloureuse qui nous a tous profondément émus, des Belges ne peuvent se trouver réunis sans payer un tribut de regrets au jeune et illustre Prince qui était l'objet de toutes leurs espérances !

La mort a cruellement frappé la Famille Royale et la nation tout entière. Elle nous enlève l'héritier de la Couronne au moment où il achevait vaillamment son éducation de soldat,

et se préparait au rôle plus grave encore, d'homme d'État, sous l'égide d'un Maître, je dirai plutôt d'un Père d'adoption qui ne pouvait lui enseigner que Sagesse, Prudence et Loyauté; elle le ravit brusquement à ses Parents adorés qui lui ont donné l'exemple de toutes les vertus.

» Votre bureau n'a pas manqué de s'associer au deuil général en envoyant des adresses de condoléance à LL. MM. Le Roi et la Reine et à LL. AA. RR. Le Comte et la Comtesse de Flandre.

La Providence a déçu notre espoir, et comme l'a dit une voie éloquente, « le royaume du jeune prince ne sera pas de ce monde » En fermant les yeux Il a semblé nous commander de nous serrer autour du trône en deuil.

Les princes meurent, mais la Belgique est impérissable !

» J'eusse hésité, Mesdames et Messieurs, à vous convoquer en ces jours funèbres si je n'étais convaincu que poursuivre courageusement la grande œuvre à laquelle le roi consacre ses efforts pour assurer la Prospérité, la Grandeur, la Gloire de la Patrie, c'est répondre aux aspirations de l'illustre défunt.

« Je ne suis malheureusement pas au bout, Messieurs, de la chaîne funèbre des mentions nécrologiques. La société de géographie d'Anvers vient de perdre un de ses membres d'honneur les plus distingués, le pays perd en même temps un savant de premier ordre, le lieutenant-général Liagre. Esprit sage, éclairé, entièrement voué au culte de la science, à la recherche de la vérité, il laisse avec Houzeau un double vide, qui, il faut l'espérer, se remplira plus tard, mais qui en ce moment est un vide immense.

Espérons toujours et fermement dans les destinées de notre pays, en ces temps de douleur ! »

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» Galilée, après avoir été amené par la méchanceté des hommes à renier les convictions de son génie, s'écria dans un jour de révolte en frappant la terre de son pied : *E pur si muove!* Et cependant elle tourne. La terre tourne, tourne sans cesse, tourbillonne par la volonté du Créateur, entraînant et broyant fatalement les hommes, les générations, les peuples... L'Œuvre s'accomplit par la loi des choses, nous rappelant notre faiblesse, sans s'arrêter à nos souffrances, à nos erreurs. Il faut marcher, marcher toujours... Subissons avec résignation la loi du destin et tâchons d'accomplir la tâche qui nous est dévolue.

» Il n'y a pas longtemps, je vous rappelais les merveilleux travaux des Portugais découvrant un monde, et comme témoignage de l'infirmité de l'œuvre humaine, après l'avoir révélé à la connaissance des hommes, l'enserrant d'un cercle de fer comme pour le cacher à nouveau.

» Après trois siècles il était donné à notre temps de continuer leur œuvre.

» Nous avons parmi nous aujourd'hui celui qui le premier traversa le cercle fatal et nous révéla une nature riche et féconde en Afrique, là où nous ne croyions trouver que désolation, sables arides et déserts.

Suivant l'impulsion de ses glorieux compatriotes, Speke, Grant, Burton, Baker, Livingstone, le commandant Verney Lovett Cameron traversa l'Afrique de Zanzibar à Benguéla. Après la riche moisson d'observations de tous genres recueillies dans ce magnifique voyage de trois années, de 1873 à 1875, les voyageurs se succédèrent en foule, les progrès firent des pas de géant.

» A Cameron revient l'honneur d'avoir ouvert une ère nouvelle de découvertes en Afrique, d'avoir préparé sa conquête par la civilisation.

» La parole est au commandant Cameron ».

L'orateur, en s'associant au deuil national où la mort du prince Baudouin vient de plonger la Belgique, et en déplorant cette perte au point de vue de l'avenir du Congo, invite la société à honorer la mémoire du défunt en se groupant en rangs compacts autour du trône, pour appuyer plus que jamais la mission civilisatrice de Sa Majesté.

Il appelle l'attention sur les richesses minérales et forestières du Congo, qui depuis que l'Afrique n'est plus impénétrable, deviennent de plus en plus accessibles à tous, et le deviendront encore davantage grâce aux facilités de communications qui s'établiront bientôt par l'ouverture du chemin de fer. Il termine son intéressante causerie par un appel chaleureux aux auditeurs en faveur des entreprises africaines, qui ne tarderont pas à porter des fruits abondants.

M. le général Wauwermans, après avoir vivement remercié le conférencier, lève la séance à 10 heures.

A la suite de la séance, un souper intime est offert par le bureau de la société de géographie et quelques membres qui s'y sont joints, dans la magnifique salle Leys, à M. Cameron et à la charmante M^{me} Cameron qui l'accompagne.

LE

COMMERCE EN AFRIQUE

par M. le capitaine VERNEY LOVETT CAMERON.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au milieu des larmes et en proie à une émotion profonde que je viens ici. Celui que tous considéraient comme devant être, dans un temps plus ou moins éloigné, le digne continuateur de la grande œuvre si noblement et si généreusement entreprise par son oncle illustre, Léopold II, le roi des Belges, vient d'être enlevé à son pays.

Dieu l'a arraché de ce monde de misère et de douleur pour le placer dans un monde meilleur où la joie et la paix remplacent les maux dont nous sommes assaillis pendant notre séjour ici.

Toujours, Dieu frappe pendant leur jeunesse ceux qu'il aime plus particulièrement. Il semblerait que le Créateur, en écartant ainsi de notre monde ces natures privilégiées, veut les conserver pour lui seul intactes et vierges des souffrances qui forment le cortège de la vie.

Bien que tous nous soyons intimement liés à l'avenir de l'Afrique, personne d'entre nous cependant ne pourrait prétendre

s'y être intéressé avec plus de dévouement constant que n'en a montré pendant ces dernières années le jeune et intelligent prince dont nous pleurons tous en ce moment la perte.

Cette mort est terrible !

Elle est terrible, non pas pour sa royale victime, mais pour vous Belges qui, avez mille fois raison de la pleurer très amèrement.

Le prince Baudouin qui, par le cours logique des événements, devait un jour régner sur vous, se montrait doué déjà des vertus les plus brillantes et des talents élevés nécessaires aux rois qui veulent assurer à leurs sujets le bonheur et la paix.

Le prince Baudouin, à peine majeur, avait su par sa propre valeur, par son seul mérite, s'assurer la sympathie non seulement de la Belgique, mais aussi des grandes puissances européennes, qui s'intéressent si vivement à la prospérité de votre généreux pays.

Quoiqu'étranger parmi vous, je me suis, comme malgré moi, senti entraîné à mêler mes larmes aux vôtres. — A vos expressions de tristesse, d'affliction et de douleur je mêle les miennes et c'est avec une fierté dont vous comprendrez le caractère que je me permets de joindre mes respectueuses condoléances à celles que le peuple belge adresse avec une si touchante affection à votre Auguste Famille Royale, si cruellement éprouvée et grande dans sa douleur.

Si je crois pouvoir m'associer ainsi à vous aussi librement en ce moment, c'est parce qu'un lien étroit nous unit.

Depuis de longues années, vous avez suivi avec sympathie d'abord, avec grand intérêt ensuite, les différentes phases de l'œuvre humanitaire admirable que Sa Majesté Léopold II a entreprise en Afrique. Vous vous êtes associés avec fierté aux progrès civilisateurs surprenants réalisés grâce à son initiative désintéressée et cela toujours sous les auspices de sa noble et vaste intelligence.

Comme moi et bien d'autres de mes amis, vous Belges, vous

avez été les premiers à entrevoir les résultats que devaient avoir l'introduction et le développement du commerce en Afrique. Vous avez compris qu'il devait y avoir là pour la Belgique une source de prospérité. Grâce à cette sage intuition de ce que devait vous rapporter le Congo, vous avez aidé votre Roi et aujourd'hui vous vous trouvez à la veille de posséder un riche empire colonial dont vous revendiquerez avec fierté la possession.

Cet empire que vous devrez tout entier à la générosité sublime de votre roi, assurera l'avenir de vos fils qui y trouveront des sources nouvelles de richesse et de gloire.

Mais il faut bien le dire, si la confiance générale était si grande dans tout ce qui se rapportait à l'avenir du Congo, c'est parce que nous savions qu'après votre illustre souverain le Congo aurait hérité d'un chef sage et puissant non peut-être par les armées et tout ce qui constitue la force matérielle d'un roi, mais par son intelligence élevée et qui guidé par les exemples de son royal oncle, aurait pu adjoindre aux grands et nombreux devoirs du chef d'un pays civilisé comme le vôtre les obligations immenses qu'un État comme le Congo impose à celui qui a assumé la terrible mission de le civiliser.

Grâce aux leçons que votre roi donnait depuis longtemps déjà au pauvre prince défunt, ce dernier aurait poursuivi avec succès les grands et généreux projets entrepris en ce moment pour civiliser une des parties les plus vastes du continent noir, pour affranchir des populations considérables vivant sous le joug de l'esclavage et enfin pour développer les ressources matérielles extrêmement nombreuses, et qui jusqu'à présent sont presque ignorées en Afrique.

Nous avons incontestablement des raisons majeures pour avoir la certitude que le jeune prince aurait continué à diriger heureusement la grande œuvre qui, malgré les obstacles nombreux qu'elle a rencontrés dès son début, a progressé d'une façon surprenante.

Mais, tout d'un coup, sans aucun avertissement, avec la

rapidité du temps qui détruit tout en même temps qu'il édifie, cette garantie immense que vous aviez dans l'avenir du Congo vient de vous être enlevée. Toutefois il n'y a pas lieu de se désespérer! — Les desseins de la Providence sont impénétrables!... Toutefois, toujours lorsqu'un pays, lorsqu'un homme s'est trouvé environné des circonstances que l'on pensait les plus désastreuses, au moment où la douleur était la plus intense, l'ange de la consolation se levait et les infortunes les plus grandes recevaient les réparations les plus complètes.

Sans doute, nous eussions été extrêmement heureux d'applaudir aux succès que devait remporter un jour le prince défunt dans l'œuvre africaine. Cependant n'écoutez pas les conseils dangereux de la terreur, n'abandonnons pas le champ de bataille sur lequel celui qui devait être votre chef dans l'avenir vient de mourir au moment où il fourbissait noblement les armes qui devaient lui donner le triomphe.

Honorons plutôt dignement sa mémoire en resserrant nos rangs plus compacts que jamais et assurons ainsi la victoire à laquelle il devait nous conduire. Ainsi seulement nous prouverons que notre respect et notre haute admiration pour lui étaient sincères et ainsi nous montrerons à votre grand roi et aux augustes parents du noble prince que nous honorons le plus dignement possible sa mémoire et que nos espérances fondées, je le répète, sur l'enseignement et les exemples de S. M. Léopold II, étaient grandes et basées sur des fondements certains.

Pardonnez-moi, à moi étranger, de venir vous parler ainsi de la perte si cruelle pour vous tous et cela en ce moment solennel où la douleur cherche la solitude et le silence pour s'épancher librement. J'ai une excuse cependant; elle est suffisante pour que vous m'accordiez un pardon que vous ne pouvez me marchander. Lorsque répondant à la pressante et charmante invitation de votre digne président, j'ai accepté de venir ici vous parler de l'Afrique, c'était avant la mort du prince Baudouin. Depuis lors le terrible événement s'est produit.

J'avais cru tout d'abord vous demander d'ajourner à des jours moins pénibles cette réception parmi vous, mais après y avoir réfléchi, après avoir pris la résolution de vous parler de l'Afrique, cette terre de douleurs, ouverte en certains points par votre roi à la civilisation, j'ai pensé que mes paroles ne sauraient être interprétées autrement que comme un modeste hommage rendu à votre illustre roi et jeté sincèrement et avec émotion au milieu des plaintes lamentables qui s'échappent de tous les cœurs vraiment belges.

Lorsqu'on se trouve en présence de l'Afrique et que l'on constate d'un côté ses souffrances, de l'autre côté ses ressources aussi nombreuses que généralement inconnues les uns et les autres, la politique, qui n'a pour but que de faire valoir les intérêts d'une nation déterminée, perd tous ses droits.

On ne peut plus envisager qu'une seule chose, c'est ce que doit faire le monde civilisé pour répondre efficacement aux cris d'angoisses et aux demandes de secours qui s'élèvent avec force de plusieurs points du Continent Noir.

Il y a vingt ans, on ne croyait pas que l'Afrique centrale puisse être ouverte avec succès au commerce et il y a quatorze ans quand j'ai conseillé de dépenser la somme de trois millions sterling à exploiter les riches et fertiles contrées nouvelles que j'avais traversées, on m'a regardé comme un visionnaire.

Aujourd'hui la situation s'est transformée. Grand nombre de millions ont été souscrits dans tous les pays pour l'exploitation de contrées africaines, pour l'installation d'administrations, pour l'établissement et le développement du commerce, pour la construction et l'entretien de bateaux à vapeur, enfin pour la création de lignes de chemin de fer.

En Belgique, on a déjà souscrit plus d'un million et quart sterling, c'est-à-dire trente millions de francs pour l'État indépendant du Congo et votre roi a dépensé 45 millions et vous vous trouvez tellement satisfaits des premiers résultats obtenus

que vous êtes tout disposés à soutenir par des souscriptions nouvelles toute entreprise sérieuse qui se créerait.

L'État indépendant du Congo, dont la prospérité est due à votre Roi qui en est le créateur, constitue une contrée puissante par ses ressources, contrée dans l'exploitation de laquelle les fonds belges ont été engagés avec profit. Ce jeune État est déjà en ce moment une source directe de profits pour la Belgique et ces profits ne feront qu'augmenter dans de grandes proportions, alors même qu'ils seraient moins apparents et paraîtraient moins directs.

Les diverses compagnies qui ont engagé leurs capitaux dans l'exploitation commerciale et industrielle du Congo ne nous montrent par leurs bilans que les bénéfices qu'elles seules ont obtenus ; mais, elles ne nous disent rien de ce que gagnent les fabricants dont elles exportent les marchandises et auxquels elles livrent de grandes quantités de matières brutes, elles ne nous mettent pas au courant ni des augmentations de salaire payés dans les factoreries, ni de l'augmentation du travail dans les charbonnages et dans les mines, ni de l'augmentation du trafic par mer et par terre.

Toutes ces choses, elles ne les renseignent pas, si ce n'est au débit de leur bilan.

Eh bien ! toutes ces choses que les compagnies commerciales mettent au débit de leur bilan, doivent nécessairement être inscrites au crédit du bilan d'une nation.

La dépense du particulier rapporte à la totalité, à la masse.

Les traitements que ces compagnies payent à leurs fonctionnaires sont presque entièrement dépensés en Belgique et par conséquent ces traitements, tout en figurant dans les bilans des compagnies comme une dépense, doivent être considérés par la Belgique comme une recette nouvelle venant augmenter son capital.

Il en est de même pour les officiers et les fonctionnaires civils et judiciaires qui, plus nombreux chaque année, sont envoyés au Congo. Lorsqu'ils reviennent en Belgique, ils

touchent la totalité de leurs traitements et plus tard, à la fin de leur carrière, ils toucheront une pension de l'État indépendant du Congo, de telle sorte qu'ils dépensent en Belgique la plus grande partie de leurs traitements et qu'ils y dépenseront la totalité de leur pension. Le même cas se présente pour l'Angleterre et les Indes Britanniques. Voilà pour les avantages directs.

D'autre part, le Congo offre à l'activité de votre jeunesse intelligente et vaillante des moyens nombreux et nouveaux de produire des résultats. Il saura toujours procurer à un jeune homme d'honnêteté et d'initiative une carrière honorable et les éléments nécessaires pour se créer une fortune.

Les liens extrêmement étroits qui unissent la Belgique à l'État indépendant du Congo existent au point de vue commercial dans cet échange constant de profits et d'avantages qui ne font qu'augmenter. Le jour où l'union officielle politique entre ces deux pays, faits l'un pour l'autre, s'opèrera, cet échange de profits accroîtra dans des proportions considérables.

Léopold I, le père de votre roi, était considéré dans l'Europe entière comme un des plus savants, si pas le plus savant des souverains de son époque; son fils Léopold II, en héritant de sa couronne, semble avoir hérité également de sa science. Si votre Roi n'a pas été appelé à manifester ses grandes facultés intellectuelles en tranchant personnellement l'une ou l'autre question complexe de la politique, il a cependant donné une preuve éclatante de son intelligence hors ligne par la manière dont il a établi et dirigé les affaires du Congo.

Par sa prudence, son énergie et sa clairvoyance, il a imposé silence aux détracteurs de son œuvre; par sa volonté, il a surmonté les obstacles les plus grands et par son cœur, il lègue à la Belgique une source inestimable de richesses.

Je dois constater cependant qu'il eût été impossible d'arriver aux magnifiques résultats acquis si votre roi n'avait pas été entouré d'hommes remarquables, que je crois inutile de nommer

ici. Il est des hommes qui font la gloire et la réputation d'un pays et, grâce à Dieu, il ne manque pas de ces hommes en Belgique. Vous avez le droit d'être fiers et le devoir de vous réjouir de ce qui a été fait par ces citoyens d'élite pour aider le roi dans sa tâche difficile. Aux travaux diplomatiques et politiques, ils ont ajouté un patriotisme immense, qui a eu pour résultat de procurer à la nation belge les moyens de participer à la création du chemin de fer au Congo et de faciliter à votre roi les moyens de la doter de l'empire colonial puissant qu'il a fondé.

Par ce qui précède j'ai voulu vous indiquer en de grandes lignes combien l'avenir de l'État du Congo, que j'appellerais votre empire des Indes, se trouve intimement lié à celui de la Belgique. Je vous ai montré le Congo comme étant pour vous et vos enfants la source de richesses futures.

Examinons maintenant ensemble quelles sont les productions de l'Afrique, productions sur lesquelles le commerce de toutes les nations compte pour se créer des ressources nouvelles importantes. De quelle façon ces productions peuvent-elles être recueillies ? Comment peut-on les transporter jusqu'à la côte ?

L'Afrique, l'Afrique tropicale surtout, est un des pays les plus riches du monde.

Tout examen scientifique dans ce pays fertile aura toujours pour résultat de faire découvrir des produits nouveaux qui obtiendront sur tous les marchés du monde un succès de vente considérable.

Tous les jours nous entendons parler des mines d'or de l'Afrique, de ses mines de cuivre et de ses gisements de diamants. On nous a signalé le développement pris par l'élevage des autruches et par nombre d'industries locales. Mais que sont ces éléments de commerce lorsqu'ils sont comparés aux ressources considérables que l'État indépendant du Congo offre au commerce et à l'industrie.

Outre l'or, le charbon, le cuivre, le cinnabre, le fer et peut-être les diamants qui représentent une valeur intrinsèque utile

pour l'engagement de capitaux qui doivent produire immédiatement, il y a une ressource immense, qui à mon avis prime toutes les autres : c'est la fertilité des terrains du Congo. La fertilité, la variété des productions de la terre au Congo sont tellement prodigieuses que même dans les commencements de sa colonisation l'Amérique du Sud doit être considérée comme représentant des ressources moins considérables.

Lorsque les mines sont creusées, chaque jour de travail rapporte de l'or, de l'argent, du fer, du charbon ou des diamants jusqu'au jour de l'épuisement total des mines.

Combien n'y a-t-il pas dans le monde entier de collines et de montagnes complètement creusées par des mines aujourd'hui inactives et cela après que des milliards d'hommes en ont retiré des fortunes considérables. Les mines produisent beaucoup, mais momentanément seulement. Ce qui s'est produit hier peut se produire demain.

Des mines peuvent être découvertes, exploitées, elles peuvent produire des richesses nouvelles considérables. Mais tôt ou tard une crise économique se produira par la cessation du travail. Cette situation ne pourra jamais se présenter pour les produits de l'agriculture et de l'élevage du bétail.

Au point de vue financier, l'exploitation des mines paye les intérêts au détriment du capital, tandis que l'agriculture et tout ce qui s'y rattache paye des intérêts toujours plus nombreux tout en augmentant le capital dans des proportions considérables.

Il est bien entendu que je parle ici des exploitations dirigées avec science et avec sagesse.

Cependant loin de moi l'idée de vouloir vous engager à refuser vos encouragements aux entreprises qui ont pour but l'exploitation des mines. J'estime au contraire que ces entreprises doivent être stimulées, car elles ont pour résultat de peupler favorablement un pays en y attirant des travailleurs et des hommes entreprenants. — Nombres de personnages influents aujourd'hui des colonies anglaises en Australie et dans les États de l'Ouest de l'Amérique sont des colons travailleurs et

intelligents qui avaient quitté leur propre pays pour aller tenter la fortune sous d'autres cieux. A côté de ces hommes nous en trouvons d'autres dont le caractère moins entreprenant n'a pas osé risquer de grandes tentatives, et qui fermiers ou commerçants, gagnent honnêtement et largement leur vie sous la direction puissante des premiers colons.

Eh bien, les successeurs et les descendants de ces pionniers du commerce, habitués au travail et encouragés par les premiers résultats acquis, constitueront toujours des colonies modèles.

Mais abandonnons ces considérations générales pour ne nous occuper tout particulièrement que de notre sujet.

Je l'ai déjà dit, les richesses minérales renfermées dans les terres d'une partie de l'État indépendant du Congo sont très nombreuses. Je ne crois cependant pas devoir me prononcer autrement sur la valeur de ces richesses qu'il sera facile d'amener à niveau du sol et de transporter à la côte. On ne trouvera peut-être pas une variété très considérable de minerais, mais ce que j'ai pu constater c'est que les différentes mines existantes se trouvent voisines les unes des autres de telle sorte que l'exploitation d'une mine se fera parallèlement avec l'exploitation d'une autre. Les exploitations diverses seront donc appelées à s'entre-aider. Les grands et puissants cours d'eau qui arrosent et fertilisent ces pays rendront des services considérables pour le transport des minerais. Ils représentent un moyen de locomotion sûr et économique pour transporter à pied d'œuvre les machines et engins nécessaires à l'exploitation des mines par exemple dans le Katanga et dans d'autres contrées.

Je dois cependant déclarer que j'ai la conviction, partagée du reste par nombre d'hommes éminents, qu'il serait téméraire de croire qu'on pourra retirer sur l'heure des profits considérables des ressources minérales, animales et agricoles du Congo. Il est bien vrai que le commerce de l'ivoire rapporte en ce moment déjà des résultats forts remarquables, mais cela ne peut durer toujours.

Dans mon ouvrage « *A travers l'Afrique* », j'ai publié une

liste sommaire, utile à consulter à l'occasion, des produits végétaux et minéraux du Congo. Depuis que j'ai écrit ce livre, j'ai pu corroborer mes appréciations avec celles d'autres explorateurs. Aussi puis-je affirmer maintenant que plusieurs contrées de l'État indépendant du Congo conviennent parfaitement à la production du café, du poivre, du riz, des grains de plusieurs espèces, de plusieurs plantes oléagineuses, des noix de muscade, de la vanille, et que nombre de terrains sont essentiellement propres à la culture de toutes les céréales. Outre ces produits, le Congo fournit déjà du tabac égal en qualité si pas supérieur à celui de Cuba, de l'indigo et d'autres teintures et drogues, du copal et des gommes, quelques-unes égales à la gomme arabique, et des fibres nombreuses qui serviront les industries de tissus et de papier.

A cette longue liste de produits j'ajouterai que les forêts du Congo possèdent des bois excellents pour l'ébénisterie, bois dont le prix dans les premiers jours peut-être rivalisera en Europe avec celui de l'ivoire. Une foule d'autres objets trop longs à déterminer se vendront aisément à des prix qui couvriront amplement leurs frais d'exploitation et de transport. Aussi longtemps que l'Afrique centrale est restée fermée, toutes ces productions étaient inconnues et par conséquent sans valeur.

Les marchands arabes, qui ont été les vrais pionniers du commerce, n'ayant point une connaissance suffisante du pays et de ses ressources et dépendant des esclaves pour les transports, ne faisaient généralement jadis que le commerce de l'ivoire et, ce qui est profondément regrettable, celui des créatures humaines. Quelques-uns d'entre eux cependant ont trouvé dans le Katanga des pépites d'or et du cuivre et en ces dernières années ils se sont occupés de la vente du caoutchouc.

Lorsque j'ai quitté Zanzibar avant de traverser le continent, le caoutchouc n'avait jamais été mis en vente à la côte. Avant que je ne fusse arrivé à l'autre côte, on en a exporté jusque pour une valeur de £ 20,000. A présent, bien que je ne puisse pas préciser la quantité fournie tous les ans à l'expor-

tation, je puis affirmer que ce commerce a considérablement augmenté, grâce je crois, dans une certaine mesure, aux échantillons envoyés par moi à Zanzibar.

Ces différentes constatations de ce que produit l'Afrique nous amènent à examiner comment il se fait que toutes ces richesses de l'Afrique n'ont jamais été utilisées par les peuples civilisés.

Il y a beaucoup de gens qui aiment à citer notre grand écrivain anglais, Shakespeare.

« Sweetest fruit has sourest rind »

« Such a fruit is Rosalind »

« Ce sont les fruits les plus *doux* qui sont enveloppés de la pelure la plus *amère*. »

Jadis ce n'était qu'au prix de grands efforts et après avoir surmonté de nombreuses difficultés qu'on parvenait à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

Les investigations des Portugais doublant pour la première fois le cap de Bonne-Espérance, traçant la nouvelle route des Indes et la découverte du nouveau monde, ont absorbé pendant plusieurs siècles l'initiative d'hommes entreprenants. Pendant plusieurs siècles l'Afrique n'a été considérée que comme un pays de production d'esclaves que l'on transportait en Amérique.

Rien n'a été plus fatal à l'établissement et au développement du commerce en Afrique que le trafic des esclaves. Maintenant seulement nous commençons à combattre efficacement ce trafic sanglant. La Belgique surtout peut être fière de ce que son Roi a déjà fait pour enrayer ce fléau qui ruinait l'Afrique. La conférence internationale des puissances qui a eu lieu récemment à Bruxelles peut être considérée dans cet ordre d'idées le triomphe diplomatique le plus considérable obtenu par les pays civilisés en faveur des malheureuses victimes de la traite et de l'esclavage.

L'esclavage chancelle déjà !

Chaque jour les explorations géographiques et les entreprises commerciales nous révèlent des secrets nouveaux du Continent Noir et nous constatons que le nègre ne peut être utilisé

avec profit que dans son propre pays seulement et qu'il est contraire aux intérêts même des marchands de se servir des nègres comme bêtes de somme.

Aujourd'hui l'Afrique n'est plus impénétrable, elle est aisément accessible à tous; les travaux des explorateurs et des savants le prouvent. Les grands cours d'eau et les lacs immenses permettent d'arriver facilement dans l'intérieur du pays et là où ces moyens de transport manquent, il est facile de faire des chemins de fer ou d'autres routes. La configuration du pays s'y prête absolument. Les facilités que l'on rencontre pour la construction des lignes de chemin de fer en sont une preuve. Quant à ces chemins de fer, établis soit par votre compagnie, soit par celle des Portugais depuis Louanda jusqu'à Embaca, ils ne tarderont guère, espérons-le, à être terminés.

Les cataractes et les rapides que l'on rencontre dans le cours des grands fleuves et qui semblent être autant de difficultés constituent cependant, grâce aux progrès modernes de la science, des éléments de facilité pour les transports. Ils établissent une force motrice considérable. Les transports ne tarderont pas à se faire soit par l'électricité, soit au moyen de machines hydrauliques, soit par un simple système de contre-poids.

Dans un temps relativement court, les bateaux à vapeur seront remplacés peut-être par des bateaux marchant à l'électricité. On économisera ainsi les dépenses considérables que représentent la main d'œuvre et les combustibles. Les scieries de bois et les autres industries similaires seront exploitées plus facilement et à moins de frais. La force motrice nécessaire aux machines et aux ascenseurs des mines sera à portée de la main. Quelles ne seront donc pas, grâce à ces éléments, les avantages nombreux dont l'Afrique va être dotée, surtout si l'on considère qu'alors même qu'il est nécessaire d'utiliser la vapeur pour fournir de l'électricité, il est de beaucoup plus économique d'utiliser l'électricité plutôt que de se servir

directement de la vapeur. Ajoutons à cela que la force motrice ne coûtant rien, l'électricité qu'elle est appelée à produire ne constituera qu'une dépense proportionnellement infime.

La transmission de la force motrice par la vapeur au moyen de tuyaux coûte très cher et ne peut se faire que pour une distance de six à sept cent mètres tout au plus, à cause de la friction dans l'intérieur des tuyaux et de la perte de pression par suite des changements de température. La force hydraulique est également limitée à cause de la friction qui augmente en sens inverse de la pression à tel point que la transmission ne peut se faire que pour quatre ou cinq kilomètres seulement ; elle perd jusqu'à 30 0/0 de sa puissance par kilomètre traversé. D'un autre côté l'électricité, bien que transmise à une distance de cent kilomètres, possède encore 90 0/0 de la force motrice utilisée pour sa production. De plus les machines électriques sont beaucoup plus légères et tiennent moins de place que les machines à vapeur et pour cela sont plus faciles à transporter. Quant à leur entretien, il est aisé, à cause de l'absence de chaudières.

Étant donnés tous ces avantages de l'électricité, on se demande comment il se fait qu'elle ne soit pas plus fréquemment utilisée dans nos pays civilisés.

La raison en est facile à trouver. Alors que des capitaux ont été engagés dans les pays civilisés par des industriels et par des compagnies de chemin de fer pour l'achat de machines à vapeur, l'établissement de l'électricité constituerait un trop grand sacrifice et la perte complète de la première installation. En Afrique généralement et dans l'État indépendant du Congo particulièrement, de pareils sacrifices n'étant pas à redouter, ce serait une erreur grave par ses conséquences que de ne pas profiter des dernières découvertes de la science et de négliger l'usage de la force motrice considérable que fournissent les rapides et les cataractes.

L'éclairage par l'électricité deviendra également une chose facile. Nous pouvons espérer que d'ici sous peu tout le bas Congo jusqu'à Matadi sera éclairé à l'électricité, de telle façon

que les steamers faisant le service des administrations et des factoreries pourront tout aussi facilement pendant la nuit que pendant le jour monter et descendre le fleuve.

Si la science doit nous fournir en Afrique la lumière et la force motrice, c'est elle qui nous aidera aussi à trouver des articles de commerce. Il n'y a pas longtemps que j'ai rencontré un des administrateurs de la compagnie du Niger, M. Croft, un des premiers promoteurs si pas le premier qui ait fait réussir le commerce dans ce fleuve. Je lui ai dit en riant : « Comment va l'huile de palmiers ? » — « Qu'importe l'huile de palmier », me répondit-il, « à nous qui avons découvert aujourd'hui vingt-quatre nouveaux produits bien supérieurs à l'huile de palmier.

L'explication de sa réponse n'est pas difficile à donner. La compagnie du Niger emploie un nombre de botanistes qui ont pour mission de chercher et d'examiner des plantes nouvelles qui pourraient être utilisées dans le commerce. Elle a également établi des jardins botaniques où sont plantées à titre d'essai des plantes indigènes à côté de plantes venant d'autres pays et pour la culture desquelles on croit que la terre et le climat de l'Afrique sont favorables. — C'est grâce à cette persévérante et savante recherche que la valeur du Niger ne fait qu'accroître de jour en jour, j'oserais presque dire d'heure en heure. Les dépenses que nécessitent ces travaux sont très modestes. Si ce bon exemple était suivi par vous au Congo, où la terre est fertile et où ses productions sont nombreuses, vous ne tarderiez pas à en retirer les plus brillants résultats.

Mais ce n'est pas seulement à la science des botanistes qu'il faut recourir pour l'exploitation fructueuse du Congo, la science pratique des géologues vous fera découvrir des richesses telles qu'aucun pays n'en possède.

Tout en recherchant des produits nouveaux, il faut que vous appreniez à les utiliser et à les préparer pour être mis sur les marchés. Prenons un exemple :

Le caoutchouc vaut environ £ 500 sterling par tonne. Beaucoup de caoutchouc nous arrive en Europe mélangé avec de la boue

et d'autres substances étrangères nuisibles à cause du mauvais système employé pour le recueillir. Le résultat de tout cela est que sur les marchés d'Europe le caoutchouc ne se paie que le quart de sa valeur effective. — Non seulement les fabricants sont obligés d'employer des moyens très coûteux pour purifier ce produit, mais encore les marchands doivent payer le transport de la boue.

Tout cela ne se produirait pas si le caoutchouc avait été bien recueilli. Le caoutchouc de Para se vend très cher précisément parce qu'ayant été recueilli avec soin il arrive relativement presque pur sur nos marchés et non pas pour une raison de plus ou moins de valeur, étant donné que l'un et l'autre se valent.

Un court examen des faits suffira pour vous prouver la vérité de ce que j'avance.

Parmi les articles produits par le Congo se trouvent en premier rang les fibres.

Eh bien ! les demandes de livraison de fibres sont considérables soit pour la fabrication de tissus, soit pour celle du papier. Étant donnée la constatation de ces demandes, nos botanistes ne devraient-ils s'appliquer à étudier spécialement quelle est la nature constitutive des articles utilisés par les fabricants de tissus et de papiers et ils constateront qu'il existe en Afrique non seulement des fibres pour la fabrication d'étoffes fines, mais aussi pour la confection de gros tissus. Le commerce de jute qui a pris des proportions si grandes à Calcutta et à Dundee est un second exemple. Le jute, qui jadis était considéré comme un produit d'une utilité presque nulle, est devenu aujourd'hui un article commercial de la plus haute valeur.

Si nous possédons des fibres dont les filaments seraient un peu plus longs et auraient une force de résistance 10 % plus grande que ceux de la jute, ces fibres pourraient se vendre sur les marchés européens à raison de £ 60 à £ 80 par tonne. Des fibres qui pourraient également se mélanger avec

de la soie et du coton acquerraient une grande valeur. Je vous citerai un autre exemple dont j'ai été personnellement témoin, dans le voisinage d'une colonie anglaise sur la côte ouest de l'Afrique. On avait l'habitude de brûler une plante qu'on considérait comme une mauvaise herbe et qui est actuellement mise en vente à Liverpool à raison de £ 50 la tonne.

La science et l'expérience sont nécessaires dans le choix de ces fibres. On ne doit transporter que ceux dont la valeur commerciale est réelle.

Beaucoup d'arbres ont en Afrique des fruits ou des écorces qui produisent également une grande quantité de tannin pouvant servir à remplacer la Valonia dont la production diminue de jour en jour à cause de la destruction des forêts de la Turquie d'Asie.

Je viens de vous parler de la destruction des forêts d'Asie; c'est là un mauvais procédé et il serait dangereux d'en faire autant au Congo. Il me semble même qu'il serait utile de former une commission compétente qui serait chargée de s'occuper de tout ce qui concerne les forêts. Elle aurait pour but de signaler et de faire interdire toutes les faits des particuliers qui pourraient faire du tort soit à l'État indépendant du Congo, soit à ses voisins.

Pour pouvoir utiliser complètement et avantageusement toutes les richesses du Congo, il faut donc que vous ayez recours à la science.

Mais, me dira-t-on, à quoi peuvent nous servir toutes ces richesses si le climat est tellement malsain qu'un Européen ne peut pas espérer pouvoir s'acclimater en Afrique? Tout d'abord je puis affirmer qu'on a donné au climat du Congo une mauvaise réputation qu'il ne mérite pas. Ce climat n'est pas la moitié aussi malsain qu'on le dit. Si cela était, comment se fait-il que moi et d'autres explorateurs ensuite, après avoir traversé le continent africain alors qu'il n'était pas connu, nous ayons pu revenir en Europe et raconter nos voyages? Il eût été impossible pour nous de surmonter toutes les diffi-

cultés qui se sont présentées là-bas au milieu d'un climat malsain.

Dans ces dernières années, la médecine a fait des découvertes merveilleuses pour détruire le germe des maladies spéciales aux climats des tropiques. Beaucoup de maladies, qui étaient considérées jadis comme meurtrières, ne sont plus que légères aujourd'hui. Il y a des districts des Indes par lesquels on n'aurait pas voulu passer à certaines époques de l'année et au milieu desquels habitent actuellement en ce moment de mes amis avec leurs femmes et leurs enfants en excellente santé.

Quand on se sert de vêtements et d'une nourriture et d'un régime appropriés aux nécessités d'un pays, on peut lutter contre le climat, fût-il le plus malsain du monde.

Les maisons destinées à être habitées par les Européens en Afrique doivent être construites dans des lieux choisis, entourées de jardins et ayant de bonnes basses-cours. Le Congo ne sera jamais plus fatal aux Belges que les Indes ne l'ont été aux Anglais.

Quant à la question du travail, elle est déjà singulièrement simplifiée par les transports par eau et le sera complètement le jour où les voies ferrées seront exploitées. Les hommes quittant la situation de bêtes de somme et devenant des artisans industriels, gagneront de beaux salaires dans les plantations et les autres travaux qui seront exécutés prochainement. Au fur et à mesure que le commerce s'introduira en Afrique, la traite et l'esclavage diminueront et ce pays ne tardera guère à se peupler, grâce à la fécondité de la race nègre.

Nous donnerons aux indigènes une éducation conforme à nos idées civilisatrices. Les mettant au travail, nous leur procurerons des ressources suffisantes pour qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leurs propres nécessités.

Les rapports officiels publiés sur le Congo et confirmés par les assertions privées des voyageurs, déclarent que dans l'État indépendant du Congo, il existe un très grand nombre de

terrains propres à l'élevage du bétail et qui garantiront une nourriture abondante et forte aux Européens qui iront travailler au développement du commerce et à l'établissement de la civilisation dans ce pays nouveau.

Grâce à ces facilités, bientôt la situation des indigènes sera améliorée, l'homme ne sera plus assimilé à la bête et la bête de somme remplacera le malheureux esclave pour le transport épuisant de l'ivoire et des autres produits de ce continent si fertile.

En voilà assez, je pense, je vous ai parlé pendant longtemps et cela comme un prédicateur que l'on vient voir pour l'une ou l'autre raison mais qu'on n'écoute pas toujours, ce en quoi on a souvent tort. J'espère toutefois que mes paroles auront tout au moins pour résultat de vous engager à vous intéresser plus vivement encore et avec une sympathie toujours plus grande à l'œuvre entreprise par votre Roi. Plus que jamais, surtout dans un temps de douleur comme celui que nous traversons, votre souverain a besoin de vos sympathies et de votre aide pour accomplir sa mission de libération et de civilisation de l'Afrique.

L'œuvre admirable à laquelle le jeune prince que nous pleurons tous en ce moment prenait un intérêt tout spécial mérite d'une façon absolue vos encouragements.

Quel monument plus noble, plus digne et plus grand pourriez-vous élever à la mémoire du prince Baudouin que ce monument moral de votre respect et de votre profond attachement au roi Léopold II? Montrez que vous partagez sa douleur immense en vous associant désormais d'une façon plus spéciale à l'œuvre qu'il a entreprise. Prouvez à votre roi que vous partagez sa douleur en lui rendant par votre concours sa mission moins dure à remplir.

Comme membres d'une nation généreuse et aussi comme sujets d'un roi entreprenant, vous devez marcher de l'avant dans toutes les entreprises africaines prudentes; vous ne tarderez pas à recueillir pour votre pays les résultats surprenants de votre dévouement.

TABLEAUX STATISTIQUES

DU

Partage de l'Afrique et des principaux États du globe en 1890.

Le premier tableau ci-dessous présente la superficie et la population des différentes possessions échues en partage de territoire africain, à chacune des huit puissances européennes suivantes : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la Belgique et la Turquie.

Le croquis ci-joint de la carte du continent permettra de juger d'un coup d'œil de l'étendue et de la situation respective de ces divisions territoriales.

Remarquons toutefois que, dans l'énumération de ces possessions coloniales, nous avons distingué autant que possible les nuances considérables qui existent, par exemple, entre l'Algérie, la Tunisie et le Sahara.

L'Algérie est une *colonie*, une *possession directe*, une extension du territoire français, habitée par des Français mêlés aux indigènes, et administrée par des agents du gouvernement français. — La Tunisie, beaucoup moins française, conserve son gouvernement propre.

Quant au *Sahara*, sa lisière seule est occupée par les troupes françaises, tandis que l'immensité de son territoire, aux approches du Niger moyen et du lac Tchad, n'a même été entrevue par aucun voyageur français. C'est simplement ce qu'on est convenu d'appeler une *zone d'influence*, réservée à l'action de la France, par accord signé avec l'Angleterre principalement, tandis que l'Angleterre se réservait une zone d'influence au sud du même lac Tchad.

C'est aussi comme zone ou *sphère d'influence* qu'on peut attribuer à l'Angleterre le bassin du Nil, dont une grande partie

est au pouvoir des sectaires Mahdistes ; à l'*Allemagne*, la région du Zanguebar jusqu'aux grands lacs ; à l'*Italie*, l'Abyssinie et le Somal, etc.

Un mot encore. Nos lecteurs se garderont bien de considérer comme rigoureusement connu, délimité et mesuré, chacun des territoires relevés dans les tableaux suivants. Le cadastre de ces pays n'étant pas encore fait, et pour cause, les diplomates se sont contentés de tracer leurs limites sur une carte, supposée bonne jusqu'à correction ultérieure.

L'incertitude est encore plus grande pour les chiffres de populations. Autrefois, on ne donnait pas 80 millions d'habitants à l'Afrique ; aujourd'hui, d'aucuns voudraient lui en attribuer plus de 200 millions ; mais lorsqu'on fait l'addition des parties que les Européens se sont attribuées, et qu'ils connaissent le mieux, on arrive à peine à 140 ou 150 millions. Mieux vaut donc admettre moins que plus.

Dans un second tableau, nous récapitulerons la statistique des grandes puissances du globe, de façon à offrir une sorte de *Bilan géographique* sommaire pour l'année 1890.

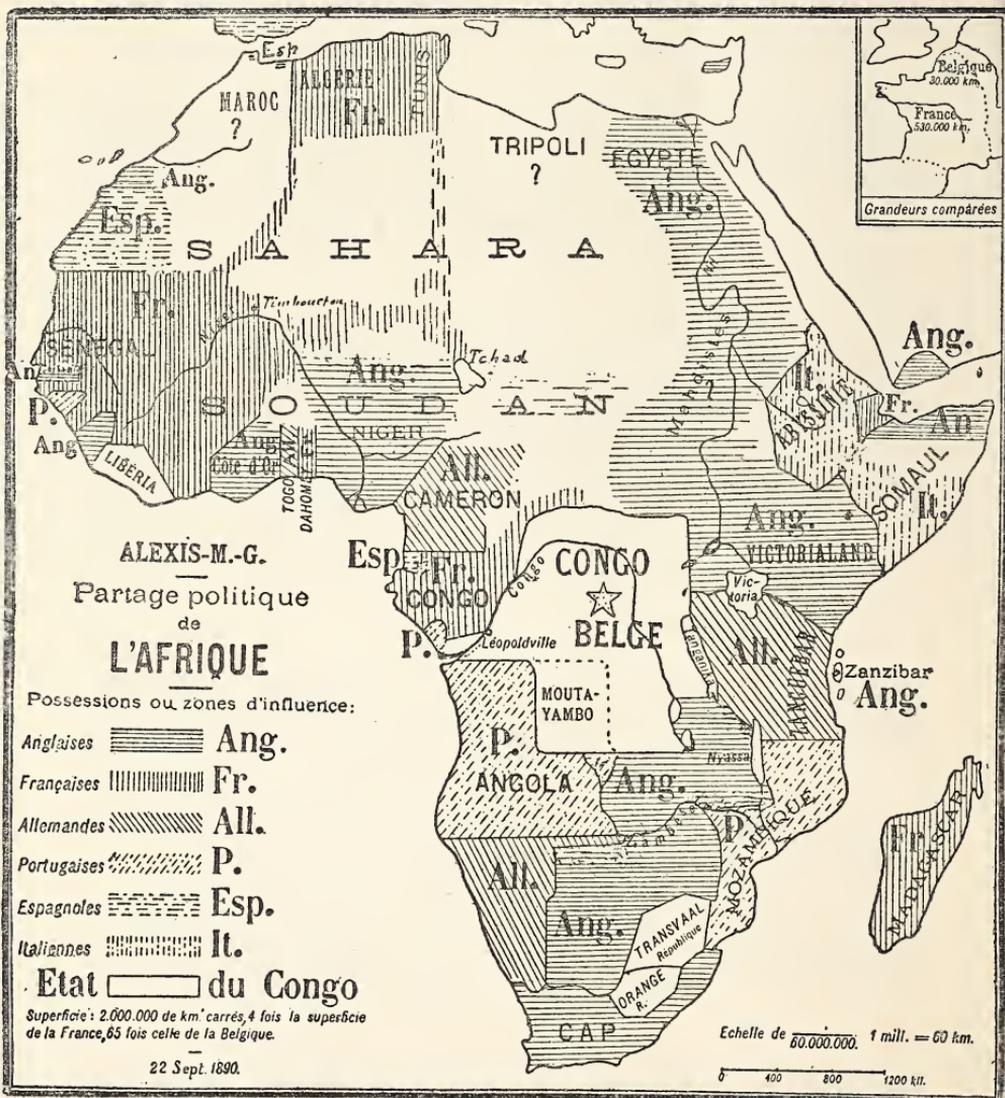
FR^e ALEXIS M. G.

I. Tableau statistique du partage de l'Afrique en 1890.

FRANCE.	Superficie.	Population.
<i>Algérie</i> , possession directe	500 000	4 000 000
<i>Tunisie</i> , protectorat	120 000	1 500 000
<i>Sahara</i> , zone d'influence	3 000 000	1 000 000
<i>Sénégal</i> , possession	200 000	500 000
<i>Soudan</i> , zone d'influence	2 000 000	6 000 000
<i>Côte d'Ivoire</i> , possession.	50 000	50 000
<i>Dahomey</i> , possession et influence.	100 000	1 000 000
<i>Congo</i> , possession	800 000	6 000 000
<i>Madagascar</i> , protectorat	600 000	4 000 000
<i>Réunion</i> , et <i>Comores</i>	4 600	215 000
<i>Obock</i> , possession	100 000	100 000
Ensemble en chiffres ronds.	7 000 000	24 000 000

ANGLETERRE.	Superficie.	Population.
<i>Gambie</i> , possession	5 000	50 000
<i>Sierra-Leone</i> , colonie	50 000	200 000
<i>Côte d'Or</i> et <i>Achanti</i>	100 000	1 500 000
<i>Lagos</i> , possession, et <i>Soudan central</i> , zone d'influence	1 000 000	12 000 000
<i>Ste-Hélène</i> et <i>Ascension</i>	300	6 000
<i>Walfish-bay</i>	1 200	2 000
<i>Le Cap</i> et <i>Natal</i> , colonies	1 000 000	2 000 000
<i>Zambézie</i> et <i>Nyassaland</i> , zone d'in- fluence	1 000 000	3 000 000
<i>Ile Maurice</i> , colonie	2 000	350 000
<i>Iles Zanzibar</i> et <i>Pemba</i> , protectorat. <i>Victorialand</i> et <i>Ouganda</i> , zone d'in- fluence	2 000	200 000
<i>Territoire mahdiste</i> ?	1 000 000	6 000 000
<i>Égypte</i> , occupation	1 000 000	5 000 000
<i>Berbéra</i> et <i>Socotora</i>	100 000	7 000 000
Ensemble.	6 000 000	100 000
ALLEMAGNE.		
<i>Togoland</i> , possession et influence.	60 000	300 000
<i>Cameron</i> , —	500 000	3 000 000
<i>Hottentotie</i> (S.-O. africain).	1 000 000	1 500 000
<i>Zanguebar</i> (Est-africain)	1 200 000	3 000 000
Ensemble.	2 000 000	7 800 000
BELGIQUE.		
<i>État indépendant du Congo</i> , souve- raineté du roi Léopold II.	2 200 000	20 000 000
PORTUGAL.		
<i>Iles Açores</i> , <i>Madère</i> et <i>Cap-Vert</i> , colonies directes.	4 500	500 000
<i>Guinée</i> , possession.	30 000	100 000
<i>Angola</i> , poss. et <i>Haut Zambèze</i> , zone d'influence.	1 400 000	6 000 000
<i>Mozambique</i> , possession.	800 000	3 000 000
Ensemble.	2 200 000	9 600 000

ITALIE.	Superficie.	Population.
<i>Érythrée</i> , sur la mer Rouge.	50 000	100 000
<i>Abysinie</i> , protectorat	800 000	4 000 000
<i>Somal</i> , zone d'influence	400 000	1 000 000
Ensemble.	1 250 000	5 100 000
ESPAGNE.		
<i>Présides marocaines</i> , possessions.	25	20 000
<i>Canaries</i> , colonie directe	7 000	300 000
<i>Côte du Sahara</i> , zone d'influence.	500 000	100 000
<i>Ile Fernando-Pô</i> , possession	3 000	30 000
<i>Corisco et Mouni</i> (en litige).	50 000	50 000
Ensemble.	560 000	500 000
TURQUIE.		
<i>Tripolitaine</i> , possession.	1 000 000	1 000 000
<i>Egypte</i> , suzeraineté nominale	1 000 000	7 000 000
ÉTATS LIBRES		
<i>Maroc</i> , sultanie	500 000	4 000 000
États soudanais: <i>Wadaï, Darfour</i> , etc., et déserts sahariens.	?	?
<i>Libéria</i> , république nègre	100 000	1 000 000
<i>Orange</i> , république	150 000	200 000
<i>Transvaal</i> , république	350 000	800 000
RÉCAPITULATION.		
<i>Possessions européennes</i>	24 500 000	114 000 000
<i>États libres</i> , reconnus	1 100 000	6 000 000
Contrées disponibles	4 400 000	20 000 000
Totalité pour l'Afrique.	30 000 000	140 000 00 ⁰



II. Tableau statistique des principaux États du Globe en 1890.

ÉTATS	Superficie en km ²	POPULATION
ANGLETERRE	315 000	38 000 000
Poss. en <i>Asie</i>	4 200 000	270 000 000
— <i>Afrique</i>	6 000 000	37 000 000
— <i>Amérique</i>	9 500 000	6 000 000
— <i>Océanie</i>	8 500 000	4 500 000
Totaux en chiffres ronds.	28 500 000	355 000 000
FRANCE	530 000	38 500 000
En <i>Asie</i>	500 000	17 000 000
— <i>Afrique</i>	7 400 000	24 000 000
— <i>Amérique</i>	120 000	360 000
— <i>Océanie</i>	30 000	90 000
	8 600 000	80 000 000
RUSSIE	5 500 000	93 000 000
En <i>Asie</i>	16 500 000	17 000 000
	22 000 000	110 000 000
ALLEMAGNE	540 000	48 500 000
En <i>Afrique</i>	2 760 000	7 800 000
— <i>Océanie</i>	300 000	500 000
	3 600 000	56 800 000
AUTRICHE-HONGRIE	675 000	42 000 000
ITALIE	287 000	30 500 000
En <i>Afrique</i>	1 220 000	4 600 000
	1 500 000	35 000 000
TURQUIE d'Europe	300 000	8 000 000
En <i>Asie</i>	2 000 000	17 000 000
— <i>Afrique</i>	2 000 000	8 000 000
	4 300 000	33 000 000
ESPAGNE	500 000	17 500 000
En <i>Afrique</i>	660 000	500 000
— <i>Amérique</i>	130 000	2 500 000
— <i>Océanie</i>	200 000	6 000 000
	1 500 000	26 500 000

ÉTATS	Superficie en km ²	POPULATION
PORTUGAL	90 000	4 500 000
En <i>Asie</i>	3 700	520 000
— <i>Afrique</i>	2 200 000	9 600 000
— <i>Océanie</i>	15 000	120 000
	2 300 000	15 000 000
PAYS-BAS	33 000	4 500 000
En <i>Océanie</i>	2 000 000	28 000 000
— <i>Amérique</i>	120 000	125 000
	2 150 000	32 000 000
BELGIQUE	30 000	6 000 000
ÉTAT DU CONGO	2 200 000	20 000 000
	2 230 000	26 000 000
SUÈDE-NORVÈGE	762 000	6 800 000
SUISSE	41 000	3 000 000
HORS D'EUROPE		
ÉTATS-UNIS	9 500 000	63 000 000
CANADA	9 000 000	5 000 000
BRÉSIL	8 300 000	14 000 000
AUSTRALASIE	8 000 000	4 000 000
EMPIRE DES INDES	4 000 000	270 000 000
EMPIRE CHINOIS	12 000 000	400 000 000
JAPON	400 000	38 000 000
ARGENTINE	2 800 000	4 500 000
MEXIQUE	1 900 000	12 000 000
Totalité pour le Globe . . .	135 000 000	1 450 000 000

LES ILES SAMOA.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil et conseiller
de la société.

Première Partie.

Il y a quelque temps, nous avons lu avec un vif intérêt une intéressante description des îles Samoa dont l'auteur, A. Marques, est un membre distingué de la société de géographie de Lisbonne.

Sous le titre modeste de *notas* il a publié une relation complète et fort instructive de cet archipel qu'il a exploré ; nous allons tâcher d'en donner un résumé, augmenté de quelques réflexions (1).

Les îles *Samoa*, connues jadis sous divers noms, occupent peu d'espace dans l'océan Pacifique et auraient pendant longtemps encore passé inaperçues, si les Allemands n'avaient eu la prétention de se les annexer, soit de gré, soit de force.

L'enlèvement du roi légitime *Maliétoa Laupepa*, le refus des indigènes de reconnaître la domination de *Tamasese*, protégé par les Allemands, les quelques escarmouches dans lesquelles

(1) On a publié, sur les îles Samoa, au delà de trente ouvrages en diverses langues, parmi lesquels des rapports consulaires, des notes diplomatiques, des brochures et divers articles qui ont paru dans des journaux et dans des revues.

les naturels ont eu quelquefois le dessus, tous ces faits réunis ont, pendant assez longtemps, occupé les colonnes de la presse de certains pays.

Cette question ressemble assez à la fable du *Loup et de l'Agneau*, mais, par suite des circonstances, ce dernier s'est fait des alliés parmi des puissances étrangères.

Les Allemands n'ont pas agi avec assez de circonspection et ont fait usage du droit du plus fort, qui n'est pas toujours le meilleur. Au lieu de se concilier les insulaires, ils ont agi avec la brutalité du vainqueur à l'égard du vaincu ; cependant la chose eût été d'autant plus facile pour eux, que l'Allemagne possède à Samoa beaucoup d'établissements commerciaux et agricoles placés sous la protection de leur consul.

Après s'être annexé les îles *Marshall* ⁽¹⁾, elle a jeté son dévolu sur les îles *Samoa* qui sont le centre d'un commerce très actif et offrent une excellente relâche entre San-Francisco et la Nouvelle-Zélande par Hawaii ⁽²⁾ et entre Panama et Sidney par Nouka-Hiva ⁽³⁾.

(1) Ces îles font partie de la Micronésie et furent découvertes en 1788 par Marshall et Gilbert. Elles sont fort basses et ont peu d'importance. On estime leur population à environ 12,000 âmes.

(2) L'île d'Hawaii, qui a 35 lieues de longueur, appartient au groupe des îles Sandwich ou Hawaii, découvertes en 1775 par le capitaine Cook, qui y fut massacré par les insulaires.

Cet archipel, un des principaux de l'Océanie australe (Polynésie), contient onze îles, dont sept sont habitées. Le sol, quoique volcanique, est extrêmement fertile en produits exotiques. Le commerce en général peut être évalué à cinq millions de dollars et l'industrie est fort avancée. Honolulu, la capitale, est la résidence du roi et le siège d'une chambre de députés. On y imprime plusieurs journaux en anglais et en idiome indigène. La population de tout l'archipel est estimée à environ 200.000 habitants.

(3) C'est la principale île de l'archipel des îles Marquises faisant partie de la Polynésie. Elles furent découvertes en 1594 par le capitaine espagnol Mendana.

Depuis 1842 les Français ont arboré leur pavillon sur les îles Marquises. Nouka-Hiva a longtemps servi de lieu de déportation. Le climat y est chaud et sec ; les indigènes Kanalas, au nombre de 20.000 environ, sont braves, mais cruels et perfides.

D'après quelques géographes, l'archipel de *Samoa* ou *Hamoā* portait jadis, mais à tort, le nom d'îles des Navigateurs et fut découvert en 1722 par le capitaine hollandais Roggewein. La description qu'il en a donnée est assez exacte, mais la position hydrographique qu'il leur assigna était tellement erronée que, malgré les recherches des navigateurs, cet archipel fut longtemps introuvable.

En 1768, le capitaine de vaisseau Bougainville, ayant abordé par hasard à ces îles, en prit possession au nom de la France.

Depuis cette époque, elles furent visitées par La Pérouse en 1787, par Edwards en 1791, par le capitaine russe de Kotzebue en 1824 et par le commodore américain Wilkes en 1840.

Cet archipel se compose de treize îles et de quelques îlots rocheux ; dix sont habitées et sur ce nombre il y en a trois assez importantes. En voici la nomenclature :

L'îlot *Rose*, découvert par Freycinet ⁽¹⁾ en 1818, est désert et dangereux à cause des bancs de corail.

Sous le nom collectif de *Manua* on rencontre trois îlots habités, réputés être le berceau de la race samoanne. Elles portent le nom de *Ta-U* ou *Manuatela*, *Ofu* ou *Opu* et *Olosegna*. Cette dernière est entourée sur presque tout son contour d'une étroite bande de rochers ayant environ 1400 pieds de hauteur.

Anuu, *Nuutale* ou l'île des pêcheurs. *Namoa*, *Taputapa* et *Nuulua*. Ces deux dernières appartiennent à un Américain qui y élève des moutons.

Manono, l'île plate de La Pérouse, *Niulapa*.

Olosegna. Cette dernière, vue de la mer, n'offre qu'une série de falaises stériles. L'intérieur n'en est accessible que par un fort étroit ruisseau qui donne accès dans une baie intérieure. Il y existe un ancien cratère couvert d'une végétation luxuriante. Cette île est un lieu sacré et sert de refuge aux indigènes.

(1) Louis Claude de Freycinet découvrit cet îlot pendant son exploration vers les terres australiennes. Le gouvernement de la Restauration lui avait confié le commandement de la corvette *Uranie*.

Les trois îles suivantes sont les plus importantes du groupe samoan et méritent d'être décrites.

Savaii (la Pola de Kotzebue), devant laquelle les navigateurs se sont extasiés, mais un peu à tort, est la plus grande des îles Samoa, quoique la moins peuplée. Kotzebue, La Pérouse, Turner, Sir Home et Poor prétendent que l'île est couverte d'une végétation à perte de vue. Cependant c'est la seule de l'archipel où l'on trouve des plateaux dénudés et des versants de montagnes nus et arides. Le pic *Mua*, qui a 4,000 pieds de hauteur, s'aperçoit à 50 milles de distance en mer et l'*Agnaloo*, qui a 800 pieds d'altitude, est un ancien volcan éteint. L'intérieur de l'île est inhabitable. Ceux qui essayèrent d'y pénétrer périrent de soif et de fatigue.

Upolu, quoique la seconde en étendue, est la plus importante sous le rapport de la fertilité et de la population. Une haute chaîne de montagnes, ouverte vers le milieu, semble couper l'île en deux. De même que *Tutuila*, elle possède des volcans éteints et des montagnes de 2000 à 3000 pieds d'altitude ; sa fertilité est sans pareille et c'est une des îles les plus boisées du Pacifique. Le *Tufua*, volcan éteint, haut de 2900 pieds, a un cratère d'environ 600 pieds de profondeur, dont les parois intérieures sont fort boisées ; au fond il existe une plaine unie d'un hectare, couverte de magnifiques arbres séculaires. C'est dans cette île que se trouve la capitale du groupe samoan.

Tutuila est la troisième île en grandeur de cet archipel. Elle n'a que 17 milles de long sur 6 milles de large. En voici une description sommaire d'après un ancien navigateur :

« Elle est couverte de riches forêts, entremêlées de bois de palmiers, de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels les villages semblent cachés ; ses bosquets, retentissant du bruit des cascades qui se précipitent en pluie écumeuse du haut des falaises, sont peuplés de perruches, de ramiers et de tourterelles. Son aspect est surtout pittoresque du côté de l'ouest et du nord-ouest où les côtes sont très escarpées, taillées en falaises

perpendiculaires de basalte, de 400 à 500 pieds d'élévation et entrecoupées d'échancrures ou petites baies, dans lesquelles se nichent les hameaux indigènes, et entre lesquelles les communications ne peuvent se faire que par mer, tout passage le long des côtes étant impraticable ».

La majeure partie de ces îles, surtout des plus petites, est presque entièrement entourée de bancs de corail (1). On remarque, dans cette agglomération de coraux, de larges coupures qui donnent accès à des baies assez profondes. Quelques-unes, à cause de leur largeur et de leur profondeur, permettent aux grands navires d'approcher de la côte, ce qui a donné lieu à la formation de quelques ports où il y a un excellent mouillage.

D'après les observations et les études des géologues, cet archipel présente toutes les traces d'une submersion primitive, relevée ensuite uniformément. Ainsi, dans l'île d'Upolu, on a trouvé des masses de coraux incrustés dans la vieille lave, à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer et des coquillages fossiles jusque sur la cime des plus hautes montagnes.

Dans presque toutes les îles, spécialement sur la plage de *Tutuila*, il existe d'anciens cratères. L'île de *Savaii* présente des traces volcaniques qui, d'après la tradition, datent d'il y a deux cents ans à peine. Dans un pays où la végétation est si puissante, l'on voit encore des champs immenses de lave bien peu altérée.

De nos jours, il n'y a plus de volcan en travail. En 1722 l'expédition hollandaise constata un volcan en pleine éruption dans l'île *Savaii*. Il y a une trentaine d'années, ont eu lieu quelques faibles secousses, mais sans toutefois causer aucun dégât.

(1) Le corail rouge, dont on fait des bijoux, est connu sous le nom d'*Isis nobilis*. Il a la forme d'un petit arbre dépourvu de feuilles et sa hauteur est d'environ 35 cent. On le pêche dans la Méditerranée où il s'attache aux rochers par un large empâtement. Cet arbrisseau est couvert de tubercules ayant des cavités qui renferment un polype blanc presque diaphane et muni d'organes destinés aux fonctions vitales.

A Savaii on remarque un phénomène très curieux : ce sont des cavernes à jets d'eau, dont les parois supérieures sont percées d'ouvertures verticales. Les vagues de la mer se précipitent continuellement, surtout lorsque le vent souffle avec force, dans des milliers de ces cavernes le long des falaises. L'eau remonte avec une puissance irrésistible jusqu'au sommet des cavernes, se précipite par les ouvertures et s'élève en colonnes à plusieurs mètres au-dessus du sol et parfois à une hauteur dépassant 200 pieds. Le vent brise ces gerbes d'eau, les réduit en rosée ou fine vapeur et forme aux rayons du soleil différents arcs-en-ciel aux couleurs les plus vives. C'est un spectacle magnifique visible à une assez grande distance en mer.

Un autre phénomène naturel, ce sont des couloirs souterrains, dont le sol est généralement uni et horizontal, tandis que les plafonds sont formés d'arches disposées avec autant de régularité que les tunnels de nos voies ferrées. Ces couloirs s'entrecroisent parfois à angle droit ; quelques-uns sont à sec, d'autres ont le sol imprégné d'eau douce ou d'eau salée. Le niveau du sol de ces couloirs dépasse celui de la mer de 15 à 20 pieds, tandis qu'il y a une épaisseur de 10 à 15 pieds entre les plafonds et la surface du sol supérieur, qui est garni d'épaisses forêts où croissent d'immenses arbres séculaires.

Les insulaires ne visitent jamais ces souterrains, car ils ont une peur superstitieuse de tout ce qui est obscur. Les étrangers mêmes n'ont fait aucune investigation pour en connaître l'étendue et le mode de formation ; cependant, au dire de ceux qui ont parcouru quelques couloirs, l'accès en est facile et l'air y est très pur.

Nous avons dit plus haut quelques mots au sujet des bancs de corail. Dans quelques îles, ces bancs forment des barrières ou brise-lames, qui protègent le littoral contre les vagues de la mer. Entre ces barrières et le littoral il y a une espèce de mer intérieure et des lagunes aux eaux calmes et unies, dont l'étendue varie d'un à quatre milles (1).

(1) Il existe sur la côte du Brésil un immense brise-lames en pierre de

Comme nous l'avons déjà fait observer, on remarque dans ces massifs de coraux beaucoup de coupures derrière lesquelles il y a un excellent mouillage.

Ces nappes d'eaux intérieures rendent d'immenses services aux naturels; elles leur permettent de communiquer entre eux au moyen de leurs innombrables pirogues et constituent en outre une grande facilité pour la pêche.

On voit par ce qui précède que la formation des ports et des mouillages est subordonnée à celle du corail. C'est pourquoi l'archipel de Samoa a été mieux favorisé par la nature que beaucoup d'autres îles du groupe océanien.

Le meilleur port de Samoa est, sans contredit, celui de *Pagno Pagno* situé sur la côte de Tutuila. Il est réputé comme étant un des meilleurs de tout l'océan Pacifique. L'entrée de ce port n'est qu'une ouverture étroite à son début, mais qui va en s'élargissant. Le canal qui débouche dans la baie est bordé de montagnes à la cime boisée, ayant environ mille pieds de hauteur. La baie vaste et profonde est entourée de montagnes à pic de 2000 à 3000 pieds de haut ayant à leur base une bande de terre basse et unie le long des endroits où mouillent les navires. Cet emplacement conviendrait admirablement pour la construction de quais, de dépôts de charbon et de chantiers pour le radoub des navires.

roche fait par la nature et que les hommes n'auraient jamais pu construire. C'est un récif ou môle naturel qui s'étend depuis la baie de Tous les Saints (au fond de laquelle est située la ville de Bahia) jusqu'au cap San Roque. Devant la ville de Pernambuco, jadis appelée *Recife*, cette espèce de chaussée plane longe la plage en ligne droite sur l'espace d'une lieue, presque au niveau de l'Océan, mais à marée basse elle s'élève à environ six pieds. Cette muraille rocheuse est à peu près à 170 mètres du rivage. L'entrée de cette espèce de mer intérieure est assez singulière. A certain endroit cette barrière naturelle s'interrompt et permet aux navires de gagner le port de Pernambuco.

Les grands steamers transatlantiques jettent l'ancre en mer, et les passagers et la malle sont débarqués au moyen de grandes baleinières. Nous parlons ici de visu.

Cette magnifique baie ou lac intérieur peut abriter pendant toute l'année des navires de fort tonnage. L'air y est agréablement tempéré par des brises soufflant régulièrement du matin jusqu'au déclin du soleil.

Tutuila possède encore un port de moindre importance nommé *Leone Bay*.

Le commandant de l'*Espiègle* signala en 1883 une baie du nom de *Poloa* dont l'accès est des plus faciles pour les navires de haut tonnage. Elle pourrait devenir dans la suite un lieu de relâche pour les bateaux à vapeur.

Un autre excellent port de cet archipel est celui de *Saluafata*, sur la côte d'Upolu. Il est situé dans une baie profonde, protégée par des récifs. La profondeur de l'eau près du littoral permettrait facilement la construction de quais et de débarcadères.

Les environs sont très fertiles et propres à l'agriculture. Les plantations allemandes se trouvant à certaine distance du port, il est probable que le gouvernement germanique aura soin de s'en faire céder la propriété; attendu qu'il en a déjà fait mention dans le traité qu'il imposa aux indigènes en 1878.

Savaii a un assez bon port où les navires peuvent mouiller pendant le beau temps; mais, si le vent saute à l'ouest, ils doivent déramer, sinon ils courent risque d'être jetés à la côte.

Pour en finir, mentionnons encore le port et la ville d'*Apia*, à 10 milles environ de Saluafata. C'est là que se rendent les nombreux navires de tout tonnage. Apia, l'endroit le plus peuplé de l'île, est le séjour des membres de la colonie étrangère et le siège des diverses maisons de commerce étrangères. Comme capitale, elle est la résidence des autorités, du corps consulaire et de l'évêque catholique. Afin de pouvoir rendre le port d'Apia praticable et permettre aux navires d'y mouiller avec facilité, il suffirait d'enlever quelques gisements de coraux. La construction d'un quai est d'une nécessité impérieuse; cette dépense serait assez forte, mais elle ferait d'Apia un port central de navigation.

En effet, son climat salubre et plus ou moins tempéré, la fertilité du sol environnant si propre à une culture variée, la facilité de ravitaillement, tous ces avantages réunis sont de nature à établir la suprématie du port d'Apia et à en faire un point de relâche pour la navigation océanienne.

Tous les voyageurs, qui ont visité l'archipel de Samoa, sont restés en extase devant l'aspect riant de ces îles. C'est surtout du côté d'Upolu et de Savaii que l'on jouit d'un panorama charmant et pittoresque. A part les falaises aux parois dénudées, la vue s'étend sur de hautes montagnes, dont la dense verdure descend jusqu'au bord de la mer ; presque tout le pays est couvert d'une végétation touffue, luxuriante et variée, telle qu'on n'en voit que sous les tropiques. La population samoanne trouve son existence sur des terres d'alluvion, espèce de bandes étroites bordées de cocotiers et d'arbres à pain où elle a construit ses villages. L'intérieur des îles se compose de vastes forêts aux arbres séculaires, de plateaux, de collines, de ravins et de broussailles tellement touffues qu'à peine l'homme peut y pénétrer.

Le sol de ces îles est d'une fertilité sans pareille et cependant il y a encore des milliers d'hectares incultes ; on évalue que les deux tiers de la superficie totale sont encore à défricher. Ce sol est riche en humus noir (vulgairement terreau) provenant de la décomposition des matières végétales qui s'y sont accumulées depuis des siècles. On trouve cet humus partout, sur les déclivités des montagnes, dans les larges et nombreuses fissures des rochers, jusque dans les interstices de la lave volcanique. On a calculé que ces terrains mis en culture, vu leur incommensurable fertilité, pourraient facilement suffire à nourrir une population de 300 à 500 mille âmes.

L'eau, cet élément indispensable à la fertilité du sol, ne fait pas défaut et constitue une irrigation naturelle sous forme de rivières, de lacs et de ruisseaux ; partout on rencontre

abondamment, jusque sur le littoral, de l'eau fraîche en abondance.

Parmi les lacs les plus remarquables, citons celui qui se trouve au centre de l'île d'Upolu, au sommet d'un pic volcanique ayant 2570 pieds d'altitude et auquel les naturels donnent le nom de *Lanuto'o*. Le niveau de l'eau est à 120 pieds en dessous des bords d'un ancien cratère, et sa profondeur est d'environ 60 pieds. Ce lac a une forme circulaire et le paysage environnant est tellement enchanteur qu'il a inspiré aux poètes du pays des légendes assez gracieuses (1).

A Savaii, dans la baie de *Satupataï*, il existe un phénomène assez curieux. A environ 100 pieds de distance du rivage, jaillit du sein des rochers, en pleine mer, une puissante source où les naturels vont se baigner; quoiqu'entourée d'eau salée, l'eau en est douce.

Le climat de ce groupe d'îles est généralement sain et agréable et jamais on n'y est sujet à des fièvres paludéennes, comme il en règne dans les autres îles de l'océan Pacifique. Toutefois la forte et continuelle transpiration débilite beaucoup la constitution des Européens, surtout après une fatigue corporelle causée par la marche ou des travaux manuels. Si les blancs n'abusent pas de leurs forces, ils atteignent un âge assez avancé. L'humidité constante du climat prédispose les étrangers à des attaques assez violentes de rhumatisme.

La température aux îles Samoa varie de 25° à 32° centigrades; il est à noter que la différence de température entre l'ombre et le plein soleil dépasse rarement 8°. Le climat est tempéré par

(1) Voici une légende sur l'origine de ce lac.

Un puissant chef nommé *To'o* vint à perdre son frère tué dans une bataille. Inconsolable de cette perte, il fuya les siens et se mit à errer dans les montagnes jusqu'à ce qu'il parvint au bord d'un cratère alors à sec. S'étant assis les jambes pendantes dans le vide, il versa des torrents de larmes qui peu à peu formèrent le lac et lui-même fut changé en arbre, l'ancêtre de la forêt actuelle. Ce lac conserve encore le nom de ce chef et signifie les larmes de *To'o*.

une forte rosée de nuit, par la brise de mer, *Matagni sami*, et la brise de terre, *Matagna Fonua*.

Il y a deux saisons distinctes : la saison sèche avec des vents calmes et celle des pluies (de janvier à mars) avec vents violents, orages, pluies torrentielles, etc.

Les ouragans et les cyclones qui causent de si terribles ravages dans les îles *Fidji* (1) et les îles de la Société ou *Taïti* (2) sont fort rares à Samoa; leur influence s'y fait cependant sentir périodiquement et quelquefois d'une manière désastreuse, mais à de longs intervalles.

Les indigènes ne se ressouvient malheureusement que trop du cyclone qui, en 1850, traversa le centre de l'archipel, dévastant et détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Plus désastreux fut celui du mois de février 1865, qui ruina à Upola un magnifique temple catholique en voie d'achèvement.

À Apia, en mars 1883, plusieurs grands trois-mâts furent jetés à la côte et brisés. Quelques temples catholiques furent renversés et le père Delahaye fut retiré à l'état de cadavre sous les ruines de l'église de *Leatale*.

Les autres îles n'éprouvèrent d'autres dégâts que ceux que peut causer la violence des flots soulevés par un ouragan.

Ceux qui ont lu les journaux se souviendront du terrible

(1) L'archipel des Fidji fait partie de la Polynésie. Ces îles furent découvertes par le navigateur hollandais Tasman en 1643, visitées par Cook et actuellement occupées par les Anglais. Elles sont au nombre de 300, couvertes de cocotiers et entourées de récifs. On en exporte du bois de sandal. La population, qui était jadis anthropophage, est estimée à environ 300.000 âmes.

(2) Taïti ou Otahiti est la principale île de l'archipel de la Société. Son sol est riche en produits exotiques. La population a énormément diminué par suite de la dépravation des mœurs, mais depuis que les missionnaires y ont prêché la parole divine, la dépopulation semble s'être arrêtée. L'île fut visitée en 1606 par Quiros et par Bougainville en 1708. En 1842 l'amiral Dupetit Thouars en prit possession au nom de la France, mais il fut désavoué par son gouvernement. La France n'y a conservé qu'un protectorat.

cyclone du 15 mars de l'année 1889. Il surpassa en durée, en intensité et en violence les trois ouragans que nous venons de citer. De mémoire d'homme, jamais cyclone ne causa tant de désastres et tant de ravages. C'est surtout entre les Marquises à l'est et la Nouvelle-Calédonie à l'ouest qu'il sema la mort et la désolation sur tous les archipels situés dans cette zone immense.

A Taïti le cyclone sévit avec tant de furie que la ville de *Papeïti* fut submergée ; grand nombre de personnes périrent dans les flots.

Les îles *Cook* (1), les Fidji et toutes les autres îles de la Polynésie éprouvèrent des désastres incalculables. Beaucoup de grands navires furent jetés à la côte, brisés sur les récifs et des centaines de personnes perdirent la vie.

A Apia, le principal port d'Upolu, dont nous avons déjà fait mention, six navires de commerce, trois steamers de guerre américains montés par 800 hommes, et trois navires de guerre à vapeur allemands ayant un total de 482 hommes, échouèrent ou furent brisés sur les récifs de corail. Du côté des Américains, la perte fut de 105 hommes, officiers et marins, et du côté des Allemands de 97 hommes.

Un seul navire de guerre anglais, la *Calliope*, parvint à gagner la haute mer.

L'*Eber* et l'*Adler*, battant pavillon allemand, furent lancés sur des récifs et sombrèrent en quelques secondes. Six officiers et quatre-vingt-onze marins périrent. L'*Olga* seul put résister jusqu'à l'aube, mais il alla s'échouer à la côte sans perdre un seul marin.

Les Allemands évaluèrent leurs pertes à 4,500,000 marcs ou environ 5,600,000 francs.

Des trois steamers de guerre américains le *Trenton* échoua

(1) Ces îles, connues sous les noms de *Cook*, *Hervey* ou *Mangia*, font partie de la Polynésie et sont situées entre les îles *Tonga* et Taïti. Elles sont hautes, boisées et bien cultivées. On évalue leur population à 15,000 habitants. *Ruatonga*, une des principales îles, fut cruellement éprouvée.

sur la côte et se remplit d'eau ; mais l'équipage put débarquer sain et sauf. Le *Nipsic*, grâce à une habile manœuvre de son capitaine, fut dirigé sur un banc de sable et ne perdit que sept hommes par suite d'un canot qui chavira.

Le *Vandalia*, moins heureux, fut jeté sur un récif ; la violence du choc le fit couler à fond. Le capitaine, cinq officiers et quatre-vingt-treize hommes trouvèrent la mort dans les flots.

La population d'Apia ne put porter aucun secours à ces malheureux marins ; mais elle recueillit ceux qui purent gagner la terre ferme et les soigna avec une bienveillante sollicitude.

Malgré la conduite peu correcte des Allemands à l'égard de *Mataafa*, celui-ci, en bon chrétien et en véritable catholique, envoya un nombre considérable de ses hommes au secours de l'*Olga* ; grâce à leur assistance, l'équipage fut totalement sauvé (1).

Après cette digression, qui cependant se rattache à notre sujet, nous continuerons la description des îles samoannes sous le rapport végétal.

La chaleur presque uniforme du climat, l'humidité de l'air, un sol vierge où se sont accumulés depuis des siècles des détritiques qui ont formé un humus noir, tout concourt à donner au sol une fertilité incroyable.

De toutes les îles du Pacifique, les Samoa sont les plus remarquables par leurs immenses forêts. Leur production forestière peut, sous tous les rapports, rivaliser avec les végétaux les plus précieux du globe. L'on y rencontre une grande variété d'arbres précieux originaires du pays, des arbres fruitiers, des plantes rares, des lianes, des broussailles. Tout cela forme un fourré inextricable dans lequel chaque plante cherche l'air et le soleil pour vivre.

Les forêts sont abondamment fournies de bois propres à

(1) Le gouvernement américain y a envoyé trois autres navires pour protéger les Samoans et l'Allemagne, de son côté, a fait la même chose pour soutenir ses prétentions. La question politique reste donc en litige.

Dans le cours de cette notice nous la traiterons à fond.

l'ébénisterie, à la construction et à divers autres usages. La majeure partie de ces végétaux sont de haute taille et la plupart sont de véritables géants forestiers. Quelques-uns sont émaillés de fleurs dont la puissance odoriférante se fait sentir jusqu'en mer. Un arbre indigène très redouté des naturels est celui dont les feuilles, au moindre contact, produisent une éruption cutanée.

Ce qui rend ces forêts presque impénétrables, ce sont les lianes qui s'élancent du tronc des arbres jusqu'à la cime, descendent, remontent et finissent par former un immense filet inextricable (1).

Parmi les produits de la flore, le botaniste peut faire une ample moisson des espèces les plus variées et les plus rares de la zone tropicale; des fougères minuscules et arborescentes, des orchidées remarquables par leur rareté et leurs brillantes nuances et une infinité d'autres plantes rares.

L'intéressant ouvrage de M. Poor donne une description exacte, malheureusement trop succincte, de la partie forestière de Samoa (2). Il décrit douze espèces de bois de construction et de charpenterie, dix d'ébénisterie et onze propres à divers usages.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous nous bornerons à mentionner quelques bois précieux et d'autres remarquables par leurs étranges qualités.

Ifilele-fau, bois très dur, nuance jaune clair, mais tellement lourd qu'il coule à fond comme une pierre.

Ifilele-taïa, bois noir d'un magnifique poli, mais coulant à fond comme le précédent.

(1) Pendant notre voyage à travers la province de Rio Grando do Sul, nous avons vu, dans une forêt le long du Rio Jacuhy, de grands arbres autour desquels les lianes avaient formé un immense cercle, en forme de treillis. Les quadrumanes, dont l'espèce est si variée au Brésil, y faisaient des évolutions à rendre jaloux le plus agile gymnasiarque.

(2) *The Samoan Islands*, par H. F. Poor, chargé d'affaires hawaïien à Samoa. Honolulu, 1887.

Mamala, bois dur et lourd, couleur pourpre, inattaquable même par la fourmi blanche. Sa sève cause des saignements de nez et donne des attaques d'ivresse aux ouvriers qui le travaillent.

Manawi. On en extrait une espèce de térébenthine, et sa sève est un puissant préservatif contre la rouille.

O'a, le banyan dont les branches forment de nouvelles racines et finissent par produire un énorme fourré.

Pomuli, bois dur, d'un rouge clair, propre à la construction navale. Ne pourrit jamais dans l'eau, même après des centaines d'années.

Tamanu, magnifique bois d'ébénisterie et de construction navale, tellement serré qu'il tient les clous avec ténacité. Son tronc atteint souvent 15 pieds de diamètre.

Tetau, bois lourd, d'un rouge foncé, supérieur en nuance au noyer. Le fruit produit une huile que l'on emploie pour guérir les rhumatismes.

Toa, bois de fer très dur. Jadis bois sacré en ce que les chefs avaient seuls le droit de le couper.

Toi, bois précieux d'ébénisterie, nuance rouge vif ou clair et ondulé comme le bois de satin.

Tulu, bois blanc très tendre, pourrit dans l'eau fraîche mais indestructible dans l'eau salée. Son fruit sert à empoisonner le poisson.

Ua, mûrier dont l'écorce sert à faire des étoffes.

Parmi les cocotiers, *Niu*, il y a huit espèces précieuses, à cause de leurs qualités si variées.

Il existe aux Samoa dix-huit variétés de bananiers et quatre espèces de plantains (*Musa troglodytorum*).

Les cocotiers servent à l'alimentation et leur fruit, la noix sèche, a été jusqu'à présent un des principaux articles d'exportation.

Les étrangers se sont adonnés depuis quelques années, sur une grande échelle, à la culture du cocotier. Ce végétal fructifie après quatre ou cinq années ; quelques espèces pro-

duisent jusqu'à 400 noix sur un seul arbre. Sa culture exige peu de soins ; lorsque l'arbre est grand, les chevaux et le bétail se chargent de débarrasser le sol des herbes et de la croissance du sous-bois.

Le végétal le plus utile est, sans contredit, l'arbre à pain, *olu manutagna*. On en compte quinze variétés ; sous le rapport de l'alimentation, il joue à peu près le même rôle que le *manioc* au Brésil. Pas de hutte autour de laquelle ne se trouvent plusieurs de ces arbres dont les fruits constituent la nourriture des naturels pendant près de six mois de l'année. On le mange cuit au four ou fermenté, avec le poisson, la viande et toute espèce de légume.

Pendant la saison que l'arbre à pain se repose, les indigènes et les étrangers se nourrissent d'ignames (ou pour mieux dire *yams*) et de *taro*, le *Caladium esculentum*. De ce dernier il n'y a que deux variétés, tandis que l'yam en compte huit. Ce tubercule, quoique possédant peu de matière nutritive, est précieux en ce que la culture en est facile et que la récolte ne manque jamais.

Les îles Samoa produisent abondamment presque tous les fruits de la zone intertropicale et une quantité de plantes utiles et industrielles.

Le bananier, dont les fruits, quelquefois au nombre de cent sur le même régime, sont exportés à Sidney.

Plusieurs espèces de citrons, de limons, de cédrats, ⁽¹⁾ de *mangas* ou mangles ⁽²⁾ et de goyaves. Ces fruits sont tellement abondants qu'ils pourrissent sous les arbres.

(1) Le cédratier, de l'ordre des Aurantiacées, est originaire des Indes orientales, d'où il a été répandu dans toutes les contrées intertropicales. Son fruit, qui ressemble à une petite orange, est doux et rafraîchissant. Le bois du tronc est dur et serré et ses feuilles contiennent une huile volatile odorante.

(2) Le manglier, peu connu en Europe, appartient à l'ordre des Rhizophorées. C'est un végétal originaire de la zone tropicale. Sa croissance ressemble à celle du banyan. Ses fruits de la grosseur d'une grosse poire

Ce furent les missionnaires catholiques qui y introduisirent la culture de la citrouille et du melon.

Les ananas, le gingembre, les batates douces, les tamarins, les châtaignes et beaucoup d'autres sont des fruits spontanés.

Le *Kawa*, (1) quoiqu'appartenant au genre des *Piperacées*, n'est ni un astringent ni un narcotique comme les autres congénères de cette nombreuse famille. On en fait une liqueur renommée dans tout l'archipel. Prise avec modération, elle purifie le sang et les indigènes la considèrent comme un élixir de longue vie. Lorsqu'on veut recevoir dignement un étranger, on lui offre une coupe avec du kawa. Cette liqueur joue le même rôle à l'égard des étrangers que le *maté* chez les Sud-Américains.

Les divers *Taccas* servent d'alimentation ; leurs tubercules réduits en fécule produisent l'*araruta* ou *arrowroot* ; elle remplace aussi l'amidon.

Quoique l'indigo y croisse à l'état sauvage, on n'a pas encore essayé de l'utiliser.

La culture de la vanille donnerait les mêmes résultats qu'à l'île de Taïti ainsi que la ramie, que l'on cultive de nos jours sur une grande échelle au Mexique.

On y a acclimaté le cacaoyer, dont la fève sert de base au chocolat ainsi que trois variétés de *ricin* ; les résultats ont été excellents. Les premières cargaisons de ricin ont donné à San-Francisco un résultat très fructueux.

La canne à sucre, dont il y a plusieurs espèces, y pousse spontanément. Les naturels la cultivent pour leur usage et les tiges atteignent jusqu'à 15 et 20 pieds de hauteur. Les hommes compétents, qui ont visité ces îles, sont d'avis que le climat et le sol sont on ne peut plus favorables à cette culture.

Le caféier existe à l'état sauvage, mais il y a lieu de supposer qu'il a été jadis introduit par des missionnaires. Les servent, à l'état de fermentation, à préparer une liqueur vineuse. L'écorce du tronc contient du tannin et son bois est employé dans la charpenterie.

(1) *Kawa*. On en connaît 20 genres et 600 familles.

essais qu'on a fait ont prouvé qu'il est d'excellente qualité et susceptible d'un grand développement, à cause de la topographie du pays, du climat et de la richesse du sol. Ce végétal, qui n'aime pas le vent, y est abrité par de grands arbres; en outre on a planté à 60 pieds de distance des arbres à pain afin de servir de brise-vent. Les étrangers ont commencé à faire des plantations qui, au bout de quelques années, donneront un excellent résultat.

Deux espèces de cotonniers y croissent spontanément, l'une à fibre courte et l'autre à fibre longue et soyeuse. Cette dernière, d'une qualité supérieure, est fort estimée sur les marchés étrangers.

Ce furent les missionnaires qui en 1864 commencèrent la culture du cotonnier, qui exige peu de travail et de main d'œuvre, tout en donnant deux récoltes par an.

Les indigènes cultivent sur une grande échelle le tabac. Quoique de goût médiocre, ils le préfèrent au tabac étranger; une culture raisonnée en améliorerait la qualité.

Nous serons obligés de revenir sur ces diverses productions lorsque nous traiterons de l'industrie et du commerce.

Ainsi que nous l'avons dit, presque tous ces végétaux y croissent spontanément et en profusion. Le sol est si riche et les récoltes sont si abondantes, que les insulaires peuvent pourvoir à leur subsistance, presque sans travail, au moyen des petites cultures et avec le produit des cocotiers et des arbres à pain. Vivant au jour le jour, sans besoins à satisfaire, les Samoans, à cause de leur indolence naturelle, n'ont aucune envie de se soumettre, par esprit de lucre ou dans un but de bien-être personnel, à un travail régulier, salarié.

Ce sont les Européens et spécialement les Allemands qui ont accaparé d'immenses terrains, mis ensuite en culture. On estime les terrains des Allemands seuls à une superficie d'environ 7000 acres anglaises tandis que les Anglais n'ont pas même 100 acres (1).

(1) Une acre anglaise équivaut à 4840 yards carrés ou environ 40 1/2 ares.

Il y a dans les plantations un millier de têtes de bétail à l'usage du labour et servant à débarrasser le sol des mauvaises herbes. Ces plantations se composent principalement de cocotiers, cotonniers, caféiers, produits alimentaires, tabac et pâturages.

La plus considérable de toutes ces plantations est celle de la « Compagnie allemande de commerce et de plantation, » successeurs de la puissante maison Godeffroy und Sohne de Hambourg. Elle est située à deux lieues de la ville d'Apia et traverse toute l'île d'Upolu de la côte nord à la côte sud.

Les Allemands prétendent que l'agriculture rapporte à peine l'intérêt du capital ; sans conteste, cette assertion paraît un peu exagérée et en contradiction avec leurs actes ; peut-être leur but est-il de décourager les compétiteurs. Toutefois personne ne saurait nier que le manque de bras et la cherté de la main d'œuvre seront toujours un puissant obstacle au développement de la grande culture ; c'est ce qui explique la cherté relative des produits (1).

Les Samoans sont trop paresseux, trop indolents et surtout trop indépendants pour se soumettre à un travail manuel même auxiliaire. C'est ce qui a obligé les planteurs d'aller recruter des travailleurs dans les îles de la Mélanésie. La Compagnie hambourgeoise possède à cet effet sous ses ordres une flottille de barques pour le transport des ouvriers agriculteurs.

L'*Edinburgh Review* de 1866 a publié à ce sujet un article fulminant que nous ne tenons pas à reproduire en entier. Entre autres elle dit que le recrutement des travailleurs a donné lieu à des cruautés qui rappellent les temps les plus néfastes de la traite des nègres. Laissons à l'auteur de cet article la responsabilité de ses assertions.

Lorsque les naturels de la Mélanésie leur feront défaut, la force des circonstances obligera les planteurs d'avoir recours à l'immigration européenne, comme à Hawaii. Déjà les Allemands

(1) A Apia les gages des cultivateurs varient de 25 à 60 dollars par mois ou 125 à 300 francs.

tâchent d'y attirer des cultivateurs de leur pays, afin de fonder des colonies où ils travailleraient en coopération, système qui a si admirablement réussi au Brésil, surtout depuis l'abolition de l'esclavage.

Ce qu'on devrait faire à Samoa, ce serait d'y attirer l'immigration portugaise, comme qu'on l'a fait à Hawaii, où elle rend des services signalés (1). M. Weber, directeur de la Compagnie allemande, pendant un voyage qu'il fit à Honolulu, a pu constater qu'une telle immigration offrirait de grands avantages pour l'agriculture, mais il n'a pu se résoudre à introduire à Samoa que la seule race allemande, dans le but égoïste de monopoliser la colonisation au profit de ses concitoyens.

Les Américains et les Anglais ne manqueront pas, dans un prochain avenir, d'encourager l'immigration portugaise qui peut se faire dans des conditions économiques de transport, comme cela a lieu pour Hawaii. Déjà quelques hardis pionniers se sont rendus dans ces parages dans le but d'étudier cette question.

La faune de toutes les îles du Pacifique est très pauvre.

A Samoa on a introduit les animaux domestiques des autres pays; seuls le porc (*pua*) et la poule (*moa*) sont de provenance indigène. Encore prétend-on que leur introduction est due au capitaine Cook. Le chien sauvage, en petit nombre, vit dans les montagnes.

Il y a dans les bois plusieurs variétés d'oiseaux remarquables par leur plumage et leurs singulières habitudes. Citons-en un seul, le *Didunculus strigirostris*, connu des indigènes sous le nom de *Manu Mea* (2). Ce volatile finira par

(1) Les Portugais des îles Açores, du cap Vert et de Madère sont d'excellents travailleurs et très laborieux. Il y a au delà de 300.000 immigrants portugais au Brésil, dont la majeure partie s'est établie dans la province de San-Paulo. Les habitants de ces îles sont en général fort sobres, ce qui n'est pas le cas pour nos ouvriers que les boissons alcooliques abrutissent et déciment.

(2) Voici quelques renseignements qui m'ont été donnés par un excellent ornithologiste. Cet oiseau, si rare de nos jours, appartient à l'ordre des

disparaître, car les naturalistes le paient tellement cher que les indigènes en ont dépeuplé les forêts : à peine en capture-t-on trois ou quatre par an. Un adulte se paie à raison de 150 à 200 francs.

Le pigeon ou la tourterelle de la Polynésie est très abondante; il en existe une cinquantaine de variétés. Les naturels les apprivoisent facilement.

Citons encore les perruches, les ramiers et les chauves-souris vampires qui ont une envergure de quatre pieds.

Comme dans tous les pays intertropicaux, les moustiques y sont une vraie plaie d'Égypte. Les naturels ne paraissent pas beaucoup s'en inquiéter, à cause, sans doute, de l'huile de coco dont ils s'enduisent le corps.

Les reptiles de toutes couleurs y abondent, mais leur morsure n'est pas dangereuse.

Toutes les variétés de poissons propres aux mers du Sud s'y trouvent en abondance, depuis le dauphin jusqu'aux petits poissons verts, rouges et bleus. Parmi les squales, il y a une grande quantité de requins.

La conchyliologie est riche en coquillages de toute espèce pouvant rivaliser en beauté avec celles que l'on pêche dans les autres mers.

Avant de décrire les mœurs et les coutumes des Samoans, citons encore, comme chose fort curieuse, un ver marin, *palolo*, d'environ 20 pouces de long, dont les naturels sont extrêmement friands. Tous, hommes, femmes et enfants, se livrent avec frénésie à cette pêche. Guidés par les phases de la lune et par d'autres indices, ils connaissent l'époque fixe de son

Gallinacés et à la famille unique des *didunculinés*. Il porte ce nom, à cause de l'analogie qu'offre le bec avec celui des *dodo* (*didus*) quoique dans des dimensions plus petites. L'espèce des dodos n'existe plus.

Il ne se nourrit que des racines des plantes bulbeuses. La tête, le cou, la gorge et la poitrine sont d'un vert foncé à reflets métalliques; le reste du corps d'un brun cannelle; le bec, le lorain et les paupières d'un beau jaune orange; l'iris rouge et les rémiges d'un brun foncé.

apparition. Les habitudes de ce ver marin sont si réglés, son apparition est si régulière que jadis, à défaut de changement notable dans les saisons, il indiquait le cours de l'année.

Population. — Il y a certaine divergence parmi les écrivains au sujet de la population des îles Samoa. D'après des documents authentiques, l'ambassade hawaïenne a évalué, en 1887, la population à 35,000 âmes environ.

Un des premiers navigateurs a estimé la population, en 1839, à environ 56,000 âmes ; dix ans plus tard, elle n'était plus que de 38,000. La cause de cette décadence doit être attribuée aux petites guerres de tribu à tribu qui eurent lieu de 1849 à 1858 et qui se répétèrent depuis à divers intervalles.

C'est un fait incontestable que, sans compter les guerres continues, la décadence des races primitives dans toutes les îles du Pacifique est due au contact des Européens (1). Toutefois il paraît que depuis trois ou quatre ans il y a un léger accroissement dans la population indigène de Samoa.

La population étrangère peut être estimée à 400 personnes, dont 200 Allemands ; le reste se compose d'Américains, d'Anglais, de Français et de quelques Chinois. On y compte en outre près de 2000 ouvriers de la Mélanésie employés dans les plantations.

Les Allemands se sont toujours refusés à y introduire l'élément chinois, qui est une vraie plaie pour la Californie et pour l'archipel d'Hawaii. D'ailleurs les Chinois, qui habitent les îles Marshall, ont supplanté leurs maîtres (les Allemands) et y ont fondé une maison commerciale (Hong-Chong et C^{ie}) qui a accaparé presque tout le commerce.

Les Samoans de race pure polynésienne ressemblent beaucoup aux autres habitants de la même race, sans être identiques,

(1) Nous avons démontré dans notre notice : *les Patagons ; la race blanche et la race de couleur* (*Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*, t. X, p. 365) avec des preuves à l'appui que partout où l'homme blanc s'implante, la race primitive doit fatalement disparaître. Nous en trouvons des exemples frappants dans les deux Amériques, spécialement dans l'Amérique du Nord, le Brésil, les contrées de la Plata, etc.

car on remarque parmi eux la même différence qui existe parmi les individus de la race latine. Ils se sont conservés purs de tout mélange de sang nègre. Les étrangers disent que les Samoans sont les lazaroni de la Polynésie, comme jadis on donnait le nom de Sybarites aux Taïtiens.

Tous les naturels du groupe samoan n'ont pas le même caractère. Dans certaines îles, les habitants sont violents et querelleurs, tandis que ceux d'Upolu sont très hospitaliers et fort affables envers les étrangers.

La couleur de leur peau est d'une teinte cuivrée plus ou moins foncée, ce qui est le contraire des habitants des îles Fidji, chez lesquels on remarque des croisements avec la race noire à cheveux crépus.

Les Samoans ont la chevelure noire, épaisse et longue ; ils la saupoudrent de chaux pour tuer la vermine, ce qui ne les empêche pas de se chercher mutuellement les survivants et de les croquer entre les dents, comme font les nègres et les négresses de la côte d'Afrique. Leur idéal est de parvenir à rendre leur chevelure d'un rouge brique.

Anciennement ils laissaient flotter leurs longs cheveux sur les épaules afin de se donner un air formidable ; mais les missionnaires sont parvenus à leur faire adopter l'usage des cheveux taillés très courts.

Quoiqu'ayant les traits réguliers et se rapprochant du type européen, la majeure partie rappelle cependant le type malais, avec cette exception qu'ils ne s'aplatissent pas le nez comme les Malais et qu'ils n'ont pas les lèvres aussi épaisses.

La race samoanne se distingue par de belles proportions et une haute stature, variant de 1,85 à 2 mètres. Beaucoup d'entre eux sont taillés en hercule et pourraient fournir des sujets magnifiques aux sculpteurs. Les chefs surtout se distinguent par leur port fier et imposant ; la couleur de leur peau est en général plus claire que celle de leurs sujets.

Autant les hommes sont beaux et de taille élevée, autant les femmes sont de stature ordinaire, très peu jolies et frêles

de membres, surtout dans la jeunesse. Elles ont un beau profil et leur démarche est assez gracieuse.

Mœurs et coutumes. — Généralement parlant, les Samoans sont propres et se baignent presque journellement, mais ce qui les rend désagréables aux étrangers, c'est qu'ils ont l'habitude de s'enduire le corps d'huile de coco. Ils prétendent que c'est un préservatif contre la constante transpiration et contre les rhumatismes et les refroidissements.

Les femmes considèrent comme un signe de beauté de se peindre des étoiles rouges et de petites fleurs sur les seins.

Un fait assez curieux et fort caractéristique, c'est qu'à part la conversion au christianisme, l'usage des armes à feu, la connaissance assez restreinte de savoir lire et écrire son idiome (grâce aux missionnaires), la race samoanne est encore de nos jours, sous quelques rapports, la même qu'il y a deux cents ans. Qu'on lise la relation de voyage de Roggewein et l'on en aura la preuve. Cependant les guerres intestines, le contact des blancs dont ils ont adopté les défauts et les vices, l'abus des liqueurs fortes introduites exclusivement par les Allemands, d'après l'*Almanach officiel de Gotha*, l'abandon de leurs anciennes bonnes coutumes, toutes ces causes ont puissamment contribué à les démoraliser.

Ceux qui n'ont pas donné dans ces travers et dans ces vices, ont dû avoir une bien triste idée de ce que nous appelons la civilisation moderne.

Heureusement que les missionnaires catholiques mettent tout en œuvre pour les moraliser et pour leur faire perdre ce goût effréné pour les boissons fortes, funeste présent de la race blanche.

Plusieurs résidants étrangers, aventuriers sans morale, ont ouvert des débits de liqueurs dans le but de mieux exploiter les indigènes dans leurs relations commerciales. D'autres excitent parmi les tribus des discordes afin de leur vendre des armes ou de les échanger à vil prix contre des terres conquises injustement par des familles influentes. Est-ce cela ce qu'on

appelle la civilisation moderne? Qu'on médite ces paroles de Stanley qui peuvent s'appliquer à tous les habitants des divers archipels de l'Océanie et à bien d'autres: « Si vous voulez civiliser les nègres de la côte d'Afrique, envoyez-leur des missionnaires catholiques ».

Nous compléterons par quelques mots ce que nous avons dit précédemment au sujet de l'alimentation.

Les naturels se nourrissent de nombreux fruits et de végétaux. Leur nourriture animale se compose de viande de porc, de volaille et de tortue, mais on la réserve pour les jours de régal.

Comme chez tous les insulaires, la pêche ⁽¹⁾ est une de leurs grandes occupations. Ils aiment beaucoup à pêcher de nuit dans les lagunes au moyen de torches artistement faites d'une bandelette de *Siapo* et de l'huile de coco. Cette torche donne une lumière vive et brûle de quatre à cinq heures ⁽²⁾.

Les Samoans sont très friands de certaines larves d'insectes. Comme tous les peuples primitifs, ils ne mangent que lorsqu'ils ont faim. Pour apprêter leurs mets, ils font un trou en terre, le remplissent de bois sec et de cailloux; lorsque ceux-ci sont chauffés à blanc, on y place les comestibles qu'on recouvre de nattes.

Leurs occupations se bornent à bavarder entre eux, assis sur leurs talons comme les singes, à construire des huttes, des canots et des ustensiles.

Quelques-uns s'adonnent à la culture des végétaux comestibles; d'autres fabriquent des nattes et de l'huile de coco pour leur toilette. Le reste du temps se passe aux exercices du javelot qu'ils lancent très adroitement jusqu'à une distance de 40 mètres.

(1) Un voyageur moderne, M. Aylic Martin, a donné dans le *Tour du Monde* une très curieuse description d'une partie de pêche chez les Samoans.

(2) Nous avons vu dans les mers des îles Canaries des pêcheurs capturer les poissons au moyen de sabres en bois, attirés qu'ils étaient par la lumière d'un feu allumé à la proue de leurs barques.

Leurs jeux ressemblent beaucoup à la *morra* italienne, au *lawn tennis* des Anglais et à certains jeux usités dans nos campagnes. De même que les indigènes des Indes, ils sont fort habiles dans l'art de jongler.

Les Samoans ont une extrême passion pour la danse. Cet exercice, tant chez les hommes que chez les femmes, s'exécute assis par terre ou debout sans remuer les jambes ; parfois tout le corps est en mouvement. Leurs poses rappellent assez celles des gitanas espagnoles. Tous ces divertissements ont lieu avec accompagnement de chants, de tambour et de battements de mains. Les mouvements des danseurs et des danseuses, qui sont à peine vêtus, sont accompagnés de gestes fort indécents.

Les exhortations religieuses des missionnaires ne sont pas encore parvenues à extirper cette passion chorégraphique, qui heureusement n'a pas eu beaucoup d'influence sur leurs mœurs ni sur leurs habitudes.

De même que les Hawaïens, les Samoans ont un goût prononcé pour la musique et observent admirablement bien la mesure. Les indigènes d'Hawaï ont fait de notables progrès, au point de composer eux-mêmes des mélodies, tandis que ceux de Samoa en sont encore aux notions primitives de la musique polynésienne. Ils ne font usage que de trois ou quatre notes, ce qui rend leur chant monotone. Leurs instruments de musique se composent d'un tambour de forme primitive et de flûtes longues de 16 à 18 pouces dans lesquelles ils soufflent du nez. Les missionnaires protestants et catholiques n'ont eu aucune difficulté à leur apprendre à chanter, avec justesse, des cantiques, surtout aux femmes, dont beaucoup ont des voix fort mélodieuses.

Costumes et vêtements. — Les Samoans n'usent ni de chapeaux ni d'autres coiffures ; en revanche, ils s'ornent le chef de guirlandes, de feuilles vertes et de fleurs des *Hibiscus* rouge (famille des *Malvacées*) alternant avec les fleurs odorantes du *Gardenia* blanc (*Cinchonacées*). Quand il pleut, ils y ajoutent des feuilles d'*Arum* (*Aracées*). Dans les grandes occasions, ils

s'affublent de perruques et de chignons ornés de plumes rouges.

Les premiers navigateurs disent qu'ils n'avaient qu'un unique vêtement, consistant en une ceinture d'algues marines, semblables à certains dieux de la mythologie ; un nombre fort restreint portait une espèce de pantalon. De nos jours il en est presque encore de même, avec cette exception que leur ceinture ou *lava lava* est remplacée par une toile indigène (*siapo*) roulée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux⁽¹⁾.

Avant l'arrivée des missionnaires, les femmes portaient la *lava lava*. Ils leur ont fait adopter un vêtement plus décent ressemblant assez au puncho des Sud-Américains. Depuis peu, quelques-unes ont adopté les modes européennes, mais d'une manière si baroque qu'elles donnent parfois lieu à des scènes comiques⁽²⁾.

Tatouage et maladies. — Le tatouage ou *tatatau* est tellement

(1) Ce vêtement ressemble en tout point à la *chiripa* que portaient jadis les peones et les Indiens civilisés au Paraguay, avec cette exception que la *chiripa* dépassait les genoux, ce qui embarrassait plus ou moins la marche.

(2) Au Brésil les négresses *Minas*, originaires du pays de *Mina* (Afrique), sont les seules qui aient conservé le costume traditionnel de leur pays. Coiffées d'un haut turban en mousseline, elles se drapent dans un pagne aux couleurs éclatantes, jeté sur leurs épaules. Ce pagne ou plutôt ce châle étroit sert de berceau à l'enfant quand il est suspendu sur le dos de la mère. Pour unique vêtement elles ont une chemise-jupon garnie de dentelles et de broderies aux couleurs voyantes. Autour du cou et des poignets, une profusion de colliers et de bracelets en cuivre et en verroterie. *Sans bas*, leur chaussure consiste en souliers de satin blanc tranchant sur leur peau d'ébène. La chaussure était un signe distinctif d'affranchissement avant l'abolition de l'esclavage au Brésil.

La race *Mina* est la plus belle de toute l'Afrique ; port majestueux, haute stature et d'une intelligence fort remarquable. Les nègres *Minas* au Brésil, quoique d'origine mahométane, appartiennent à la religion catholique, ce qui ne les empêche pas de conserver la croyance au prophète. Plus d'une fois nous les avons vus faire leurs ablutions ; car d'après les musulmans, ce fut l'ange Gabriel qui révéla cette institution au prophète le jour où il lui remit le Coran.

enraciné chez les naturels que jusqu'à ce jour les missionnaires et les étrangers n'ont pu leur faire abandonner cette bizarre coutume qui n'existe pas chez les femmes. Ce qui oblige les Samoans à continuer à s'y conformer, c'est qu'aucun homme, à moins d'être tatoué, ne peut se marier, exercer aucune autorité, parler au public, être guerrier, devenir chef de famille, sans être exposé aux insultes et aux moqueries de ses congénères, en un mot, sans être un vrai *paria*.

Le tatouage est une opération longue et douloureuse.

Chez les Samoans il n'est jamais exécuté sur la figure, mais sur tout le contour du corps à partir des reins jusqu'aux genoux, à l'exception de la colonne vertébrale (1).

Parmi les maladies et les infirmités dont sont affligés les indigènes, on compte les éruptions cutanées, le *psoriasis*, l'ophtalmie, les affections pulmonaires, le hideux *éléphantiasis* si commun à toutes les îles méridionales du Pacifique. Heureusement que la lèpre blanche, dont l'introduction est attribuée aux Chinois, y est inconnue, tandis qu'elle sévit à Hawaii et dans la Californie.

L'éléphantiasis, que nous avons été à même d'observer souvent au Brésil, est, à part la lèpre, (2) une des plus hideuses infirmités qui existent; elle s'attaque même au blanc après un long séjour dans les archipels. Chose étrange, les individus (l'on en trouve dans tous les villages) qui en sont affligés jouissent d'une assez bonne santé; jusqu'ici la science médicale

(1) Nous avons décrit le mode de tatouage mis en pratique chez les Indiens Payaguas. (Voyez le *Bulletin de la société royale de géographie*, t. I, p. 441. Chez presque tous les sauvages les procédés sont les mêmes.

(2) Le père Damien, ce sublime martyr de la charité chrétienne, écrit dans une lettre que les lépreux ont le corps couvert de plaies hideuses; les chairs se rongent et l'haleine devient fétide, au point que l'air en est empoisonné. A la longue ces plaies se remplissent de vers semblables à ceux qui dévorent les cadavres. Il était seul, pour soigner les 2000 lépreux qu'on avait expédiés à Molokai. Cette île appartient au groupe des îles Sandwich ou Hawaii.

est restée impuissante à y porter remède et même à en déterminer exactement les causes.

La coqueluche, introduite en 1848 de Taïti, a fait un grand nombre de victimes. On prétend que le vaccin est le meilleur remède prophylactique contre la coqueluche si meurtrière dans toutes les îles de l'Océanie.

En raison de la chasteté des femmes, certaines maladies, qui font tant de ravages dans d'autres îles du Pacifique, y sont pour ainsi dire inconnues.

De même que toutes les populations sauvages ou à l'état de mi-civilisation, les Samoans connaissent les vertus médicinales de certaines plantes. Ils pratiquent avec beaucoup d'adresse le massage contre la fatigue et les douleurs musculaires.

Langage. — La langue dont se servent les insulaires mérite que nous en disions quelques mots. Elle a été réduite à l'état de langue écrite par le D^r Pratt, de la société des missionnaires anglicans, et par le révérend père Violette, des missions catholiques françaises. Ils ont composé et ont fait publier, à l'usage des indigènes, des grammaires, des dictionnaires, des livres d'heure, des traductions de la bible, du grand catéchisme, etc. (1).

La langue samoanne est riche, harmonieuse et se prête fort bien pour désigner les objets inconnus introduits par les étrangers, tandis que les autres dialectes des îles de la Polynésie sont très pauvres sous ce rapport. Toutefois les huit ou neuf différents dialectes des races polynésiennes cuivrées ont une telle ressemblance entre eux qu'on peut, sans contredit, affirmer qu'ils sont issus d'une même souche (2).

Chose digne de remarque, l'alphabet samoan n'a que 14

(1) J. J. Whitwee a récemment publié un dictionnaire en langue samoanne, contenant plus de 11,000 mots. C'est l'œuvre la plus complète qui existe dans ce genre.

(2) Lorsque La Pérouse visita quelques îles du groupe de Samoa, il y avait à bord un naturel des Philippines qui comprenait leur dialecte que l'on supposa être dérivé du malais. Ceci est sujet à caution, car la narration de ce navigateur fourmille d'erreurs.

lettres, dont 5 voyelles et 9 consonnes. Les voyelles se prononcent comme en italien, mais avec une intonation gutturale.

On s'étonnera peut-être que leur langue puisse être si riche quoique n'ayant que quatorze lettres. Il serait aisé d'en donner une explication, mais le cadre de cette notice ne le permet pas. Ils emploient vis-à-vis des étrangers un langage allégorique et tout à fait dans le style oriental : c'est ce qu'ils appellent langage des lèvres, *talagnota*. Presque tous les mots finissent par une voyelle, ce qui rend leur langue si harmonieuse. Il y a dans la diction du Samoan une certaine nuance d'aristocratie, suivant le rang de la personne à laquelle il s'adresse. Les discours des chefs sont à la fois pleins de dignité, d'éloquence et ils s'expriment toujours en termes élégants.

De tous les idiomes des mers du Sud, c'est le seul dans lequel on emploie le mot *manuia*, *toast*, quand ils boivent à la santé des étrangers. La langue française a dû emprunter ce mot aux Anglais.

De même que dans tout le Pacifique, la langue usuelle est l'anglais, que les élèves des missionnaires parlent assez couramment.

C'est grâce aux missionnaires que le christianisme a remplacé l'ancienne religion indigène. A vrai dire, jamais il n'y a eu dans cet archipel ce qu'on pourrait appeler un culte religieux et chacun se créait une divinité à sa façon.

Ce peuple n'a jamais eu de temple ni des sacrifices humains, comme il en existait jadis à la Nouvelle-Zélande et à Hawaïi. De même que beaucoup de nations sauvages, dont nous avons décrit les coutumes et les mœurs, ils avaient une intuition d'un être suprême, *Tagnaloo*, créateur de toutes choses, mais ils avaient forgé dans leur imagination une foule de divinités subalternes représentées par des oiseaux, des poissons, etc.

Ce qu'on a observé chez les Samoans et chez les autres sauvages, ce sont des traditions ou légendes se rapportant aux

fragments de l'histoire biblique, mais défigurées d'une manière obscène.

Les anciens Samoans croyaient que l'homme descendait de la chair d'un coquillage marin et que leur tempérament et leur constitution dépendaient ou de la dureté ou de la fragilité de ce coquillage (1).

Religion et instruction. — On compte parmi les indigènes environ 27,000 adhérents à la société des missionnaires de Londres, 3,000 méthodistes (église Wesleyenne) (2) et au delà de 5000 catholiques romains. L'influence catholique tend à augmenter journellement, car la plupart des personnes influentes et des chefs y ont adhéré.

Apia est la résidence de l'évêque d'Olympe M^{gr} Lamaze, vicaire apostolique de Samoa et de l'Océanie centrale. Cette ville est le centre de la mission catholique qui possède environ 500 hectares de terrain où vivent un grand nombre de familles converties au christianisme. Cependant elle est pauvre et sans ressources; les seules subventions qu'elle reçoit viennent de la propagation de la foi à Rome et de celle à Lyon. Cette mission a cinq succursales ou stations dans les autres îles; elle possède en outre 50 églises et chapelles dont 15 en pierre, parmi lesquelles la cathédrale d'Apia, qui est une belle construction ayant environ 60 pieds de haut.

L'expérience a appris aux missionnaires que le meilleur moyen de conserver la foi intacte parmi les néophytes, c'est de les soustraire au contact des blancs et des indigènes, méthode que les jésuites suivaient jadis dans leurs fameuses *reducciones* au Paraguay.

Les demi-conversions, dont se contentent quelques pasteurs

(1) Le révérend Dr Turner a publié un ouvrage fort curieux, *Samoa a hundred years ago*, dans lequel il décrit d'une manière fort complète toutes les légendes et toutes les croyances religieuses des naturels de cet archipel.

(2) Wesley, réformateur anglais, était le chef de la secte des méthodistes. C'était un homme de mœurs irréprochables; sa religion n'était pas nouvelle, mais plutôt une renaissance du christianisme. Il a laissé de nombreux écrits formant 32 volumes in 8°.

protestants, sont nuisibles et ils croient avoir converti les indigènes, lorsque ceux-ci savent réciter des versets de la Bible ou chanter des psaumes (1).

A huit milles d'Apia se trouve le centre de la mission anglicane, ayant une étendue d'environ 121 hectares. L'institut de *Maluva* compte environ 100 élèves qui, après avoir achevé leurs études, retournent dans leur village en qualité d'instituteurs et de catéchistes. Comme tels ils ont plus ou moins d'influence, mais de l'avis des hommes compétents, cette influence pourrait être bien plus utile au développement intellectuel, si les missionnaires consacraient moins d'années aux études religieuses et plus d'années aux études classiques, car la disproportion est énorme.

Les missionnaires protestants ont leur imprimerie et publient un journal pour faire de la propagande. Il existe en outre à Apia un journal indépendant : *The Samoa Times*.

Les Samoans, qui ont adopté le christianisme, observent le dimanche comme jour de prière et de repos et dans toutes les cases on récite les prières, *lotu*, en commun. Beaucoup d'entre eux observent encore, mais en secret, le culte de leurs anciens dieux domestiques, comme jadis les Romains le pratiquaient à l'égard de leurs dieux lares.

Quoique les néophytes catholiques soient en minorité, il

(1) Ces lignes étaient écrites, lorsque nous avons lu un extrait d'une lettre, publiée dans le *Post*, du major Wiseman, l'explorateur allemand en Afrique.

« Les missionnaires catholiques, dit-il, possèdent ce que n'ont pas nos missionnaires allemands, l'esprit de discipline. Ils emploient dans leurs entreprises des procédés éminemment pratiques, payant avec dévouement de leur personne.

« Ils enseignent avant tout le travail aux indigènes et ensuite ils leur apprennent à prier. Ils *commencent* par *civiliser* et ils font de la conversion aux dogmes chrétiens non pas la fondation mais le couronnement de leur œuvre. »

Ce sont à peu près les mêmes idées que Stanley émet dans son ouvrage : *A travers le continent mystérieux*.

faut dire à leur louange qu'ils sont soumis, sincères dans leur conversion, difficiles à se laisser entraîner aux anciennes pratiques du paganisme ou à la guerre.

Avant de passer à l'instruction publique, ajoutons que les missionnaires anglicans disposent d'énormes ressources provenant de la Société biblique de Londres, dont le capital s'élève annuellement à des millions.

L'instruction populaire est encore bien arriérée à Samoa et très inférieure à celle qui se donne aux îles Hawaii. Dans ces dernières îles, il existe partout des écoles canaques et anglaises dont la fréquentation est obligatoire à partir de 6 jusqu'à 14 ans. Presque tous les Hawaïens savent lire et écrire leur propre dialecte et beaucoup d'entre eux connaissent correctement l'anglais. On ne peut en dire autant des Samoans; l'enseignement primaire est négligé en faveur de l'instruction religieuse protestante et les efforts des instituteurs qui sortent des écoles des missionnaires sont presque nuls, attendu que l'instruction n'y est pas obligatoire; cependant on peut affirmer que les enfants ont une aptitude naturelle et énormément de mémoire.

En un mot c'est le système d'enseignement qui est mauvais.

En dehors des séminaires, dont nous avons fait mention, il n'existe à Apia que deux écoles sérieuses, mais uniquement fréquentées par les enfants des étrangers. Dans le couvent de la mission catholique fondé en 1864, il y a une école anglaise pour filles, dirigée par deux sœurs françaises, une irlandaise et quatre indigènes.

Les protestants eux-mêmes reconnaissent que l'œuvre des dignes sœurs ne mérite que des éloges.

La conséquence de cette situation est que les plus instruits des enfants savent à peine lire et écrire et que la plupart croupissent dans l'ignorance.

Lorsqu'il y aura un gouvernement stable, son premier devoir devra consister à établir de bonnes écoles primaires dans tous les districts et à rendre l'instruction obligatoire.

Nous allons maintenant consacrer quelques lignes à décrire les mœurs de la population samoanne.

L'ancien régime des castes, avec son despotisme, a longtemps régné dans quelques îles de l'Océanie et dans l'Inde, où il existe encore. Heureusement pour l'humanité, il a disparu dans le Pacifique ; toutefois on en rencontre encore quelques vestiges chez les Samoans. Grâce au christianisme et aux missionnaires, le peuple finira par comprendre que tous les hommes sont frères devant Dieu. Là où règne la loi chrétienne, il continuera à exister des distinctions sociales et naturelles, qui sont la base même de la société ; mais le système des castes proprement dit finira par disparaître.

Chez les Samoans, la division des indigènes en classes et l'influence de l'hérédité sont encore profondément enracinées. Il existe dans quelques îles d'anciennes familles sans autorité, sans influence politique, mais que le peuple a de tout temps respectées. Rien, dans leur manière d'agir ou de vivre, les distingue des autres habitants ; cependant, disons-le à leur louange, jamais ils n'ont abusé du prestige qui s'attache à leur aristocratie héréditaire. La seule distinction que l'on remarque chez eux est une belle stature, un port noble, plein de dignité et un beau physique. Parmi ces familles on cite les *Malietao*, les *Laupepa* et quelques autres.

Les Samoans se distinguent par une politesse exquise, tant dans leur langage que dans leurs rapports journaliers, ce que quelques-uns attribuent au système des castes tel qu'il existe encore chez eux.

Un peuple poli, affable et qui se respecte, est généralement hospitalier envers les étrangers. Les Samoans possèdent ce sentiment à un si haut degré que le D^r Turner les cite comme les gens les plus hospitaliers du Pacifique. Ceci est tellement vrai qu'il existe dans les villages des cases spacieuses destinées à héberger les voyageurs et les étrangers (1). Tous les habitants

(1) A Rio Grande do Sul (Brésil), lorsqu'on élève une de ces vastes constructions nommées *estancias*, on commence par construire d'abord le

sont requis à leur porter les aliments nécessaires et les soirées se passent en danses et en divertissements.

Il en résulte qu'en temps de paix le Samoan est doux, paisible et généreux. Malheureusement les rivalités entre familles et chefs viennent bien souvent troubler cette quiétude.

Ils traitent leurs femmes avec douceur. Elles s'occupent des travaux de ménage, tandis que les travaux pénibles sont réservés à l'homme : ce qui est tout le contraire chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Les enfants issus des mariages entre indigènes sont nombreux, sains et robustes ; n'étaient-ce les guerres civiles, aucune décroissance de population ne serait à craindre.

Anciennement la polygamie régnait chez les Samoans ; mais bien rarement deux femmes du même mari habitaient sous le même toit. C'est par cupidité que le mari renvoyait sa femme à sa famille, afin d'en prendre une autre qui devait lui rapporter en dot *de fines nattes* et des cadeaux pour les membres de sa famille. Les missionnaires ont eu beaucoup de peine à combattre ces unions illicites et anti-sociales, dont il y a encore quelques exemples de nos jours. Jadis, pour contracter mariage, une dot et le consentement des parents suffisaient, mais actuellement on y met des formes légales et chrétiennes.

Le mariage donne lieu à des festins vraiment homériques ; ils commencent deux jours avant la cérémonie et continuent jusqu'à ce que tous les vivres soient consommés. Tous les habitants du village y prennent part et après les festins on danse pendant toute la nuit. La cérémonie du mariage rappelle assez les coutumes pratiquées parmi les Juifs. Il y a comme chez nous la corbeille de la mariée, avec cette exception que les cadeaux sont élevés en l'air pendant qu'on proclame le nom des donataires aux grands applaudissements des convives.

quartier destiné à héberger les voyageurs, auxquels on accorde une hospitalité généreuse et digne de l'ancien renom de cette province. On ne saurait se faire une idée du luxe qui règne dans le quartier des hôtes.

Comme à Hawaii, les indigènes adoptent souvent les enfants de leurs amis qu'ils élèvent avec beaucoup de soins. L'infanticide n'y a jamais été pratiqué, ce qui est malheureusement souvent le cas à Hawaii.

En général les Samoans sont de bons maris et chérissent leurs enfants. Les femmes sont tellement respectées, même de leurs ennemis, que plus d'une fois elles ont servi d'intermédiaire pour conclure la paix.

La Pérouse, dans l'histoire de son voyage, cite les Samoannes comme étant luxurieuses et dévergondées ; ce qui est formellement démenti par les voyageurs modernes, les navigateurs et les missionnaires. La chasteté, la pureté des mœurs a presque toujours prédominé, tant chez les femmes mariées que chez les filles, même avant l'introduction du christianisme.

Avant de passer à un autre sujet, nous consacrerons quelques lignes aux funérailles, aux usages guerriers et au caractère moral de ce peuple.

Les cérémonies mortuaires se sont toujours passées d'une manière fort simple. Ensevelir les cadavres enveloppés dans une espèce de linceul, les déposer presque à fleur de terre et y entasser des pierres ; voilà en quoi consistaient jadis toutes leurs cérémonies funèbres. Chez beaucoup de peuplades on dépose sur la tombe des armes et des provisions, (comme nous l'avons vu chez les Indiens Payaguas), mais les Samoans, d'après leurs idées, croyaient que ces objets devaient se trouver en abondance dans la vie d'outre-tombe. Ne pourrait-on pas en conclure qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à une vie future, mais interprétée à leur façon ? Les chefs éminents seuls étaient embaumés, tel que cela se pratiquait chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande.

Les coutumes chrétiennes ont depuis prévalu ; actuellement on entoure les tombes d'arbustes et de fleurs que l'on entretient avec soin.

Quant aux mutilations personnelles encore en usage, en signe de deuil, dans quelques îles voisines, les Samoans y ont renoncé ;

seules les femmes se contentent de se faire de petites entailles laissant de légères cicatrices en signe de manifestation du chagrin que leur cause la perte d'un parent ou d'un chef.

Par suite des dissensions et des querelles entre les chefs, et à cause du caractère indépendant des naturels, l'état de guerre n'a cessé de régner pendant des années et est devenu chez eux presque une habitude. Ce qui y a contribué pour beaucoup, c'est le manque d'un gouvernement central absolu.

Grâce à l'ascendant que les missionnaires ont su prendre sur l'esprit de leurs ouailles et aux idées chrétiennes qu'ils ont su leur inculquer, les luttes civiles sont devenues moins fratricides et bien des fois ils ont réussi à les faire cesser ou à conclure des armistices. La confiance qu'inspire aux naturels la mission qu'ils exercent, leur a permis de recueillir des notions curieuses et exactes sur les guerres d'autrefois.

Nous passerons sous silence toutes les horreurs que commettent certains peuples sauvages à l'égard des vaincus. Cependant, de l'aveu des missionnaires, jamais le cannibalisme n'a existé chez les Samoans à l'instar de leurs voisins des Nouvelles-Hébrides et des îles Fidji.

Ce sont les Français qui leur ont fait une réputation de férocité et de cannibalisme à cause du massacre de quelques marins de l'équipage de La Pérouse à Tutuila en 1787. Ce triste événement eut lieu par suite d'un malentendu, semblable à celui qui coûta la vie au capitaine anglais Cook à l'île d'Hawaii.

Les corps des Français furent respectueusement ensevelis à un endroit tenu secret et depuis découverts par les catholiques. En suite de cette découverte, le gouvernement français fit transporter leurs ossements à Brest et en 1884 on érigea sur le même emplacement un monument funéraire en corail blanc orné d'une plaque commémorative en bronze.

Cependant tous les Français ne furent pas tués ; lors de l'arrivée des premiers missionnaires, le fils du charpentier vivait encore à Manua où il s'était marié avec une indigène.

Jadis leurs armes consistaient en lances, javelots, casse-têtes, frondes et couteaux. Il y a quelques années, on a commencé à adopter les anciennes armes à feu.

Encore tout récemment, par suite des intrigues de quelques maisons européennes et en dépit des efforts des grandes puissances pour empêcher l'introduction des armes de précision, les indigènes ont pu se procurer des fusils à répétition et se chargeant par la culasse.

Les Samoans, ainsi que les Maoris, sont fort habiles à construire des forts, des ouvrages en terre et des barricades. Pour prendre d'assaut par mer les forts ennemis, ils se servent de grands canots de guerre doubles, garnis de palissades et capables de porter jusqu'à deux cents guerriers.

En général, ils sont intelligents et pourraient aisément, dans de bonnes conditions sociales, atteindre à un haut degré de civilisation. Ils ont l'esprit d'observation très développé, mais malheureusement il leur manque l'instruction élémentaire, ce qui fait que leur intelligence est circonscrite dans certaines limites naturelles.

Certes ils ont les défauts communs à tous les enfants de la nature. L'ambassadeur Hawaïien M. Poor les décrit ainsi : « En caractère personnel les Samoans sont inférieurs aux Hawaïiens et beaucoup de principes moraux leur font défaut. Leurs plus grandes faiblesses sont les larcins et les petits mensonges. »

Les larcins qu'il met à leur charge ne sont pas chez eux un vice de caractère, mais plutôt une habitude de communisme qui règne encore dans les familles. Qu'on consulte les publications des missionnaires catholiques; elles constatent que les maisons des indigènes, les habitations des négociants et les églises sont rarement fermées à clef, et cependant il n'y manque jamais rien.

M. Poor dit encore dans son rapport que les bonnes qualités qui distinguent l'homme sont faiblement développées chez les Samoans et qu'ils sont fort paresseux.

Ne perdons pas de vue que la nature leur fournit des vivres en telle abondance qu'ils ne sont pas, pour ainsi dire, obligés de pourvoir à leur subsistance. A mesure que la civilisation chrétienne pénétrera chez eux, ce peuple, grâce à ses goûts simples, finira par rivaliser avec ses frères plus éclairés d'Hawaii.

Il leur faudrait un gouvernement éclairé plus que fort, pour ne pas dire despotique.

Leur roi actuel possède l'énergie nécessaire pour faire respecter les lois et développer en eux les bons sentiments qui n'existent qu'à l'état latent dans leur organisation, mais ses efforts sont souvent paralysés par l'influence de certains étrangers, qui transgressent les limites que leur assigne le droit des gens.

C'est de cette influence et du manque de titres de propriété que les blancs ont profité pour acquérir des terres au moyen de ventes frauduleuses, afin d'agrandir leurs propriétés et de chercher des prétextes, sans fondement, pour entrer en conflit avec le gouvernement indigène.

Les guerres intestines ont beaucoup contribué à spolier les propriétaires de leurs terres, que les vainqueurs ont vendues à leur profit comme indemnité de guerre. Il n'existe à l'égard des titres de propriété aucune loi et la transmission se fait au moyen de lois orales. Il en est résulté que les Anglais, les Américains et surtout les Allemands ont tâché d'acquérir des terres au prix de 1/4 à 1 dollar (1.25 à 5 fr.) par acre équivalant à 40 1/2 ares. Les meilleures terres situées au bord de la mer n'ont pas dépassé 5 dollars par acre.

Les Allemands prétendent être propriétaires de la moitié de l'île d'Upola. Des 2787 kilomètres carrés, dont se compose tout l'archipel, ils s'arrogent la possession de plus de 600 kilomètres carrés. Une compagnie anglaise élève de son côté des prétentions à la propriété de vastes terrains (1).

(1) Nous extrayons d'un long article de l'*Edinburgh Review* de juillet 1886 ce qui suit :

On réclame avec instance l'institution d'un tribunal d'investigation, car la majeure partie de ces acquisitions sont illégales.

Il est à craindre qu'une grande quantité des riches terres de cet archipel et surtout de l'île d'Upola ne passe entre les mains des étrangers, avant que les naturels aient pu apprécier leur importance et leur valeur intrinsèque. Toutefois il est à espérer que les derniers événements, que nous relaterons plus loin, les mettront sur leurs gardes, mais il sera peut-être trop tard, car les blancs, et principalement les Allemands, leur auront déjà enlevé, par ruse ou autrement, ce qui leur reste encore.

Le même fait est arrivé à l'île d'Hawaii, où les monopolisateurs, *land-grubbers*, ont acquis d'immenses quantités de terres en abusant de la naïveté et de l'inexpérience des Canaques. Ces *land-grubbers* immobilisent une grande partie de terrain au détriment de l'agriculture et de l'industrie.

Gouvernement. — Le système de gouvernement, qui existe à Samoa depuis les temps les plus reculés, a assez de rapport avec le système féodal du moyen âge, l'élément religieux excepté.

L'archipel est divisé en neuf districts administrés par un gouverneur ou un roi pour chaque district et dont les pouvoirs sont bien définis et limités. Si ces gouverneurs abusent de leur autorité, une assemblée générale peut les destituer et en élire d'autres.

Outre ces neuf chefs, il y a une autorité supérieure ou roi

Environ 100.000 acres furent acquis par les Allemands au prix de quelques pence par acre. Les naturels furent trompés en signant des documents dont ils ne comprenaient pas le premier mot et qui donnent aux occupants un titre de propriété.

Actuellement en 1886, les Allemands réclament 232.000 acres de terrain (93.960 hectares) et les Anglais pas moins de 357.000 acres (144.585 hectares). Il y a cependant une énorme différence entre les prétentions des Allemands et celles des Anglais. Les premiers ont mis leurs réclamations en exécution, en occupant et en mettant en culture autant de terres que leurs moyens le leur permettent, tandis que les prétentions de ces derniers n'existent que sur papier et n'ont pas été appuyées par le gouvernement anglais.

suprême, *Tupu*, mais son pouvoir est souvent contesté à cause des rivalités de la part de quelques chefs subalternes.

C'est dans l'ancienne famille des *Malietao* que les assemblées ont souvent choisi leur roi. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Le mécanisme du gouvernement féodal des Samoans est tellement compliqué que nous renonçons à entrer dans plus de détails dans la crainte de fatiguer nos lecteurs.

Les Allemands ont pris prétexte des modifications que l'on apporta, il y a quelques années, au système gouvernemental pour déporter le roi légitime *Malietao* et mettre à sa place *Tamasese*, un petit chef rebelle, véritable homme de paille. Cette aggravation d'usurpation en dépit du droit des gens suscita d'énormes difficultés, froissa l'orgueil des Samoans et aliéna toutes les sympathies aux Allemands.

Dès cette époque, les habitants recherchèrent la protection de l'Angleterre, des États-Unis et des Hawaïens. Au début l'attitude de ces deux premières puissances a été fort indécise et très équivoque. On l'a attribuée au manque de renseignements précis au sujet de ces démêlés.

Il s'est passé, vers cette époque, à l'île d'Apia un fait sans précédent et qui mérite d'être signalé.

A partir de 1839, les relations du gouvernement samoan avec les puissances étrangères eurent lieu par l'intermédiaire des consuls américain, anglais et allemand. Ce dernier n'entra en fonctions que depuis une vingtaine d'années.

Par suite des guerres incessantes qui eurent lieu de 1868 à 1879 et malgré les précautions des belligérants, les propriétés des étrangers à Apia eurent beaucoup à souffrir. Les chefs des deux partis, *Malietao Laupepa* et *Taimua Faipule*, cessèrent de commun accord les hostilités. En vertu d'une convention, ils établirent à Apia une municipalité dont l'administration fut confiée aux trois consuls. D'ailleurs le territoire de cette municipalité a très peu d'étendue et compte à peine 383 habitants,

dont 165 de race blanche et 218 métis. Parmi les blancs, les Allemands sont en majorité (1).

En dehors de la municipalité, il y a encore dans l'île d'Apia une population de 126 métis et 75 habitants de race blanche.

En vertu des règlements intérieurs, l'ordre et la paix ont toujours continué à régner, mais les étrangers se sont bien des fois plaints des agissements des consuls, qui bien souvent outrepassent les pouvoirs stipulés par la convention, et surtout de ceux du consul allemand, dont les décisions sont souvent fort arbitraires.

Monnaie. — Jadis à Samoa les nattes fines représentaient les billets de banque et la grosse verroterie bleue servait d'étalon monétaire.

De nos jours, une maison allemande y a introduit des pièces de monnaie dépréciées en France et surtout des dollars et leurs subdivisions, péruviens, chiliens, boliviens, valant au bas mot 73 cents au dollar. On évalue que les introducteurs en ont importé pour environ 300,000 dollars qu'ils ont réussi à placer au pair et sur lesquels ils ont réalisé, d'après M. Poor, d'énormes bénéfices. Depuis l'établissement d'une puissante maison anglaise et l'influence britannique aidant, le monopole monétaire, qui était exclusivement dans les mains des Allemands, a considérablement diminué.

Précédemment nous avons dit quelques mots de l'industrie et du commerce. Qu'on nous permette ici de compléter ces renseignements.

Si l'industrie de cet archipel est encore à l'état rudimentaire, il faut l'attribuer à la paresse et à l'indolence sans exemple

(1) D'après une dépêche de Bismarck, il y avait en 1885 dans cette municipalité 81 résidents allemands et américains. Les Allemands possèdent dans la municipalité d'Apia des propriétés pour environ 900.000 francs et leurs maisons commerciales comptent près de 50 employés, tandis que les Américains n'en possèdent que pour une valeur de 175.000 dollars et n'ont qu'un personnel de 7 employés.

de la plupart des indigènes, la nature leur fournissant abondamment et sans travail presque tout ce qui est nécessaire à leurs besoins matériels.

Parmi les produits du sol, plaçons en première ligne la noix de coco, *copra*, dont le rendement est évalué à 4,000 tonnes par an. Cette quantité ne constitue pas le quart de ce que pourraient produire les arbres, s'ils étaient proprement cultivés. Les naturels en font un gaspillage énorme et laissent pourrir des milliers de fruits au pied des arbres.

Deux grandes maisons se partagent le commerce des noix de coco : une maison anglaise ayant son siège à Auckland et la compagnie hambourgeoise déjà citée (1). Il existe, il est vrai, encore quelques maisons de moindre importance.

L'huile qu'on extrait des noix de coco sert principalement à la manufacture des bougies, savons, etc.; elles fournissent en outre une excellente huile de table égale à la fine huile d'olive. Des résidus on fabrique des tourteaux pour le bétail et pour la fertilisation des terres. Les déchets de la bourre de la fibre extérieure s'emploient à fertiliser les arbres précieux et sa décomposition forme une espèce de terre de bruyère.

De l'écorce des noix de coco, on fabrique des cordages réputés pour leur solidité et leur longue durée. On s'en sert dans la marine et pour une foule d'autres usages. Ce sont les vieillards qui s'occupent spécialement de ces ouvrages.

Le coton, qui vient en deuxième ligne, est le produit presque exclusif des plantations allemandes. On estime la quantité exportée pendant ces dernières années à environ un million

(1) D'après une dépêche de Bismarck, cette compagnie possède 50 stations ou succursales dans les îles Samoa et beaucoup d'autres sur les divers points de l'Océanie.

L'*Almanach de Gotha* estime qu'en 1878 la totalité du commerce d'exportation allemande en Océanie se montait à 7,021,000 marcs, dont plus de la moitié consistait en noix de coco. Les chiffres postérieurs n'ont pas été publiés.

de kilogrammes par an. La fibre est de bonne qualité et la vente en est très fructueuse.

La principale industrie des indigènes consiste dans la fabrication des nattes, *ie*, et des étoffes, *siapo*.

Ils emploient l'écorce du mûrier à papier⁽¹⁾ pour fabriquer le *siapo*; sa préparation exige beaucoup d'adresse et de main d'œuvre.

La nature fournit abondamment aux indigènes les matières colorantes qu'ils marient avec beaucoup de goût et les dessins, dont ils ornent ces étoffes, ne manquent pas d'originalité. On les fabrique en toute dimension jusqu'à 100 mètres de longueur; elles servent d'habillements aux deux sexes, de rideaux et à beaucoup d'autres usages.

Les nattes les plus fines, *ie Togna*, tissées à la main, constituent le produit le plus précieux et le plus délicat de l'industrie samoanne. Les indigènes les tiennent en si haute estime que jadis ils ne consentaient pas à les vendre, à moins d'une impérieuse nécessité. Elles font l'ornement de la corbeille de la mariée: c'est encore une espèce de monnaie ou plutôt des billets de banque servant à l'achat et à la vente des terres. Plus elles sont anciennes, plus elles augmentent de valeur, et on les estime valoir de 20 à 400 dollars, fr. 100 à 2000 francs. Ceci s'explique aisément par ce fait que le tissage d'une natte extra-fine exige plusieurs années de travail. Elles sont de couleur jaunâtre et si souples qu'elles durent pendant plusieurs générations. Les naturels les fabriquent au moyen des feuilles du *Pandanus* ⁽²⁾ nain qui croît en abondance dans toutes les îles. Il y a d'autres variétés de

(1) *La Broussonetia papyrifera* appartient à la famille des Moracées. Les Japonais en font un excellent papier; vu le prix exclusivement bas de l'écorce de ce mûrier, on a lieu d'être surpris que des spéculateurs ne l'aient pas encore importé en Europe pour la fabrication du papier.

(2) La famille des *Pandanus* se compose de 7 genres et 75 espèces. Ses feuilles, de même que celles du *Pandanus utilis*, servent à faire des nattes, des sacs, des chapeaux, des cordages, etc. C'est au moyen des feuilles du

nattes fines que l'on confectionne avec l'écorce de l'*Hibiscus* nain et du *Pandanus* ordinaire.

De nos jours on pourrait recueillir assez de nattes fines et communes pour en faire un important article d'exportation. Les indigènes les nettoient avec le suc de l'orange ou du citron sauvage. De même que le *siapo*, la préparation de la paille exige beaucoup de main d'œuvre et une certaine habileté.

Les côtes des feuilles du *Pandanus* et du bananier servent à faire d'élégants paniers. Le cocotier fournit aux Samoans des feuilles dont ils fabriquent des éventails remarquables par leur solidité et leur élégance.

A cause des innombrables bancs de corail, la récolte de cette substance est l'objet d'une industrie et d'un commerce fort actif entre San-Francisco et Sydney. Il en est de même des coquillages, parmi lesquels il y en a de fort jolis et de très rares. Les naturels en font des bracelets et des colliers à leur usage et les petites espèces servent à faire des bijoux montés sur or ou argent.

En général les indigènes sont d'une dextérité à rendre jaloux le meilleur artisan d'Europe. Il est regrettable que leur indolence les empêche de mettre à profit les talents dont la nature les a dotés. C'est surtout dans la construction des canots qu'ils font preuve d'un talent vraiment naturel et qu'envierait le plus habile constructeur. Leurs canots sont ou creusés dans un seul tronc ou habilement ajustés au moyen de planches ayant des courbes gracieuses. Aux extrémités il y a des sculptures artistement faites d'après de bons modèles. Jadis, du temps de leur âge de pierre, les haches étaient faites de basalte à grain fin et compact.

La même adresse se fait remarquer dans la construction des cases. L'intérieur en est ingénieusement distribué. De jolies nattes postiches remplacent les murs; le toit est couvert de

Cartudovica palmata ou *Bombanaza* croissant dans le haut Pérou que se fabriquent les chapeaux de paille dits Panama, parce que c'est de la ville de Panama que l'on apporta jadis les premiers chapeaux de ce genre.

feuilles de cocotiers. En somme elles sont propres et très bien tenues, comme il convient à toute bonne ménagère.

Avant de passer à l'histoire ancienne et moderne des îles Samoa, nous allons jeter un rapide coup d'œil sur le commerce et les communications extérieures de ces îles.

La majeure partie des importations est destinée à l'usage presque exclusif des étrangers et au ravitaillement des navires. Les Allemands ont publié dans leurs journaux que presque tous les articles d'importation venaient de l'Allemagne, surtout la houille et la bière, mais la statistique et les rapports mêmes de leur consul prouvent le contraire.

La navigation étant entièrement libre, il est presque impossible de donner même approximativement la valeur totale du commerce actuel, les renseignements que l'on pourrait puiser aux divers consulats étant incomplets. D'ailleurs citons un exemple : la société hambourgeoise, dans les mains de laquelle se trouve presque tout le commerce allemand, garde un profond secret sur ses opérations. L'opinion publique a interprété ce silence à son désavantage et le bruit a couru que, si son gouvernement et certains grands personnages ne lui étaient pas venus en aide, sa situation serait devenue fort précaire.

Les Allemands ont fait publier en Europe une statistique détaillée sur leur commerce à Samoa depuis 1876 jusqu'en 1885. Il est à remarquer que l'*Almanach de Gotha* ne donne pas les chiffres postérieurs à 1885.

Leurs évaluations pour l'année 1885 accusent 200,000 marcs en plus à l'importation et 300,000 à l'exportation que les chiffres cités par Bismarck dans une dépêche à l'ambassadeur allemand à Washington. Il est à supposer que les uns ne sont pas plus exacts que les autres. Nous préférons nous en tenir au rapport du D^r Steubel, consul allemand à Apia, qui évalue les transactions en lettres de change des négociants allemands à 112,000 dollars et celles des autres nationalités à 107,000 dollars.

Les rapports qui font le plus de foi sur les lieux mêmes sont ceux de l'ambassade hawaiienne. En voici un résumé :

Les importations y sont évaluées à 400,000 dollars dont un tiers est de provenance anglaise et australienne, un tiers de provenance américaine et l'autre tiers, le moins fort, de l'Allemagne.

D'après des sources officielles, les cotonnades et armes à feu (à l'exception des armes de précision) viennent d'Angleterre; les ustensiles et provisions d'Amérique et le reste d'Allemagne.

Les exportations sont de 250,000 à 300,000 dollars, dont les trois quarts sont à destination de l'Allemagne.

Beaucoup d'articles importés sont réexportés pour les ports des archipels voisins, surtout pour Tonga ⁽¹⁾, Apia étant l'entrepôt le plus important du Pacifique austral.

Les Samoans, malgré leurs talents nautiques, n'ont jamais entrepris des expéditions lointaines, comme les insulaires des îles Fidji et Tonga. Cependant les anciens du district de *Fateolili* gardent le souvenir d'une flottille composée de grandes pirogues de guerre partie pour une destination inconnue et dont on n'a plus jamais entendu parler. Toutefois les indigènes de l'île *Funafute* ou *Ellice*, hommes d'une taille gigantesque, se prétendent originaires du district susnommé, de même que les naturels de l'île *Nugonor* ⁽²⁾ se disent être les descendants des Samoans, dont les ancêtres débarquèrent chez eux ayant à la tête de leur expédition un chef nommé *Vave*. Cette coïncidence est assez étrange.

Il ne nous reste plus qu'à consacrer quelques lignes aux communications extérieures et postales.

(1) L'archipel Tonga ou des Amis fait partie de la Polynésie. Il se compose de trois îles volcaniques et d'une centaine de récifs. On estime sa population à 50,000 habitants, tous convertis au christianisme.

(2) *Nugonor* ou *Monteverde*, une des îles Carolines ou Nouvelles-Philippines. Cet archipel, qui se compose de plus de 500 îles, fut découvert par les Espagnols vers le milieu du XVI^e siècle. On évalue sa population à environ 30,000 habitants de race malaise ou Papous.

Les steamers, qui font le service des malles d'Angleterre pour l'Australie, ne font pas échelle au principal port du groupe samoan. Quoique ces îles se trouvent sur la ligne de navigation de la Californie et de la Nouvelle-Zélande, ils se bornent à rester au large de Tutuila sans prendre de frêt, et juste assez de temps pour débarquer la malle et les passagers à bord d'un cutter allemand, qui les y attend. La compagnie Oceanic, en s'écartant de sa route habituelle, rendrait un immense service au commerce d'Apia et de San-Francisco, tout en augmentant le trafic des îles Sandwich. Lorsqu'on aura percé l'isthme de Panama, d'autres lignes y suppléeront, mais au détriment du commerce de la Californie.

A ce défaut, Samoa est desservi par un grand steamer du *Norddeutscher Lloyd*, qui fait mensuellement le trajet de Sydney à Apia par Tonga et vice-versa. A Sydney, il est en correspondance avec la ligne faisant le service direct avec Hambourg par Melbourne et Adélaïde. Outre ce steamer, il y en a encore un plus petit, subsidié par le gouvernement de la Nouvelle-Zélande, faisant toutes les six semaines un voyage d'Auckland à Tonga, Apia, Taïti, Raratonga et retour.

Mais là ne se bornent pas les relations extérieures avec les îles Samoa. Il y a encore beaucoup de navires naviguant dans l'océan Pacifique qui y relâchent pour attendre des ordres et depuis nombre d'années les baleiniers en ont fait un lieu de ravitaillement. En suite des troubles causés par les prétentions allemandes, les Anglais, les Américains et les Allemands y ont continuellement des navires de guerre.

Le trafic commercial proprement dit se fait avec San-Francisco par cinq ou six voiliers ayant un chargement de diverses marchandises ou *general cargo*. La Compagnie allemande reçoit par an un certain nombre de navires qu'elle réexpédie ou sur lest ou chargés de noix de coco. Le cabotage entre les diverses îles, l'Australie et la Nouvelle-Zélande a lieu au moyen d'embarcations, variant en grandeur, et dont plus de la moitié naviguent sous pavillon allemand. Une dépêche de

Bismarck relate qu'en 1858 ses concitoyens possédaient à Apia vingt et un navires jaugeant 1519 tonneaux, tandis que les Américains n'en possédaient aucun. Cependant la statistique officielle du port de San-Francisco donne l'arrivée de Samoa en 1885 de 6 navires américains jaugeant 1256 tonnes et le départ pour Samoa de 10 navires américains, ensemble 1919 tonnes, et d'un seul navire allemand jaugeant 540 tonnes.

Les Allemands ont fait publier en Europe dans leurs journaux le mouvement du port d'Apia depuis 1876 jusqu'en 1886. Pendant les neuf dernières années, la moyenne a été de 146 navires par an, dont 93 allemands, tandis qu'en 1886 il n'y a eu qu'un total de 88 navires et quatre vaisseaux de guerre, dont un allemand. Ces 88 navires firent 235 voyages représentant un jaugeage de 22,003 tonnes. L'élément allemand y figure pour 37 navires avec 170 voyages et un jaugeage de 14,588 tonnes.

Ceci nous amène naturellement à donner quelques détails sur les communications postales.

Ce service laisse énormément à désirer, les indigènes n'étant pas encore assez instruits. Il existe à Apia un service postal particulier avec l'étranger sous la direction de deux commissions, l'une nommée par le roi, l'autre par la municipalité étrangère et fonctionnant sous le contrôle des trois consuls. A la tête de ce service se trouve un directeur, dont les émoluments consistent dans le produit de la vente des timbres-poste, mais il a à sa charge tous les frais postaux. Le transport de la malle se fait par deux steamers locaux et par la ligne de l'Australie qui reçoit les dépêches à Tutuila.

Depuis que les allemands ont détrôné et exilé le roi Malietoa en 1887, le service est entre leurs mains. Herr Schultzer, commis du consulat Allemand, a été nommé directeur et son bureau se trouvant dans la même chambre que celui du consulat, la distribution des dépêches se fait au gré du consul. L'Angleterre seule envoie les sacs avec la malle au consulat anglais. On comprend quel tolle général il y a eu de la part des résidents

étrangers, qui pâtissent du déplorable état de choses qui existe actuellement à Samoa (1).

La seconde partie de cette notice aura pour objet l'histoire ancienne et moderne de Samoa.

Cette dernière partie donnera, d'après des renseignements puisés à des sources officielles, un récit succinct mais fidèle des démêlés des autorités allemandes avec les divers chefs de Samoa et deux puissances étrangères. L'animosité de part et d'autre devint si grande qu'elle dégénéra en guerre civile, non sans effusion de sang. Il est à espérer que le nouveau chancelier de l'empire sera plus conciliant que son prédécesseur et nommera d'autres agents consulaires en lieu et place de ceux qui ont semé le trouble et attisé la guerre civile dans l'archipel de Samoa.



(1) Voici ce qu'on lit dans un journal américain, *le World*, du 28 janvier 1887 :

L'article étant assez long, nous n'en donnerons qu'un résumé.

« Les dépêches américaines devant forcément passer par les mains des employés du consul allemand, il lui est facile de ne pas délivrer telles dépêches qu'il a intérêt à garder. En tout cas, des lettres de la plus grande importance, concernant les affaires de l'État et que l'on sait positivement avoir été mises à bord du steamer postal en Amérique, n'ont jamais été distribuées à Samoa. Connaissant l'animosité des Allemands à l'égard des Américains, tout commentaire devient superflu. Il est évident que la malle américaine à Samoa peut être soustraite si le consul allemand le juge nécessaire et il est peu probable que ce fait puisse être découvert.

» C'est pourquoi le consul des États-Unis et le capitaine Mullan craignant que des dépêches importantes ne tombent dans les mains des Allemands, ont décidé d'envoyer le *Nipsic* à Tutuila à la rencontre du steamer postal. En outre, les autorités américaines se proposent d'envoyer le lieutenant Hawley à Auckland par le steamer postal, afin de pouvoir communiquer directement avec le gouvernement.

» On a gardé le plus profond secret sur le départ du *Nipsic* et du lieutenant Hawley, dans la crainte de représailles de la part des Allemands. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 MARS 1891.

ORDRE DU JOUR: 1° Procès verbal. — 2° Adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine et à LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre à l'occasion du décès de S. A. R. le prince Baudouin. — 3° Nécrologie. Décès de M. Alfred Geelhand, membre effectif et de M. le baron Marbais du Graty, membre correspondant. — 4° Correspondance. — 5° Sociétés correspondantes. — Conférence du R. P. F. DE HERT sur *les Alpes Suisses*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et le R. P. F. de Hert, membre adhérent.

1. Le procès verbal de la séance du 30 janvier dernier est lu et approuvé.

2. M. le président rappelle qu'à l'occasion de la mort du prince Baudouin, la société a fait remettre respectueusement des adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine des Belges et à LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre.

A l'adresse présentée à LL. MM. le roi et la reine ont répondu par la voie officielle du *Moniteur* ; l'adresse envoyée au comte et à la comtesse de Flandre était conçue comme suit :

« Anvers, le 24 janvier 1891.

» A LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre.

» MONSEIGNEUR, MADAME,

» La société royale de géographie d'Anvers vient respectueusement vous exprimer la part qu'elle prend dans le deuil qui en frappant la famille royale dans ses plus vives affections, retombe pesamment sur nos patriotiques populations si profondément attachées à nos libres institutions et à notre dynastie bien-aimée. Nous pleurons avec vous la mort du noble enfant qui était l'espoir de la nation.

» Puissent Vos Altesses Royales trouver un adoucissement à leur douleur dans la ferme conviction que, au milieu des épreuves, la Providence veille sur la famille royale et la patrie belge.

» Nous avons l'honneur d'être,

» MONSEIGNEUR, MADAME.

» De Vos Altesses Royales,

» Les très humbles serviteurs,

» *Le Secrétaire général,*

» P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS ».

LL. AA. RR. viennent de répondre comme suit à l'adresse de la société :

« A Monsieur le Président de la société royale de géographie à Anvers.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Leurs Altesses Royales le comte et la comtesse de Flandre ont été extrêmement touchées de l'adresse que vous leur avez fait parvenir et qui témoigne de la part que la société royale de géographie d'Anvers prend à leur vive douleur en même temps que des sentiments si affectueux que leur bien-aimé fils avait su faire naître dans tous les cœurs.

» Leurs Altesses Royales me chargent de vous exprimer ainsi qu'aux membres de la société leur sincère gratitude.

» Le grand maître de la maison de LL. AA. RR.

» Comte O. D'OUTREMONT DE DURAS. »

3. M. le président rend hommage à la mémoire de M. Alfred Geelhand, conseiller de la société, qu'une mort inopinée vient d'enlever à ses nombreux amis. M. Geelhand affectionnait beaucoup la société royale de géographie, à laquelle il a rendu des services signalés. On se rappelle qu'en 1885 il prit une part active à l'organisation de l'exposition universelle d'Anvers et qu'à cette occasion il publia dans les *Bulletins* de notre société un mémoire intitulé : *Le Congo à l'exposition d'Anvers* (1).

Ce fut sur sa proposition que la société royale de géographie résolut, en 1885, de prendre l'initiative de l'organisation du musée géographique, maritime, commercial et industriel (2).

(1) V. t. X, p. 384.

(2) V. t. X, pp. 167 et 363, et t. XI, p. 173.

M. Alfred Geelhand remplit les fonctions de vice-président de la commission chargée de recueillir les objets destinés au musée et le 9 juillet 1886, l'administration communale le nomma membre de la commission administrative du musée, auquel, depuis cette époque, il consacra tous ses loisirs.

M. Geelhand, qui avait fait partie de la commission de réception du célèbre voyageur Stanley, projetait dans les derniers temps l'organisation par la société royale d'harmonie et avec le concours de la société royale de géographie, d'une exposition générale du journalisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque. La mort de notre zélé confrère ne permettra probablement pas de donner suite à cette vaste entreprise.

M. Geelhand, qui depuis des années siégea au Conseil provincial, décéda au château de Calesberg à Schooten le 14 février dernier. Il était à peine âgé de 52 ans.

— M. le président annonce la mort de M. le baron Alfred-Louis-Hubert-Ghislain Marbais du Graty, membre correspondant de la société, né à Mons le 6 décembre 1823. Une notice nécrologique publiée à cette occasion, contient les détails biographiques suivants :

« Après avoir fait ses études à l'école militaire, aux armes spéciales, il passa dans la cavalerie et resta au service pendant une dizaine d'années.

» En 1849, il obtint, sur sa demande, sa démission d'officier dans l'armée belge et prit du service dans l'armée de la Confédération Argentine, où il entra avec le grade de major d'artillerie.

» A la suite des luttes de 1850 et 1851 entre Oribe et Rosas, et de la bataille de Monte Caceros livrée le 3 février 1851, où il commandait un régiment de cavalerie, il fut promu lieutenant-colonel.

» Nommé colonel d'artillerie et aide de camp du gouvernement national de la province de Buenos-Ayres, il occupa

en outre les fonctions d'État aux ministères des finances et des affaires étrangères.

» Élevé au grade de colonel effectif d'artillerie en 1858, il fut chargé de l'établissement de la défense militaire et du commandement général de la frontière du Chaco, ayant sous ses ordres deux régiments de cavalerie, un bataillon d'infanterie et une batterie d'artillerie de campagne.

» Sa santé l'ayant forcé de donner sa démission de gouverneur général de la frontière du Chaco, il obtint un congé de deux ans pour revenir en Europe.

» Rentré en Belgique en 1861, il fut nommé consul général de la République Argentine, fonctions qu'il ne crut pas devoir accepter; mais désirant rester en Belgique, il obtint sa démission en conservant son grade honoraire dans l'armée argentine.

» Le gouvernement du Paraguay avait songé à lui en 1863 pour le représenter en qualité de chargé d'affaires auprès du gouvernement belge; mais celui-ci ayant résolu de ne plus reconnaître un Belge comme chef de mission étrangère, le gouvernement du Paraguay l'accrédita auprès de la cour de Prusse, où il remplit ses fonctions diplomatiques jusqu'à la mort du président du Paraguay Lopez, ne voulant pas reconnaître le gouvernement qui l'avait remplacé.

» Le baron du Graty était membre de plusieurs sociétés scientifiques de l'Europe et laisse des ouvrages sur les républiques sud-américaines.

» Il était chevalier de l'ordre de Léopold, de la Légion d'honneur, et de l'Aigle-Rouge de Prusse, commandeur du Christ et officier de la Rose du Brésil et décoré de plusieurs autres ordres étrangers. L'empereur d'Allemagne Guillaume I^{er} lui avait décerné une médaille pour soins donnés aux blessés de la guerre de 1870-1871. Le baron du Graty avait organisé à cette époque un hôpital dans son château sur les bords du Rhin. »

4. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— MM. Langlois, vice-président, et J. de Bom, secrétaire de l'administration, regrettent de ne pouvoir assister à la séance.

— M. Gauthiot, secrétaire de la société de géographie commerciale de Paris, informe que M. Bonvalot, qui est revenu de son voyage au Thibet extrêmement fatigué, se trouve dans la nécessité absolue de renoncer pour quatre ou cinq mois à tout déplacement et à toute conférence en province.

Cependant M. Bonvalot est favorablement disposé à venir faire en temps et lieu le récit de ses aventures dans la patrie du P. de Deken, son compagnon de voyage.

5. Sociétés correspondantes.

— La société historique de l'Oneida (États-Unis) accuse la réception du 2^e fascicule du tome XIV du *Bulletin*.

— La direction de la revue bibliographique *Pantobiblion*, à St.-Petersbourg, demande l'échange des publications. (*Accordé*).

-- Même demande de la part de la *Tyneside geographical society*, à Newcastle-on-Tyne. (*Id.*)

— Le comité d'organisation du 5^e congrès géologique international de Washington adresse la circulaire suivante :

« Washington, D. C., 1 Janvier 1891.

» MONSIEUR,

» Le bureau du Congrès géologique international a décidé que la 5^e session se tiendra à Washington, D. C. (États-Unis d'Amérique), et la date de la réunion a été fixée au 26 août 1891.

» La session annuelle de l'association américaine pour l'avancement des sciences et la session d'été de la société géologique d'Amérique se tiendront la semaine précédente dans la même ville.

» La session du Congrès sera suivie de plusieurs excursions organisées en vue de faire visiter aux personnes qui auront participé au Congrès les endroits qui leur sembleront présenter le plus d'intérêt.

» Nous venons vous prier, Monsieur, de prendre part aux travaux du Congrès, et, si telle est votre intention, de vouloir bien adresser au secrétariat du Comité d'organisation votre demande d'inscription comme membre du Congrès.

» La cotisation à payer par chaque membre est fixée à deux dollars et demi (\$ 2.50).

» Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre, ainsi qu'au compte rendu et aux autres publications ordinaires du Congrès.

» Le comité d'organisation fera les démarches nécessaires pour obtenir des compagnies transatlantiques les conditions les plus favorables pour le voyage, aller et retour, aux États-Unis; elle demandera également aux compagnies américaines de chemins de fer des billets à prix réduit pour les excursions géologiques.

» Pour que ces négociations puissent aboutir, il est indispensable que le comité connaisse le nombre approximatif des membres qui seront présents, et qu'il puisse dresser par avance, conformément aux désirs exprimés par la majorité des membres, la liste des endroits à visiter. En raison de la variété des points intéressants pour le géologue et de la longueur des distances, le comité ne serait pas en état, sans ces renseignements, de rédiger un programme d'excursions dans des limites de dépense raisonnables.

» Pour ces motifs nous vous prions de vouloir bien remplir l'imprimé ci-joint et de l'adresser, aussitôt qu'il vous sera possible, au secrétariat du Comité de Washington.

» Le programme détaillé des séances, excursions, etc., sera envoyé ultérieurement aux personnes qui auront signifié leur intention de participer aux délibérations du Congrès.

» Les cartes de membres seront délivrées à Washington, au secrétariat du Congrès, contre le reçu du trésorier, à partir du 19 août.

» *Secrétaires,*

» H. S. WILLIAMS,

» S. F. EMMONS. »

Président,

J. S. NEWBERRY. »

6. La parole est donnée au P. de Hert, qui fait une conférence sur *les Alpes suisses*.

L'orateur, après avoir fait l'énumération des principales montagnes du massif alpestre, fixe l'époque de soulèvement des Alpes principales à la fin de l'époque tertiaire et arrive à la conclusion que ces montagnes sont les plus jeunes de l'Europe.

Il énumère ensuite les agents de destruction dont l'œuvre de démolition se poursuit constamment et qui finiront par ramener à leur premier aspect ces pays maintenant si bouleversés.

Des projections à la lumière oxyhydrique, offrant une collection de vues de la Suisse, complètent cette intéressante conférence, qui est accueillie par des applaudissements unanimes.

M. le président, après avoir vivement remercié le conférencier, tient à exprimer à M. de Nave la reconnaissance de la société pour le concours obligeant qu'il lui prête à l'occasion de l'organisation des séances à projections.

La séance est levée à 10 heures.

LES

ALPES SUISSES

par le R. P. F. DE HERT, membre adhérent.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous entretenir ce soir, dans une causerie bien simple, de la Suisse et de ses pittoresques montagnes, ce sera, je n'en doute pas, faire revivre dans l'esprit de la plupart d'entre vous une foule d'agréables souvenirs. De nos jours on se déplace si facilement, les voyages deviennent si aisés, si commodes : qu'y a-t-il donc de surprenant à voir chaque année, quand le soleil, montant sans cesse à l'horizon, déverse des flots de lumière et de chaleur et infuse une vie nouvelle à la nature entière, qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, à voir les touristes devenir sans cesse de plus en plus nombreux ? Et dans quelle direction porteraient-ils d'abord leurs pas, si ce n'est vers cette contrée pleine d'attraits avec ses lacs d'azur, ses cimes élancées, ses neiges éternelles, à laquelle on pourrait à bon droit appliquer, avec une légère variante, le dicton espagnol, en disant : *Qui n'a pas vu la Suisse, n'a pas vu de merveille ?*

Certes, Mesdames et Messieurs, vous n'attendez pas de moi que j'entreprenne de vous décrire en détail les paysages et les scènes alpestres : le superbe panorama du Righi, le site enchanteur d'Interlaken et mille autres merveilles : vous-mêmes peut-être vous en avez été les admirateurs enthousiastes, et d'ailleurs le spectacle qui s'y déroule, sa majesté, sa grandeur, défient la plume la mieux exercée.

Mais permettez-moi d'attirer votre attention sur un autre point : lorsque vous contempriez avec une sorte de ravissement la sauvage beauté de la nature alpine, quelque bizarre arrangement de roches, les capricieuses ondulations d'une vallée, ou les flancs neigeux d'une montagne, est-ce qu'alors, le premier sentiment d'admiration passé, vous vous êtes parfois posé cette question : comment ceci, pourquoi cela ? Question enfantine, je le veux bien, mais aussi question profonde, question philosophique. Hélas ! il faut bien en convenir, beaucoup de personnes passent à côté de tant de splendeurs, je ne dis pas sans chercher, mais même sans songer à se rendre compte de ce qu'elles voient. Je ne parle pas de ces voyageurs, toujours trop nombreux, dont toute la préoccupation semble ne consister qu'à traverser à la hâte telle ou telle contrée, sans autre ambition que celle de pouvoir plus tard, dans une société où l'on aborderait le sujet, se vanter de leurs courses et dire avec une certaine autorité voisine de l'arrogance : j'ai aussi moi passé par là ! Que leur reste-t-il de leurs pérégrinations ? La plupart du temps un souvenir fort confus et une idée non moins superficielle : pour les personnes de cette catégorie, la plus belle nature est muette.

Si nous voulons bien, au cours de nos voyages, nous donner la peine d'observer avec un peu d'attention ce qui se présente à nos regards, et réfléchir aux phénomènes dont nous sommes témoins, alors nous éprouverons combien il est vrai que voyager c'est instruire, que voyager c'est développer les notions déjà acquises et enrichir son esprit de connaissances nouvelles.

Cette instruction pourtant est nécessairement limitée, elle devient de plus en plus difficile à mesure que l'on sort d'un certain cadre de connaissances et qu'il s'agit de matières avec lesquelles on est peu familiarisé. De ce nombre sont le comment et le pourquoi dont je parlais tout-à-l'heure. Bien des personnes, en voyant dans les Alpes les cimes se succéder au loin à l'horizon et s'étendre à perte de vue, se seront déjà demandé quelle cause pourrait bien avoir produit un tel enchevêtrement de collines et de montagnes et lancé les roches dans les airs à de pareilles hauteurs. Il est plus que probable qu'elles n'auront pas trouvé de solution satisfaisante à leur difficulté et en cela il n'y a rien qui doive surprendre, car cette question mène droit à un problème assez compliqué de la géologie. Si j'essaie, Messieurs, de l'aborder devant vous, c'est dans l'espoir de contribuer un peu à rendre familières certaines notions peu connues concernant le relief de notre globe et d'augmenter l'intérêt si grand déjà que vous portez aux beautés de la création.

Il existe une différence bien tranchée entre les deux principales chaînes de montagnes de l'Europe. Dans les Pyrénées les sommets sont disposés d'une façon régulière, il y a même entre eux une assez grande ressemblance de forme et ils semblent n'être que des cônes soudés par leur base au massif soulevé; les vallées, exclusivement transversales, s'inclinent sous différents angles des deux côtés de la crête et rappellent ainsi constamment au voyageur l'idée de la plaine.

Tout autres sont les montagnes de la Suisse. Ce rempart de rochers, large de 160 kilomètres entre Lucerne et Côme, présente l'aspect d'un désordre complet, d'un enchevêtrement inextricable. Un voyage d'agrément, une visite aux plus riantes vallées ou une course aux plus beaux sites ne peuvent guère en donner une idée, mais transportez-vous sur quelque cime élevée, escaladez ne fût-ce que les 1800 ou 2000 mètres du Righi ou du Pilate, et déjà vous pourrez en juger avec plus de justesse. Contemplez alors le paysage qui se déroule devant

vous : les contours capricieux du lac des Quatre Cantons avec ses nombreux petits golfes, ses promontoires, ses caps, les vallées sinueuses qui viennent y aboutir, puis dans la direction du sud, au premier plan les montagnes de l'Unterwald, dans le lointain celles de l'Oberland bernois, regardez ce nombre incalculable de sommets, quel désordre là dedans ? Ne les dirait-on pas jetés pour ainsi dire pêle-mêle et juxtaposés au hasard ? Mais il faut, comme les naturalistes suisses, avoir passé une partie de sa vie au milieu de ces montagnes, il faut en avoir parcouru longtemps les vallées et gravi les pentes pour pouvoir se rendre compte de la confusion qui y règne. Que d'études patientes ont consacré au système montagnoux de leur patrie MM. Heim, Studer, Desor, Oswald Heer et tant d'autres ! A force de recherches multipliées et de travail opiniâtre, ils ont réussi à la longue à découvrir quelque arrangement relatif dans la distribution des hauteurs et à retrouver un fil conducteur à travers ce dédale. Ils ont été amenés ainsi à considérer les Alpes comme un gigantesque massif découpé par d'innombrables vallées tant longitudinales que transversales, et servant de support à des montagnes grandioses qui s'élancent de là dans les airs jusqu'à plus de mille mètres de hauteur ; de nombreuses aiguilles, des dents, des pitons, des flèches à la forme hardie couronnent ces pics et en font la beauté, tandis qu'autour d'eux, comme autour d'autant de centres, une innombrable avant-garde de collines et de contreforts rayonne au loin en tout sens.

Deux vallées importantes, celle du Rhône, à partir de Martigny et celle du Rhin depuis la ville de Coire dessinent dans les Alpes une profonde entaille dirigée presque en ligne droite dans le même sens que l'ensemble du système, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Vers le même point convergent de chaque côté de cette ligne deux autres vallées : le val de Hasli et le cours de la Reuss au nord, le val Antigorio et le val Leventina au sud, de telle façon que ces six vallées figurent une étoile à six rayons dont le point milieu est occupé

par le Saint-Gothard. Cette montagne forme donc le vrai nœud, le vrai centre orographique de la Suisse, et c'est de là que divergent les autres massifs disséminés entre les branches de l'étoile.

Malgré sa prépondérance dans le système, le Saint-Gothard doit le céder à d'autres montagnes sous le rapport de l'altitude et de la masse, car loin de posséder un sommet isolé, il se compose de plusieurs crêtes secondaires détruites en partie par l'action des agents atmosphériques, et parmi elles il n'y en a guère que six ou sept dépassant un peu 3000 mètres d'altitude ; dans les vallons aux pieds de ces crêtes dorment une trentaine de petits lacs et plusieurs glaciers en tapissent les flancs.

Citer le Saint-Gothard c'est rappeler à votre mémoire entre autres la gorge sauvage de Schöllenen avec ses rochers à pic, le pont du diable sur la Reuss, la route si pittoresque et si accidentée conduisant en Italie, le trou d'Uri, la belle vallée d'Urseren et surtout le superbe spectacle du haut du Pizzo Centrale d'où la vue embrasse presque tous les sommets de la Suisse.

En s'éloignant du Saint-Gothard le long de la frontière italienne, on rencontre, à une soixantaine de kilomètres de distance, le massif du Simplon ; sa crête n'est qu'un large plateau entouré d'une couronne de cimes neigeuses, et les traces d'énormes dégradations y sont très apparentes. Le point le plus élevé, le monte Leone, atteint l'altitude de 3565 mètres.

De médiocre importance sous le rapport orographique, le Simplon présente un grand intérêt au point de vue des communications internationales, à tel point qu'il existe déjà un accord entre les deux gouvernements intéressés pour l'ouverture d'une nouvelle galerie souterraine dans ce massif. On peut se demander cependant si ce projet sera réalisable dans les mêmes conditions qu'au Saint-Gothard et au mont Cenis, puisque le D^r Stapf, en appliquant une formule empirique ⁽¹⁾ obtenue

(1) $d = 0,02159244 n$, où d = accroissement de température, n = plus courte distance entre le point d'observation et la surface du terrain. Épaisseur maxima au Simplon au-dessus du tunnel 2860 m., moyenne 2219 m.

au tunnel du Saint-Gothard, trouve que la chaleur qui règnera au centre des travaux, pourra monter jusqu'à 47° c., température beaucoup trop forte pour que l'homme puisse y fournir un travail normal.

A la base du Simplon se soudent déjà les premières hauteurs du Mont Rose, distant cependant d'environ cinquante kilomètres à vol d'oiseau. Ce qui caractérise ce groupe, c'est avant tout sa masse; nulle part en effet on ne rencontre en avant d'un massif un ensemble si imposant de contreforts, comme le Weismies, le Strahlhorn, les Mischabel, le Stockhorn, le Weisshorn, pour ne citer que les principaux. Son altitude moyenne n'est pas moins remarquable, puisque les sept sommets qui le terminent dépassent tous 4000 mètres, et le plus élevé, le pic Dufour, est à peine inférieur de 200 mètres au point culminant du Mont Blanc. Ensuite quel immense manteau de neige sur ces hauteurs ! D'innombrables glaciers en remplissent les gorges, descendent les pentes, s'étalent entre les flancs des montagnes et par leur convergence dans les vallées inférieures, forment les splendides champs de glace que vous connaissez, le Bodengletscher avec ses six moraines régulières, et d'autres, autant de tableaux imposants et sévères qu'on ne se lasse pas de contempler.

Il y a parmi cet ensemble de montagnes formant le massif du Mont Rose, une cime mieux connue et plus célèbre que les autres, le mont Cervin ou Matterhorn (4482 m.) le grand laboratoire d'orages, situé à l'est du pic Dufour. Tandis que partout ailleurs les pointes des rochers semblent ne sortir qu'avec peine de dessous une épaisse couverture de glace, le Cervin lui, s'élance fièrement dans les airs; sa gigantesque pyramide triangulaire, raide, isolée, domine majestueusement un des endroits les plus visités de la Suisse, la vallée de Zermatt.

A partir du Cervin la ligne de séparation entre la Suisse et l'Italie nous mène par le Mont Collon et le Mont Gelé jusqu'au Grand Saint-Bernard, mais les cimes s'abaissent graduellement

à mesure qu'on se rapproche des derniers contreforts du Mont Rose. Ainsi la ligne de faite, après être montée à 4482 mètres au Cervin, descend à 3738 au Mont Collon, à 3517 au Mont Gelé, à 2472 mètres au Grand Saint-Bernard; là elle se relève jusqu'à 2536 mètres au col Ferret et remonte après une bonne vingtaine de kilomètres au point culminant non seulement des Alpes mais de l'Europe entière, c'est-à-dire au Mont Blanc à 4810 mètres.

Le Mont Blanc, quoique situé sur la frontière franco-italienne en dehors du territoire de la Suisse, se rattache néanmoins intimement au reste de ce dernier pays, et est le massif le mieux connu. Qui n'a vu ou tout au moins entendu vanter la belle vallée de Chamounix, la Mer de glace et sa partie terminale le glacier des Bois, le jardin du Talèfre, le Brévent et une multitude d'autres beautés naturelles? Quant au point de vue scientifique, son altitude, les vastes champs de glace et de neige suspendus principalement sur son versant occidental et estimés à 282 kilomètres carrés, sa structure si simple en comparaison des autres massifs, son sommet en guise de dôme ou de coupole en sont les traits les plus saillants; la superficie de sa base est au contraire assez restreinte et c'est en vain qu'on y chercherait de vastes contreforts semblables à ceux que nous avons rencontrés au Mont Rose.

Aux massifs que nous venons de passer en revue fait face sur l'autre bord du Rhône la chaîne des Alpes bernoises, mieux connue sous le nom d'Oberland bernois. Quoique parfois on la considère comme une continuation des Aiguilles Rouges qui bordent la vallée de Chamounix, néanmoins le cours du Rhône forme une limite naturelle telle qu'on peut avec autant de raison, me semble-t-il, placer la crête initiale de l'Oberland sur la rive droite du fleuve. Depuis la Dent de Morcles, cette chaîne, la plus régulière de toutes, se poursuit sur un parcours de plus de cent kilomètres jusqu'au val de Hasli et ses pentes, abruptes du côté méridional, s'inclinent doucement vers la grande plaine centrale suisse. Dans ce quadrilatère formé par

le cours du Rhône brisé à angle droit devant Martigny, par le val de Hasli et la plaine, que de beautés, que de merveilles répandues à profusion! Quelle variété de riantes vallées et de sites sauvages! Les charmants lacs de Thun et de Brienz, bordés ici de chalets et de jardins, là de pentes escarpées couvertes de bois; les ravissants séjours d'Interlaken et de Griessbach; la célèbre cascade de Staubbach, où vingt ruisseaux mêlant leurs eaux limpides bondissent sur les rochers et se précipitent dans la vallée à 300 mètres plus bas; les chutes de Reichenbach et de Griessbach non moins admirables par les mille feux qu'y allument les rayons du soleil; les grandioses panoramas étendus devant le touriste au sommet de la pyramide de Niesen et sur la cime du Faulhorn. Que dire de ces masses rocheuses aux proportions grandioses dont la ligne de faite, portant de la Dent de Morcles, se relève peu à peu en passant par les Diablerets, le Wildhorn, le Wildstrubel et dépasse bientôt les 4000 mètres aux sommets de l'Aletsch, de la Jungfrau, du Moine, du Wetterhorn et du Finsteraarhorn? Combien sont saisissantes les formes majestueuses de ces géants et l'éclatante blancheur de leurs neiges éternelles! Là également nous rencontrons les glaciers les plus étendus et les plus imposants, celui de Grindelwald, les deux glaciers de l'Aar, illustrés par les observations scientifiques d'Agassiz, et par-dessus tout l'immense glacier de l'Aletsch couvrant une superficie de plus de cent kilomètres carrés.

Les cantons d'Unterwald, d'Uri, de Schweitz et de Lucerne, les quatre cantons primitifs, ainsi que celui de Glaris, renferment un ensemble de montagnes dont les cimes principales sont le Titlis (3239 mètres) et le Galenstock (3598 mètres). Elles forment moins un massif unique qu'un assemblage de petits groupes tels que le Dammastock, le Righi, le Pilate, l'Uri-Rothstock etc., à peine séparés de l'Oberland par le val de Hasli. Comme leurs bases sont engagées les unes dans les autres, il en est résulté une curieuse disposition de vallées aux contours capricieux, et ce sont quelques-unes d'entre ces

dernières qui, plus tard remplies par les eaux, ont donné naissance à ce superbe lac des Quatre Cantons qu'un poète n'a pas craint d'appeler une étoile du ciel tombée au milieu des montagnes. Vous connaissez suffisamment ce que la nature offre de grandiose dans cette région: le superbe glacier du Rhône, les hauteurs du Titlis d'où l'on a une vue très pittoresque sur toutes les Alpes depuis la Savoie jusqu'au Tyrol; le Righi, montagne isolée dont la base occupe quarante kilomètres carrés. Le côté nord en est très escarpé, mais au midi, les flancs couverts de jardins, d'arbres et d'habitations montent en pente douce jusqu'à 1800 mètres, et au sommet l'œil se repose sur un des plus beaux panoramas que l'on puisse rencontrer. La vue s'y étend à cent lieues à la ronde, embrassant les Alpes sur une longueur de 40 lieues, et, s'il faut en croire un patient amateur de statistique, on n'y découvre pas moins de 3 chaînes de montagnes, 13 lacs, 17 villes, 40 villages et 70 glaciers!

Vis-à-vis du Righi s'élève une autre montagne bien connue mais présentant avec la première un singulier contraste. Vous aurez nommé déjà le Pilate. Son aspect est morne et triste, ses pics sont nus et déchirés, sa masse est compacte, sa base se soude à peine aux autres montagnes, et à l'exception de sa partie inférieure où pousse quelque maigre végétation, ses flancs sont d'une aridité désolante. Par contre, les brouillards qui en entourent fréquemment le sommet en font un véritable baromètre naturel, indicateur du temps pour les habitants d'alentour. Ne dit-on pas dans le pays: Si Pilate a son chapeau, le temps sera beau, s'il a un collier on peut se risquer, s'il a une épée il vient une ondée?

Sur le prolongement de l'axe de l'Oberland, on trouve au delà de la Reuss le massif du Tödi avec le grandiose Sandalp, la pittoresque vallée de la Linth et la gorge étroite et si sauvage de la Pantenbrucke. C'est peut-être la région la plus bouleversée de la Suisse, car les couches sédimentaires y ont subi de formidables efforts de redressement et de renver-

sement, atteignant parfois une longueur de dix kilomètres et même au delà avec une puissance de plusieurs milliers de mètres. Du principal sommet, le Tödi, haut de 3623 mètres et couvert d'éclatantes neiges éternelles, descend le cours de la Linth dont la vallée d'abord encaissée entre des parois presque verticales, s'élargit plus loin et se change en une suite de charmants paysages.

Non loin au sud du Tödi et dans une direction parallèle, est située la ligne de démarcation entre ce massif et celui des Grisons et cette ligne n'est autre que la vallée du Rhin antérieur avec ses nombreuses ramifications. Nous sommes ici à l'endroit où les Alpes atteignent leur maximum de puissance et leur développement le plus considérable, car la droite menée perpendiculairement à leur direction, de la base d'un versant à l'autre, ne mesure pas moins de 200 kilomètres. Mais c'est en même temps dans ces parages que le désordre général régnant dans la chaîne de l'Europe centrale est le plus manifeste et le plus accentué. On ne pourrait en effet mieux comparer le massif des Grisons qu'à un vrai labyrinthe où plus de 150 vallées et cols serpentent entre une infinité de collines et de montagnes, et les diverses formations y sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres qu'on a eu des peines inouïes pour débrouiller ce chaos et y retrouver quelque trace de l'arrangement primitif. Cet aspect extérieur si bouleversé a valu aux Grisons l'appellation bien justifiée de « citadelle centrale de l'Europe ».

On conçoit aisément qu'un pays où les différences de niveau sont en même temps si considérables et si rapprochées, doive offrir une grande variété de contrastes et de curiosités naturelles. Tels sont ici entre autres le col Davos avec ses nombreux éboulis, non loin duquel jaillissent les sources de Pföeffers ; la pittoresque Via Mala avec ses incomparables échappées de vue, encaissée à 500 mètres de profondeur entre deux murs de rochers à pic, où le Rhin coule à 90 mètres en contrebas de la route ; plus à l'ouest le val Cristallina, site sauvage

coupé par de belles cascades; tels aussi ces paysages où des champs cultivés, des campagnes riantes, des plantations vigoureuses contrastent singulièrement avec des endroits arides, privés de toute végétation et en proie aux rigueurs de l'hiver pendant la majeure partie de l'année.

L'allure générale du sol dans les Grisons ressemble assez bien à celle d'un plateau très étendu servant de piédestal à des groupes de hauteurs où les neiges éternelles sont très abondantes. Nous rencontrons ainsi dans la partie occidentale du canton le massif d'Adula, formant le trait d'union avec le Saint-Gothard, ensuite celui de l'Albula au pied duquel la rivière l'Inn coule dans un lit situé à la même altitude que le sommet du Righi. A l'extrémité méridionale de cette chaîne se rattache l'important massif du Bernina; sa crête la plus élancée atteint 4052 mètres, et comme le Mont Rose, auquel il est d'ailleurs comparable sous plusieurs rapports, il constitue un des massifs les plus considérables de l'Europe entière. De son versant septentrional descend le beau glacier de Morterartsch que le col de Bernina sépare de Pontrésina et du Pizzo Languard, encore un des nombreux observatoires suisses renommés pour la beauté du coup d'œil.

Enfin au sud-ouest du groupe d'Adula serpentent la magnifique vallée de Leventina et le cours du Tessin, contrée si pittoresque surtout à partir de Faïdo; sur la rive gauche de cette rivière se dresse le massif du Tessin aux gorges sauvages et profondes, dont la composition minéralogique ne diffère pas de celle du Saint-Gothard. Le Val Maggia avec ses belles cascades, prend son origine dans les hauteurs de ce massif pour aboutir à Locarno sur les bords du lac Majeur.

Il y a dans ces différents groupes rayonnant autour du Saint-Gothard un ensemble de tableaux d'une variété et d'une beauté exceptionnelles, accumulés à plaisir par la nature sur un espace relativement restreint. Si l'étoile montagnaise suisse ne compte que pour moins d'un quart dans la superficie totale de la chaîne des Alpes, c'en est pourtant la région la plus

intéressante; c'en est également celle qui nous est le mieux connue, et de là vient qu'identifiant le tout avec sa partie, nous sommes, au seul mot des Alpes, ramenés invinciblement au milieu des splendeurs de la Suisse.

La chaîne entière s'étend depuis la ville de Vienne en Autriche jusqu'au golfe de Gênes, avec une direction d'abord rectiligne jusque vers le Saint-Gothard, puis arquée irrégulièrement et ramenée en guise de bec d'aigle jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'axe de cette région soulevée mesure au moins 1200 kilomètres de longueur.

La plupart des géographes établissent dans la chaîne des Alpes des divisions assez nombreuses, telles que: Alpes Cottiennes, Alpes Pennines, Alpes Rhétiques etc.; nous n'en distinguerons que trois: les Alpes orientales, s'élevant entre Vienne et la vallée du Rhin; les Alpes principales, depuis le Rhin jusqu'au Valais, et les Alpes occidentales, à partir du Valais jusqu'à la Méditerranée. Les premières sont les plus anciennes; nous ne nous en occuperons pas puisqu'elles se trouvent entièrement en dehors du territoire de la Suisse. Les Alpes occidentales ont été considérées autrefois comme étant d'un âge différent de celui des Alpes suisses ou principales; depuis lors de nouvelles recherches ont prouvé que les unes et les autres ont été soulevées à la même époque et ont par conséquent le même âge. Nous limiterons notre sujet à ces dernières, et toutes les explications générales qui vont suivre pourront être appliquées au même titre aux Alpes occidentales.

J'ai parlé de l'âge des montagnes. Que signifie ce terme? Est-il possible de déterminer l'âge d'un soulèvement? Oui, pourvu qu'on distingue: il est possible de le fixer non d'une façon absolue en nombre d'années, mais d'une façon relative, c'est-à-dire par comparaison avec les autres systèmes ainsi qu'avec les terrains environnants. Pour le bien comprendre, il suffit de se rappeler qu'en vertu de la pesanteur, les sédiments déposés par les eaux forment des couches à peu près horizontales, et ne peuvent couvrir le fond de la mer sous un angle

à l'horizon; s'il se présente donc des strates inclinés, on est en droit de conclure qu'ils n'ont pas cette position en vertu de leur dépôt, mais qu'une cause étrangère, un mouvement du sol, affaissement ou soulèvement, est intervenue pour bouleverser l'horizontalité primitive.

En appliquant ces principes aux terrains couchés sur les flancs des montagnes, nous pouvons dire avec certitude que ceux dont la direction est inclinée, sont antérieurs au soulèvement et ont été redressés avec la montagne; au contraire ceux dont les strates sont horizontaux au pied d'une hauteur, sont postérieurs au soulèvement et ont été déposés après l'exhaussement du sol. S'il existe parmi les terrains relevés une discordance de stratification, ou s'il s'y rencontre une succession d'assises alternativement horizontales et inclinées, nous aurons une preuve de la multiplicité des mouvements du sol.

Ainsi dans les Alpes principales, toutes les couches redressées et contournées y montrent clairement que la chaîne a acquis son relief principal à la fin des temps tertiaires, vers le milieu de la période pliocène (1) et comme la même méthode employée pour les autres systèmes de l'Europe assigne à ces derniers une époque d'origine antérieure à cette période, nous aboutissons à cette conclusion que les Alpes sont les montagnes les plus jeunes de l'Europe. D'ailleurs, en règle générale, plus l'altitude d'un massif est considérable, plus la date de son apparition se rapproche de l'ère actuelle: les Pyrénées, par exemple, les Andes, l'Himalaya, toutes chaînes élevées, comptent également parmi les plus récentes.

Mais il importe ici grandement de ne pas se faire une

(1) Voici les grandes divisions des terrains par ordre de succession, de bas en haut: Terrain primitif (gneiss, granite, micaschiste). — Terrains primaires: cambrien, silurien, dévonien, permo-carbonifère. — Terrains secondaires: triasique, liasique, jurassique, infra-crétacé, crétacé. — Terrains tertiaires: éocène, oligocène, miocène, pliocène. — Terrain quaternaire. — Époque moderne. — Chacun de ces terrains admet un grand nombre de subdivisions.

fausse idée de ces phénomènes de soulèvement; lorsqu'on dit qu'une chaîne est de tel âge déterminé, il faut entendre ces expressions dans le sens du relief principal, en d'autres mots, cela signifie que le massif a subi à cette époque la poussée la plus intense ayant déterminé son émergence définitive. On se tromperait donc étrangement si on s'imaginait qu'une chaîne large et compliquée comme sont les Alpes, a été portée dans les airs d'un seul bond, pendant une même période; il faut au contraire y voir le résultat d'oscillations du sol fréquemment renouvelées, se manifestant et se continuant avec une intensité variable pendant plusieurs périodes consécutives, et ce n'est qu'après une série de ces révolutions, séparées par des intervalles plus ou moins longs de repos, que les montagnes ont acquis enfin une stabilité relative.

Telles qu'elles furent alors après le dernier cataclysme, telles nous ne les voyons plus aujourd'hui, et pour rendre compte de l'aspect sous lequel elles s'offrent maintenant à nos regards, nous devons, en dehors de la cause déterminante de leur existence, invoquer le concours de causes secondaires ayant contribué pour une large part à façonner leur apparence extérieure.

Résumons aussi brièvement que possible les phénomènes dont la Suisse a été le théâtre pendant les âges antérieurs.

D'après les notions communément reçues sur l'état primitif de notre globe, notions que les recherches les plus récentes revêtent d'un haut caractère de probabilité, la terre a d'abord passé par l'état gazeux et liquide; tournant sans cesse dans l'espace et par là en proie au refroidissement, elle s'est couverte d'une écorce de matière solide devenue de plus en plus épaisse. Il en est résulté que le rayon de la terre a dû se contracter et diminuer de longueur, mais comme les substances entrant dans la composition de cette croûte sont peu élastiques, la contraction n'a pu se faire sans occasionner des déformations dans l'enveloppe superficielle, et de cette manière certaines parties ont pris un mouvement centripète, tandis que des